

Virginie Despentès : féministe paradoxale ? La controverse féministe à travers l'analyse de Baise-moi, Les chiennes savantes et Les jolies choses

Auteur : Vermeerbergen, Laura

Promoteur(s) : Demoulin, Laurent

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité didactique

Année académique : 2018-2019

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/7573>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Virginie Despentes : féministe paradoxale ?
La controverse féministe à travers l'analyse de
Baise-moi, Les chiennes savantes et Les jolies choses

*Travail de fin d'études réalisé par Laura Vermeerbergen,
en vue de l'obtention du Master en langues et lettres françaises et romanes*

Sous la promotion de Monsieur Laurent Demoulin

Membres du jury : J.-P. Bertrand et F. Neven

Année académique 2018-2019

Remerciements

Ce mémoire est le fruit d'une longue réflexion et son aboutissement n'aurait pas été possible sans l'aide et le soutien de plusieurs personnes que je souhaiterais remercier.

D'abord, je souhaite témoigner ma gratitude au promoteur de ce mémoire, Laurent Demoulin, qui n'a pas baissé les bras malgré des débuts compliqués.

Je souhaite également remercier Monsieur Bertrand pour les nombreuses pistes qu'il m'a invitées à suivre alors que ma réflexion n'en était qu'à ses balbutiements.

Ensuite, je remercie chaudement Antoine, Alexia et Sylvie qui ont pris la peine de relire et de corriger ce travail avec patience et rigueur.

Enfin, je souhaite remercier mes amis de toujours, Emilien et Gabriella, pour leur soutien sans faille. Nos conversations, nos doutes et réconforts mutuels m'ont permis d'avancer, tant dans l'élaboration de ce mémoire que dans mon cursus universitaire en général.

Je n'oublie pas ma famille, et plus particulièrement Antoine, sans qui ce travail n'aurait pas été possible.

Liste des acronymes utilisés :

Dans un souci de facilité et de concision, nous avons décidé d'utiliser des acronymes afin de référer aux écrits de Virginie Despentes

Baise-moi : BM

Les chiennes savantes : LCS

Les jolies choses : LJC

King Kong Théorie : KKT

Remarque : Nous avons décidé d'utiliser la nouvelle orthographe pour rédiger ce mémoire. Cependant, afin de respecter les habitudes des auteurs repris dans ce travail, nous avons décidé de ne pas modifier les citations lorsque celles-ci n'appliquaient pas la réforme orthographique.

Table des matières

INTRODUCTION	1
Chapitre I : Approche de la thématique féministe.....	5
1. Origines et légitimité de « la domination masculine »	5
2. Histoire et définition(s) du féminisme	9
3. Typologie des féminismes de la troisième vague	14
Chapitre II : Virginie Despentes	19
1. De Virginie Daget à Virginie Despentes	19
2. La posture d'écrivain de Virginie Despentes	23
3. Les revendications et le féminisme controversé de Virginie Depentes	26
Chapitre III : Réflexions sur le genre dans l'œuvre de Virginie Despentes	31
1. Les théories du genre de Judith Butler comme toile de fond de l'œuvre de Virginie Despentes	31
2. Baise-moi : inversion et déconstruction des genres	33
2.1. Exposition et inversion progressive des stéréotypes de genre	33
2.2. Nadine et Manu, femmes fatales ou échec de la féminité ?	41
3. Les chiennes savantes et Les jolies choses : retour aux conventions	43
Chapitre IV : Travailleurs du sexe, dénonciation ou promotion ?	51
1. La prostitution	51
1.1. « Le plus vieux métier du monde » dans la perspective féministe.....	51
1.2. La figure de la prostituée dans l'œuvre de Virginie Despentes	55
2. La pornographie comme objet et comme moyen	64
2.1. Pornographie ou érotisme : l'ambivalence des écrits de Virginie Despentes	64
2.2. La critique de la pornographie dans l'œuvre de Virginie Despentes	68
Chapitre V : Pouvoir et violence sexiste	75
1. Sexisme ordinaire et antiféminisme	75
2. Le sexisme ambiant dans les œuvres de Virginies Despentes	76
2.1. Paternalisme et <i>mansplaining</i>	76
2.2. Harcèlement de rue	79
2.3. Violence conjugale.....	81
3. Le viol	83
3.1. Le viol comme conséquence de la société patriarcale.....	83
3.2. <i>Baise-moi</i> et <i>Les chiennes savantes</i> : fin de la victimisation des femmes.....	85
3.3. <i>Les jolies choses</i> : un roman sur la culture du viol.....	90
CONCLUSION	93
BIBLIOGRAPHIE.....	99

INTRODUCTION

Ce mémoire s'intéresse à la littérature contemporaine dans une perspective féministe et plus particulièrement à Virginie Despentes en tant que féministe paradoxale. Tantôt adulée, tantôt décriée, elle a la réputation d'être aussi extrême que ses écrits. L'auteure est d'abord connue pour les polémiques qu'elle crée. Son premier livre, *Baise-moi*, ainsi que son adaptation à l'écran sont caractéristiques de la veine « trash » dans laquelle elle s'illustre. Face à la mise en scène de femmes parfois violentes, qui aiment autant le sang que le sperme, qui sont souvent dénudées et qui tirent toujours profit de leur corps, le public s'interroge. Virginie Despentes décrit-elle des femmes émancipées ou asservies à la domination masculine ? Ses écrits stigmatisent-ils la condition féminine ou, au contraire, font-ils la promotion d'une nouvelle révolution féministe ?

Si depuis la publication de son essai *King Kong Théorie*, l'auteure est constamment associée au féminisme, ce ne fut pas toujours le cas. Les avis concernant le féminisme de Virginie Despentes divergent. Bien qu'elle aborde dans ses romans des thématiques typiquement féministes, sa prise de position est sujette à controverse¹. En effet, sa fiction est le théâtre sordide de la mise en scène des genres, de la prostitution, de la pornographie et des violences sexistes et sexuelles. Son expression crue et distante face à la subordination des femmes indigne plus d'une militante. Pourtant, Virginie Despentes se place dans une position de dénonciation. Sa prise de position diffère des combats classiques du féminisme traditionnel. De manière générale, l'auteure se distancie, avec un certain humour cynique, de tous les diktats sociaux, moraux ou esthétiques. Afin de questionner la dimension contestataire de son œuvre, de percevoir les nuances qu'elle apporte au féminisme et dans un souci de complétude, ce mémoire aborde la thématique du féminisme controversé de Virginie Despentes en cinq chapitres.

Les premier et deuxième chapitres établissent les généralités du féminisme ainsi qu'une brève biographie de l'auteure qui nous intéresse. Une focalisation particulière est portée à la typologie féministe actuelle afin de tenter d'y classer Virginie Despentes.

Les troisième, quatrième et cinquième chapitres se concentrent sur l'analyse à proprement parler des romans de l'auteure. L'analyse est découpée en plusieurs

¹ SAUZON, V., « Le rire comme enjeu féministe : une lecture de l'humour dans *Les mouffettes d'Atropos* de Chloé Delaume et *Baise-moi* de Virginie Despentes », in *Recherches féministes*, vol. XXIV, n° 2, 2012, p. 65 – 81. <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2012-v25-n2-rf0401/1013523ar.pdf> (page consultée le 12 juillet 2019)

thématiques : genre, travailleurs du sexe, violences faites aux femmes. Les trois premiers romans de Virginie Despentes, *Baise-moi*, *Les chiennes savantes* et *Les jolies choses*, constituent la base de l'analyse puisque l'ensemble de ces thématiques s'y retrouvent. Pour analyser ces derniers et comprendre leur portée féministe, nous appuierons notre analyse sur les productions théoriques de la même auteure, l'essai *King Kong Théorie* et le documentaire *Mutantes, féminisme Porno Punk*, ainsi que sur différents textes féministes et/ou sociologiques portant sur la condition des femmes. L'objectif est de réunir différents points de vue afin de les analyser et de les confronter dans le but de situer l'auteure que nous analysons dans le continuum des féminismes. Nous tenterons de mettre en lumière les multiples positions qui peuvent animer le débat et nous expliquerons en quoi Virginie Despentes crée la polémique.

C'est cette propension au débat qui a motivé la thématique de ce mémoire. En effet, à la sortie de son premier livre, *Baise-moi*, en 1994, et malgré un succès fulgurant, les réactions des différents critiques littéraires et journalistes ont été contrastées. Certains approuvent et soutiennent cette libération du corps des femmes et de leurs désirs, considérant le phénomène comme la continuité de la révolution sexuelle de 1968 qui s'était arrêtée à la revendication et à la légalisation des moyens contraceptifs et de l'avortement². D'autres critiquent l'usage de la langue, le manque d'esthétisme, de morale et d'éthique : « la sexualité est exposée avec une crudité qui ne sait plus faire la part de l'enchantement et de la pudeur et se trouve réduite à une mécanique des corps profondément dépressive »³.

Les trois premiers romans de Virginie Despentes constituent un panorama des diverses thématiques abordées par les études féministes, c'est pourquoi ils constitueront la base de notre analyse.

Le premier roman de Virginie Despentes, *Baise-moi*⁴, relate l'histoire de Nadine et Manu, deux jeunes femmes paumées qui se rencontrent fortuitement alors qu'elles sont toutes les deux en cavale. Les deux femmes travaillent dans l'industrie du sexe : Nadine se prostitue tandis que Manu est actrice de films pornographiques. Un jour, sans raison apparente, Nadine étrangle sa colocataire avant de s'enfuir pour Paris dans le but de rejoindre un vieil ami qui se fera lui-même assassiner. Manu, quant à elle, victime d'un

² BRIDET, G., *Le Corps à l'œuvre des femmes écrivains, autour de Christine Angot, Marie Darrieussecq, Virginie Despentes et Catherine Millet*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2017, p. 439-447, <https://vpn.gw.ulg.ac.be/psn/DanaInfo=books.openedition.org,SSL+1699> (page consultée le 27 juin 2019)

³ *Ibidem*.

⁴ DESPENTES, V., *Baise-moi*, Paris, Editions Grasset, 1999, coll. « Le livre de poche ».

viol qui semble être l'élément déclencheur de la suite des événements, venge deux de ses amis : Radouan (vitriolé par les dealers du quartier) et Camel (dont elle soupçonne le suicide d'être un coup monté). Nadine et Manu, désormais meurtrières, se rencontrent à la gare. Les deux jeunes femmes décident alors de voler la voiture de la mère de Manu et entament un road trip meurtrier. Elles laissent derrière elles une multitude de victimes. Le récit décrit le quotidien de Nadine et Manu qui s'adonnent à leurs activités sexuelle et meurtrière avec une passion scabreuse.

Le deuxième roman de Virginie Despentes, *Les chiennes savantes*⁵, raconte l'histoire de Louise, stripteaseuse dans un peep-show de Lyon. Le lecteur découvre d'abord le quotidien des filles de « l'orga », une entreprise qui regroupe des bars, des boîtes de nuits, et des salons de massage. Deux intrigues se mêlent alors. La première se concentre sur l'enquête concernant l'assassinat de plusieurs filles dans l'entourage de Louise. La deuxième s'intéresse à Victor, recherché par la plupart des filles de l'orga pour des raisons obscures. Louise se retrouve au cœur des deux intrigues puisqu'elle découvrira l'auteur des meurtres et qu'elle tombera sous l'emprise de Victor après qu'il l'a violée.

Le troisième roman de l'auteure, *Les jolies choses*⁶, raconte l'histoire de jumelles ennemies, Claudine et Pauline. La première veut percer dans le milieu du show business et demande à sa sœur de lui prêter sa voix. Pauline rejoint Claudine à Paris pour monter la supercherie et se faire de l'argent afin de s'enfuir avec son petit ami à sa sortie de prison. Pauline, en se faisant passer pour Claudine, réalise un premier concert. Claudine, en proie à la dépression, se suicide. Au retour du concert, Pauline, avec l'aide de Nicolas, le meilleur ami de Claudine, décide de prendre définitivement la place de sa sœur.

⁵ DESPENTES, V., *Les chiennes savantes*, Editions Florent-Massot, Paris, (1997) 1999, coll. « J'ai lu ».

⁶ DESPENTES, V., *Les jolies choses*, Editions Grasset, Paris, 1998, coll. « Le livre de poche ».

Chapitre I : Approche de la thématique féministe

1. Origines et légitimité de « la domination masculine »

Comment expliquer la subordination féminine qui a rendu nécessaire la création et le développement du féminisme ? Quelles sont les motivations qui ont donné naissance et légitimé à une telle hiérarchie ? La différenciation entre les hommes et les femmes se base initialement sur un principe biologique. Les organes génitaux sont la première indication des différences fondamentales entre hommes et femmes. À partir de là, c'est toute une mythologie culturelle qui se construit afin d'attribuer de manière arbitraire les rôles sociaux de la population. Le sociologue Pierre Bourdieu, dans son ouvrage *La domination masculine*⁷, s'est interrogé sur les origines primaires de cette différenciation afin de comprendre la construction de la société autour de la notion de genre et s'étonne quant à la perpétuation de ce système :

Il est surprenant que l'ordre établi, avec ses rapports de domination, ses droits et ses passe-droits, ses privilèges et ses injustices, se perpétue en définitive aussi facilement [...] et que les conditions d'existence les plus intolérables puissent si souvent apparaître comme acceptables et même *naturelles*.⁸ [Nous soulignons]⁹

Les rôles assignés à chaque sexe font partie de la doxa : ces schèmes collectifs intériorisés et non remis en question que partagent inconsciemment une société définie¹⁰. Interpréter le réel pour le comprendre et lui donner du sens est un processus naturel et, pour ce faire, l'être humain crée des catégories mentales pour filtrer les informations qu'il reçoit.

Bourdieu, qui a réalisé une étude sur une société¹¹ préservée de la modernité que les peuples européens connaissent aujourd'hui, explique que l'être humain, depuis son origine, tente d'organiser le monde de manière logique, en adéquation avec l'organisation du cosmos. De cette manière, l'être humain appréhende les réalités de manière oppositionnelle : le chaud s'oppose au froid, le haut s'oppose au bas, l'extérieur s'oppose à l'intérieur. C'est la même logique qui pousse à opposer le mâle à la femelle (en tant que

⁷ BOURDIEU, P., *La domination masculine*, Paris, Editions du Seuil, 1998, coll. « Points ».

⁸ *Ibidem*, p. 11.

⁹ À propos d'une nature innée conférée à chaque sexe, Lamartine s'exprime : « Les femmes qui [...] ont voulu sortir de la vie intérieure pour se hisser dans la vie extérieure sur les tréteaux de la politique ne sont pas des femmes ; ce sont des êtres sans sexe, abdiquant l'un sans revêtir l'autre, scandalisant la nature plus encore que la société. » cité par RIOT-SARCEY, M., *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, 2015, 3^e éd., coll. « Repères », p.23.

¹⁰ AMOSSY, R., HERSCHBERG PIERROT, A., *Stéréotypes et clichés*, Paris, Armand Collin, 2014 (2015), coll. « 128 : Tout le savoir ».

¹¹ Il s'agit du peuple montagnard de Kabylie.

« homme pénétrant, actif contre femme pénétrée, passive »¹²). À ces oppositions sont associées des valeurs positives ou négatives (qui semblent inscrites dans la nature même de l'objet) de manière tout à fait arbitraire afin de fournir une description cohérente du monde. Ainsi, puisque dans les sociétés primitives qui ont donné lieu aux sociétés modernes actuelles, la vie des peuples était rythmée par la nature et la culture des champs, il est tout naturel que la perception des rôles attribués aux sexes soit calquée sur ce rythme rendant légitimes et inébranlables les distinctions entre hommes et femmes¹³, d'autant plus que les organes génitaux offrent une base de distinction visible.

En effet, pénis et vagin sont objectivement reconnaissables : il n'est pas nécessaire de recourir à une expertise scientifique pour les différencier. Pourtant, tous deux sont composés des mêmes corps caverneux et, lors de la formation des organes génitaux du fœtus, le tubercule génital est exactement le même pour un fœtus possédant le code génétique XX (pour les filles) ou XY (pour les garçons)¹⁴. Ce sont les hormones qui, finalement, participeront à la formation du phallus ou de la vulve. Cependant, en cas de manque de testostérone, un fœtus possédant le code XY développera automatiquement une vulve et non pas un pénis¹⁵. À l'origine, donc, tous sont pourvus d'une vulve. Alors que cette explication anatomique pourrait relativiser les différences entre les sexes et donc les valeurs qui y sont associées, il est plutôt admis, dans la culture populaire, que les hommes ont quelque chose en plus et que l'anatomie féminine est quelque chose de plus basique ou de moins abouti¹⁶. À cette croyance s'ajoute le fait que, puisque phallus et vulve sont constitués des mêmes matières organiques, le vagin semble être un phallus inversé, portant en lui les notions de vide et de négativité¹⁷. Ces prétendues preuves biologiques fournissent ainsi une explication logique à l'opposition des sexes et confèrent à l'organe génital mâle une valeur positive et, par corrélation, une valeur négative à

¹² ZAGANIARIS, J., « 'Des filles au masculin, des garçons au féminin ?' : ambivalences du genre et sexualités non normatives dans la littérature érotique contemporaine », in *Questions de communication*, n°31, 2017, <http://questionsdecommunication.revues.org/11222> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11222 (page consultée le 23 novembre 2018)

¹³ La nature offre une métaphore solide de la vie : les hommes, actifs dans les champs pour l'ensemencement et la moisson (comparable à l'acte de procréation durant lequel l'homme plante sa graine) ; les femmes, passives, attendant la maturation du fruit du travail de l'homme (processus assimilé à la gestation). Cette métaphore fournit un premier argument pour la séparation des tâches et du travail selon les sexes. BOURDIEU, P., *Op. Cit.*, p.24.

¹⁴ BROCHMANN, N. STOKKEN DAHL, E., *Les joies d'en bas : tout sur le sexe féminin*, Oslo, Actes sud, (2017) 2018, trad. du norvégien par Romand-Monnier, C., p.32, 62.

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ BOURDIEU, P., *Op. Cit.*, p.29-33.

l'organe génital femelle¹⁸. Selon Bourdieu, c'est à partir de cette différenciation connotée que se construisent les corps sociaux en tant que « corps comme réalité sexuée et comme dépositaire de principes de vision et de division sexués »¹⁹. Cela implique un nouveau paradoxe caractéristique de beaucoup de sociétés à vision androcentrique. Cette propension à placer l'homme au centre implique automatiquement une interprétation de tous les phénomènes existants qui confirment cette vision : la justification d'un tel système part donc de la conclusion pour aller vers l'objet et non l'inverse²⁰.

Ces considérations sont à l'origine des idées reçues à propos des sexes et forment la base des discriminations de genre. Autour de cette différenciation primaire se développe toute une série d'images préconçues qui peuvent entraîner une réaction émotionnelle forte comme de la haine, de la réticence ou de l'indifférence par rapport aux réalités vécues par les groupes de personnes concernées²¹. Comment expliquer que des images erronées soient partagées par une communauté conséquente et faut-il croire qu'elles tirent leur origine d'observations factuelles correctes ? En d'autres termes, faut-il penser que les femmes sont elles-mêmes la cause de leur oppression ? En réalité, pour se forger, les stéréotypes n'ont pas besoin d'une base véridique²² et se nourrissent de croyances infondées véhiculées par les médias qui grossissent, voire parodient, les traits de certaines communautés. Les stéréotypes de genre sont donc renforcés par les images médiatiques qui deviennent une référence et agissent comme un filtre, un voile déformant posé sur le monde: « nous voyons ce que notre culture a, au préalable, défini pour nous »²³. Cet apprentissage social possède cependant un effet pervers puisque les stéréotypes, inconsciemment intériorisés, peuvent devenir des modèles de comportements à respecter²⁴. Ainsi, les femmes, constamment montrées en tant que ménagères et mères de famille par les publicités, finissent par vouloir correspondre à ces attentes: « il ne s'agit pas là de traits innés définissant la féminité comme telle, mais des effets de la distribution sociale des rôles entre les sexes »²⁵. Puisque ces schèmes sont profondément intériorisés

¹⁸ « Les anatomistes du début du 19^e siècle [...] tentent de trouver dans le corps de la femme la justification du statut social qu'ils lui assignent au nom des oppositions traditionnelles entre l'intérieur et l'extérieur, la sensibilité et la raison, la passivité et l'activité. » *Ibidem*, p.29.

¹⁹ *Ibidem*, p. 23.

²⁰ *Ibidem*, p. 39.

²¹ AMOSSY, R., HERSCHBERG PIERROT, A., *Op. Cit.*, p. 36.

²² Diverses investigations abondent dans ce sens et montrent que des populations peuvent créer des stéréotypes entraînant dans réactions négatives sans avoir jamais côtoyé la population ciblée. *Ibidem*, p.36.

²³ *Ibidem*, p. 37.

²⁴ Cette question est également théorisée par Judith Butler dans sa théorie des genres que nous aborderons plus tard dans ce mémoire.

²⁵ AMOSSY, R., HERSCHBERG PIERROT, A., *Op. Cit.*, p. 38.

au sein de la société, ils sont sans cesse reproduits tant par les hommes que par les femmes. Dès lors, les actes de domination sont appliqués par les dominés eux-mêmes, ce qui implique une certaine reconnaissance de leur soumission²⁶.

C'est là que se trouve toute la complexité de la stéréotypie liée au sexe. Au sein d'une société, le stéréotype possède une valeur régulatrice des interactions sociales²⁷. La stigmatisation de la gent féminine creuse l'écart entre les hommes et les femmes, ce qui permet de maintenir le système oppressif déjà en place. De plus, les seules armes dont les femmes disposent (pour tenter de s'émanciper) relèvent de cette stigmatisation :

L'éclat voué à apparaître comme caprice sans justification ou exhibition immédiatement qualifiée d'hystérique ; la séduction qui, dans la mesure où elle repose sur une forme de reconnaissance de la domination, est bien faite pour renforcer la relation établie de domination symbolique.²⁸

Ces stéréotypes (en correspondance avec une vision du monde basée sur la division) ont des conséquences importantes sur les comportements des deux sexes, tant dans la sphère privée que dans la sphère publique. Les corps²⁹, premiers indicateurs de différence, et surtout le corps des femmes, sont manipulés afin d'être maintenus dans des carcans correspondant aux rôles sociaux qui leur sont assignés. En outre, les vêtements, dont la fonction première est la dissimulation de la chair, rendent pourtant toujours plus visibles les différences entre les sexes et agissent comme un enclos qui conditionne les mouvements. Bourdieu attire l'attention sur la jupe, d'abord longue, qui limite l'amplitude du champ d'action des femmes ; ensuite courte, qui les oblige à maintenir une certaine posture pour ne pas dévoiler plus de peau³⁰.

Aujourd'hui, bien que la domination masculine soit sans cesse remise en question et que l'ampleur des champs d'action des féministes augmente, la société continue à véhiculer et à reproduire des valeurs et des comportements caractéristiques de cette domination, permettant leur perpétuation. Nonobstant la réalité indéniable des violences physiques et psychologiques et les efforts fournis pour y mettre un terme, la violence symbolique³¹, moins visible, reste présente et continue d'influencer les comportements.

²⁶ BOURDIEU, P., *Op. Cit.*, p.27-28.

²⁷ AMOSSY, R., HERSCHBERG PIERROT, A., *Op. Cit.*, p.43.

²⁸ BOURDIEU, P., *Op. Cit.*, p.85.

²⁹ Le rapport au corps est primordial dans ce mémoire puisqu'il sera question d'interroger les positions prises par Virginie Despentes en tant que libération ou maintien de l'oppression notamment dans le rapport à la sexualité.

³⁰ BOURDIEU, P., *Op. Cit.*, p. 46.

³¹ « La violence symbolique s'institue par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut pas ne pas accorder au dominant lorsqu'il ne dispose, pour le penser et pour se penser ou, mieux, pour penser sa relation avec lui, que d'instruments de connaissance qu'il a en commun avec lui et qui, n'étant que la forme

Ainsi, les stéréotypes et les injonctions sociales concernant les sexes constituent cette violence symbolique acceptée (et considérée comme acceptable), insidieuse, invisible, et donc difficilement objectivable, ce qui la rend plus ardue à combattre.

2. Histoire et définition(s) du féminisme

Face à la domination masculine légitimée au cours des siècles par le système patriarcal, les femmes ont entamé leur révolution. Celle-ci s'est déroulée en plusieurs étapes.

Le terme « féministe » apparaît pour la première fois en 1872 sous la plume d'Alexandre Dumas fils qui l'utilise, dans son essai *L'Homme-femme*³², pour qualifier de manière péjorative les hommes ayant perdu leur virilité³³. Dix ans plus tard, le terme est récupéré de manière positive par Hubertine Auclert qui lui donne son sens moderne³⁴. Il faudra attendre dix ans de plus pour que le terme devienne d'usage courant en France et en Belgique³⁵.

En réalité, il existe plusieurs définitions du féminisme. Cela en dit long sur la diversité présente au sein du mouvement. Il serait donc plus judicieux de parler *des* féminismes plutôt que *du* féminisme³⁶.

Il n'y a pas de théorie générale du féminisme. Il y a plutôt des courants théoriques divers qui cherchent à comprendre, chacun à sa façon, pourquoi et comment les femmes occupent une position subordonnée dans la société.³⁷

Les féminismes se développent selon un contexte social à un moment donné pour répondre aux inégalités subies par les femmes. Leurs revendications (parfois) entendues bousculent alors l'ordre établi pour créer un nouveau terrain d'action et donc de nouveaux types de féminismes. En effet, la classification générale établie pour parler de l'évolution des mouvements féministes et de leurs revendications au cours de l'histoire se compose

incorporée de la relation de domination, font apparaître cette relation comme naturelle. » in BOURDIEU, P., *Op. Cit.*, p. 55.

³² L'essai antiféministe *L'Homme-femme : réponse à Henri d'Ideville* légitime le féminicide commis par un homme dont l'épouse était adultère. Cité dans BARD, C., METZ, A., NEVEU, V. (sous la dir.de), *Guide des sources de l'histoire du féminisme de la Révolution française à nos jours*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, coll. « Archives du féminisme », p. 11.

³³ RIOT-SARCEY, M., *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, 2015, 3^e éd., coll. « Repères », p.3.

³⁴ *Ibidem*. p. 4.

³⁵ OFFEN, K., « Sur l'origine des mots *féminisme* et *féministe* », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XXXIV, n°3, 1987, p. 492-496.

³⁶ VAN ENIS, N., « Les termes du débat féministe », in *Barricade – culture d'alternatives*, 2010, p.6, <http://www.barricade.be/publications/analyses-etudes/termes-debat-feministe> (page consultée le 19 avril 2019)

³⁷ TOUPIN, L., *Les courants féministes*, Québec, 1997, cité dans VAN ENIS, N., *Op. Cit.*, p.6

de trois vagues principales qui se développent chacune à un moment donné en fonction d'un contexte historique particulier. Toutefois, il semble important de préciser qu'une vague ne prend pas pour autant fin avec l'apparition d'une nouvelle vague. À cette classification historique s'ajoute une autre politique : à chaque groupe son idéologie. Cependant, la lutte pour les droits des femmes reste le socle commun à l'ensemble de ces féminismes. Il s'agit alors d'une cohabitation entre différentes idéologies possédant un but commun mais dont les à priori fondamentaux diffèrent. Outre leurs positions politiques différentes et les aspects privilégiés (ou non) selon la période étudiée, il semblerait que, de manière plus large, les définitions des féminismes découlent directement des définitions que ces groupes donnent de « la » femme³⁸. Mais une définition type de la femme est-elle possible compte tenu de la dimension humaine et donc de l'individualité propre de chacune ?

Ce débat concernant la définition du féminisme et de la femme existe depuis longtemps et tente de répondre à la question de la place de la femme dans la société habituellement structurée selon les rôles attribués à chaque sexe. Ainsi, une certaine mythologie culturelle attribuerait la sphère privée à la femme (on ne reconnaît la femme qu'en tant que génitrice destinée à s'occuper de la maison et de sa progéniture) et la sphère publique à l'homme³⁹. C'est finalement de ce découpage sociétal⁴⁰ que naît le féminisme, grâce à la prise de conscience d'abord individuelle et ensuite collective de cette injustice première⁴¹.

Les prémices du courant féministe⁴² ont lieu avec la Révolution française et, en marge de la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen, est publiée la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne par Olympe de Gouges⁴³. Considérée comme la pionnière du féminisme français, elle mourra guillotinée en 1793 pour avoir pris position dans le débat politique de l'époque. En effet, il lui sera reproché de ne pas soutenir la France révolutionnaire⁴⁴ : alors que la Déclaration des droits de l'homme se veut universelle mais n'implique pas explicitement les femmes, Olympe de Gouges a voulu leur rendre justice, ce qui lui a valu l'accusation d'aller à l'encontre de la

³⁸ TOUPIN, L., « Une histoire du féminisme est-elle possible ? », in *Recherches féministes*, vol. VI, n° 1, 1993, p.25–52. <https://doi.org/10.7202/057723ar> (page consultée le 15 novembre 2018)

³⁹ TOUPIN, L., « Une histoire du féminisme est-elle possible ? », *Op. Cit.*

⁴⁰ La notion de genre viendra plus tard bouleverser cette mythologie.

⁴¹ VAN ENIS, N., *Op. Cit.* p.5

⁴² On parle alors de « préféminisme ».

⁴³ RIOT-SARCEY, M., *Op. Cit.*, p. 9.

⁴⁴ *Ibidem*, p.10.

nouvelle devise républicaine « Un et Indivisible »⁴⁵. Pendant le bref moment de la Révolution, les femmes auront pourtant été entendues : le divorce est rendu possible et les femmes acquièrent le même statut civil que les hommes. Cependant, ces avancées gigantesques ne dureront pas puisque, dès 1804 (date de publication du Code civil français), ces valeurs d'égalité sont remises en question : l'article 213 assigne chaque sexe à ses droits et ses devoirs, la femme ne les possédant que sous la tutelle de son mari (et ce à tel point qu'un député français, Louis de Bonald, dira que « la femme n'aura ni la propriété de sa personne, ni la disposition de ses biens »⁴⁶). Le divorce sera d'ailleurs aboli en 1816⁴⁷ et, dès 1793, les cercles et salons fréquentés par les femmes ainsi que la presse féminine sont interdits. Les femmes, qui apparaissent comme une menace et qui sont expulsées de la vie publique et politique⁴⁸, commencent à défendre les propos d'Olympe de Gouges : pour elles, il est temps d'en finir avec les privilèges masculins, il est temps de s'affranchir⁴⁹.

C'est cependant à la fin du XIX^e siècle que la première vague du féminisme apparaît en réaction aux discriminations vécues par les femmes concernant l'accès aux universités ou à l'emploi⁵⁰. En 1866, lors du congrès de l'Internationale ouvrière, la question du droit au travail des femmes est soulevée et presque unanimement rejetée (avec toujours le même argument : la place de la femme se trouve dans la famille)⁵¹. Dès lors, la priorité est de se faire entendre au niveau politique et législatif en revendiquant le suffrage universel et le droit à l'éligibilité. Les avancées en matière d'égalité sont lentes, le pouvoir du mari est difficile à contrer. Alors que le premier congrès International du droit des femmes (1878) répond aux attentes en abordant des questions telles que le travail et la formation des femmes⁵², leurs droits politiques sont tus⁵³. Malgré cela, les femmes continuent d'exercer toujours plus leur droit à la parole et elles s'emparent de la presse. En 1908 se crée le journal *La Suffragiste*⁵⁴ où se retrouvent un bon nombre de thèmes

⁴⁵ *Ibidem*, p.9-10.

⁴⁶ *Ibidem*, p.22.

⁴⁷ *Ibidem*, p.12.

⁴⁸ À tel point que, finalement, les femmes ne sont plus reconnues dans l'universalité des droits de l'homme. Restreinte à leur condition de femme, soumise à la nature, il devient nécessaire, aux yeux des politiques de « légiférer spécialement, de construire des spécificités de genre ». *Ibidem*, p.19

⁴⁹ VAN ENIS, N., *Op. Cit.* p.13

⁵⁰ *Ibidem*.

⁵¹ RIOT-SARCEY, M., *Op. Cit.*, p.52.

⁵² L'école publique devient accessible aux filles en 1880. Avant cela, elles étaient éduquées par des congrégations dirigées par l'Eglise.

⁵³ *Ibidem*, p.54.

⁵⁴ *Ibidem*, p.62.

féministes encore d'actualité en plus du droit au suffrage : le harcèlement sexuel, la mode...

Durant l'entre-deux-guerres, les manifestations pour l'accessibilité des femmes au suffrage universel ne cessent d'augmenter. Malgré la forte opposition, la lutte des suffragistes continue. Il faudra attendre 1944 en France et 1949 en Belgique pour que le droit de vote soit (effectivement) universel.

Entre temps, des dissonances apparaissent déjà au sein de la première vague féministe : il est reproché aux ouvrières et travailleuses en tout genre de privilégier l'amélioration de leur statut au sein des entreprises, oubliant la domesticité primaire imposée par les hommes. Le point de vue bourgeois du féminisme est en fait complètement ignorant des réalités vécues par ces femmes travailleuses qui souhaitent l'amélioration de leur quotidien et des conditions de travail⁵⁵.

Après la Seconde Guerre mondiale, ces tensions diminuent. Il faut répondre à la chute de natalité massive survenue pendant les années 40-45 et le familialisme se répand dans la société⁵⁶ : l'importance donnée à la famille est d'ordre politique, la hiérarchie familiale devient un modèle préparant à la vie en communauté, assignant chaque membre à une place bien précise⁵⁷. Privant une nouvelle fois les femmes d'un accès à la sphère publique (en les encourageant à être mères au foyer), les mentalités de l'époque sont pourtant plutôt favorables à cette politique:

Fidèles à la famille traditionnelle, persuadées de la nécessité de procréer, la plupart des féministes s'accommodent des mesures répressives contre la contraception et l'avortement. En luttant contre les fléaux sociaux, l'alcoolisme ou la prostitution, [...] les féministes empruntent la voie de la « maternité sociale »⁵⁸.

Cette approche féministe, appelée également féminisme de la différence, met l'accent sur le rôle singulier de la femme, sur sa supériorité octroyée par sa nature et l'importance que la femme détient dans la société en tant que créatrice de vie:

Attribuant aux femmes un rôle singulier tant dans la famille que dans la société, ce féminisme voit les femmes – leurs pensées et leurs actions – comme des sujets d'abord sexués, c'est-à-dire porteuses potentielles d'enfants *ayant donc en premier*

⁵⁵ Ce n'est que durant les années 1968-1975 que les plus grandes avancées en terme d'égalité voient le jour : le droit pour l'épouse de travailler sans l'autorisation de son époux, la dépénalisation de l'avortement, le divorce par consentement mutuel, l'arrivée en masse des femmes dans des professions plus diverses, l'interdiction des insultes sexistes et de la discrimination à l'embauche... *Ibidem*, p99.

⁵⁶ *Ibidem*, p.79.

⁵⁷ À ce propos, en 1820, François Guizot explicitera cette conception politique : « le mariage prépare le gouvernement de la famille et amène l'ordre social ; il établit les premiers degrés de subordination nécessaire à le former. Le père est le chef par la force ; la mère, la médiatrice par la douceur et la persuasion ; les enfants sont les sujets et deviennent chefs à leur tour : voilà le type de tous les gouvernements. » Cité par RIOT-SARCEY, M., *Op. Cit.*, p.19.

⁵⁸ *Ibidem*, p.74.

*lieu, avant d'avoir des droits, des responsabilités et des devoirs découlant de leur place et de leur rôle assignés dans la famille*⁵⁹. [Nous soulignons]

Cette forme de féminisme réinvestit donc les arguments utilisés par le groupe oppresseur afin de valoriser positivement les différences existant entre les sexes et de faire en sorte que la condition des femmes ne soit plus connotée négativement. En contradiction totale avec le féminisme dit « égalitaire », cette forme de pensée, en renforçant les différences entre les sexes, a retardé l'arrivée des femmes dans les sphères publiques ainsi que la reconnaissance de leurs droits politiques et sociaux⁶⁰. Le féminisme égalitaire, quant à lui, est l'argument principal utilisé par les suffragistes: la République et les droits de l'homme ne peuvent pas se revendiquer universels si la femme n'est pas comprise dans cette universalité. L'accent est mis sur le fait que les femmes appartiennent à la même espèce que les hommes et que, de ce fait, elles devraient posséder les mêmes droits⁶¹. Cette fois, les différences entre les sexes sont rejetées puisque ce sont elles qui sont à l'origine de l'oppression.

Après avoir combattu pour l'égalité politique, les mouvements féministes revendiquent les libertés individuelle et sexuelle, ce qui caractérise la deuxième vague du féminisme qui apparaît vers les années 1970⁶². Les nouvelles luttes féministes dénoncent la violence dans la sphère privée, le harcèlement et le sexisme quotidien en tant que « moyen de maintenir la subordination des femmes »⁶³. Alors que la première vague était en recherche d'égalité (essentiellement politique et législative) entre les sexes, la deuxième vague met en avant l'impossibilité d'une égalité stricte dans tous les domaines de la vie dans une société fondamentalement patriarcale. La troisième vague, quant à elle, débute vers les années 1980 et est appelée « globale et transnationale »⁶⁴ étant donné son ambition de faire changer les politiques en matière d'égalité au niveau international.

Au sein de ces trois vagues successives mais non exclusives cohabitent des idéologies propres et très différentes. Cette multitude d'idéologies politiques donne lieu à des divergences au sein des mouvements féministes qui se déclinent et se différencient selon les priorités défendues mais également selon l'identification des causes de l'oppression.

⁵⁹ TOUPIN, L., « Une histoire du féminisme est-elle possible ? », *Op. Cit.*, p.26.

⁶⁰ Entre le moment de la révolution et l'acquisition des droits égaux pour les sexes (notamment avec le suffrage accessible aux femmes de 1944), plus d'un siècle s'est écoulé durant lequel le familialisme a servi de base à la société française.

⁶¹ *Ibidem*.

⁶² VAN ENIS, N., *Op. Cit.* p.15

⁶³ *Ibidem*.

⁶⁴ *Ibidem*, p.16.

S'il était tentant de croire qu'avec la révolution sexuelle et les grandes avancées politiques en termes d'égalité la pensée féministe avait acquis toute sa légitimité, il lui est pourtant encore nécessaire aujourd'hui de se justifier. En effet, alors que les violences sexistes existent toujours (une femme sur quatre a déjà été victime de ces violences à différents degrés⁶⁵), les réseaux sociaux voient pourtant fleurir un élan de crainte et de haine pour les femmes qui luttent encore pour leurs droits, la création du terme *féminazi* en étant une preuve. Ce terme, extrêmement péjoratif, existe depuis les années 1990 pour qualifier les féministes (radicales ou non) et a été utilisé pour la première fois par Rush Limbaugh⁶⁶ pour qualifier « [des] féministes pour qui la chose la plus importante dans la vie est de faire en sorte que le plus grand nombre d'avortements puissent être pratiqués »⁶⁷. Alors que les femmes se sont battues des années durant pour obtenir le droit d'user de leur corps comme elles le souhaitent, cette liberté fondamentale est toujours remise en question aujourd'hui. Et Simone de Beauvoir l'avait prédit :

N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis. Vous devrez rester vigilantes votre vie durant.⁶⁸

3. Typologie des féminismes de la troisième vague⁶⁹

La typologie des différents courants féministes actuels n'est pas évidente à réaliser puisqu'ils ont pour vocation de défendre les femmes dans toutes leurs réalités. Ainsi, il s'agit de mouvements politiques intergénérationnels, interraciaux, qui défendent chacun des idéologies propres en fonction de leur analyse du réel dans lequel ils prennent forme :

Le fait « d'être femme » n'est pas une « catégorie de la population » comme le sont les personnes handicapées ou d'origine étrangère, mais bien la moitié de l'humanité, chaque moitié contenant toutes les catégories précédentes. Gisèle Halimi précise : *Les femmes ne sont pas une minorité qu'il faudrait protéger. Elles ne sont pas non plus une classe ou un groupe de pression. Elles sont la moitié de l'humanité, (...)*. La différence est de taille : le féminisme est donc transversal à toutes les autres luttes sociales.⁷⁰

⁶⁵ Secrétariat d'Etat chargé de l'égalité entre les femmes et les hommes de la République Française, « Les violences sexistes et sexuelles faites aux femmes dans l'espace public : synthèse statistique, mars 2018 », dans le cadre de la Mission interministérielle pour la protection des femmes contre les violences et la lutte contre la traite des êtres humains (MIPROF), https://www.stop-violences-femmes.gouv.fr/IMG/pdf/synthese_statistique_violences_faites_aux_femmes_dans_les_espaces_publics_mars_2018.pdf (page consultée le 19 avril 2019)

⁶⁶ Animateur radio américain connu pour ses positions conservatrices.

⁶⁷ WIKIPÉDIA, *Féminazi*, <https://fr.wikipedia.org/wiki/F%C3%A9minazi> (page consultée le 14 mars 2019)

⁶⁸ BEAUVOIR, S. (de), *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, (1949) 1976, coll. « Folio essais », vol. II.

⁶⁹ Les courants tels que #MeToo, #BalanceTonPorc et FEMEN ne seront pas ou peu abordé dans ce mémoire en raison de leur apparition tardive. Au moment de la rédaction des romans étudiés, ces mouvements n'existaient pas encore et n'ont donc pas pu influencer l'auteure dans sa démarche.

⁷⁰ VAN ENIS, N., *Op. Cit.*

De ce fait, selon Lucia Valeska, « le mouvement féministe comporte un spectre quasi infini d'orientations politiques parce que, pour en faire partie, il suffit d'être une femme »⁷¹. Cependant, il est possible d'en dégager les grandes tendances⁷² telles que les féminismes libéral, marxiste, radical et social auxquelles s'ajouteront deux tendances moins reconnues : le séparatisme lesbien et le féminisme « porno-punk »⁷³. Ces deux dernières tendances forment deux pôles opposés souvent critiqués par l'ensemble de la société et par les autres mouvements féministes eux-mêmes.

Ces courants font partie d'une dichotomie plus large qui dépend de la manière dont est pensée l'égalité⁷⁴ : d'abord, le courant universaliste qui descend directement de la pensée de Simone de Beauvoir et qui estime qu'il n'existe aucune différence entre hommes et femmes puisque le genre est une construction sociale et culturelle, ce qui implique automatiquement l'arrêt de la différenciation dans la manière d'appréhender les personnes et leurs droits⁷⁵ ; ensuite, le courant, aussi appelé féminisme de la différence que nous avons déjà mentionné⁷⁶. Poussé à l'extrême, ce féminisme de la différence a donné naissance au séparatisme lesbien qui suggère la supériorité de la femme et qui n'encourage pas les relations hétérosexuelles car elles seraient la clé de voûte du patriarcat.

Le féminisme *beauvoirien* semble être aujourd'hui le plus répandu dans la société en tant qu'il lutte contre les stéréotypes de genre :

Il ne s'agissait plus de revendiquer pour les femmes « les mêmes droits » que les hommes ou l'accès à la sphère publique, mais d'exiger les moyens d'exister comme des individus autonomes, de ne pas être réduites à leur différence biologique et assignées aux rôles sociaux qui en sont extrapolés. La maîtrise de la procréation et la conquête de l'autonomie professionnelle leur donnaient plus de liberté pour décider de leur sort, pour exister autrement que comme mère, pour négocier de nouveaux rapports avec les hommes.⁷⁷

⁷¹ BOUCHARD, G., « Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain », in *Philosophiques*, t. XVIII., n°1, 1991, p.142, <https://www.erudit.org/fr/revues/philoso/1991-v18-n1-philoso1792/027143ar/> (page consultée le 19 juin 2019)

⁷² *Ibidem*.

⁷³ *Mutantes*, réal. DESPENTES, V., 2009.

⁷⁴ Cette bipartition est établie à partir des travaux suivants : CADOLLE, S., « Les féminismes, ou le débat du sexe et du genre », in *Journal français de psychiatrie*, n°40, 2011, p.25-30. <https://www.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2011-1-page-25.htm> et BOUCHARD, G., *Op. Cit.*

⁷⁵ PICQ, F., « Simone de Beauvoir et 'la querelle du féminisme' », in *Les Temps Modernes*, n°647-648, 2008, p.169-185. <https://www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2008-1-page-169.htm> (page consultée le 19 juin 2019)

⁷⁶ CADOLLE, S., « Les féminismes, ou le débat du sexe et du genre », in *Journal français de psychiatrie*, n°40, 2011, p.25-30. <https://www.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2011-1-page-25.htm> (page consultée le 19 juin 2019)

⁷⁷ PICQ, F., *Op. Cit.* p.181.

Ce positionnement est parfaitement résumé par la célèbre citation de l'auteur du *Deuxième sexe* : « On ne naît pas femme, on le devient ». Prudente lors de la publication de son essai, Simone de Beauvoir prend conscience de la bombe dont elle est à l'origine lorsque ses écrits sont repris dans la plupart des théories féministes de l'époque et spécialement par le Mouvement de Libération des Femmes (MLF) auquel elle va prêter sa notoriété pour appuyer les revendications⁷⁸ et finalement accepter de se donner l'étiquette de « féministe radicale » en tant qu'elle « rédui[t] radicalement la différence en tant que donnée ayant une importance par elle-même »⁷⁹.

Simone de Beauvoir a évolué dans sa réflexion. Au départ, elle jugeait que seul le socialisme pouvait établir l'égalité entre les sexes mais la montée du socialisme dans les diverses parties du monde (comme en URSS par exemple) a démontré que le changement politique n'était pas suffisant :

Ce que je reproche au *Deuxième Sexe* aujourd'hui, c'est d'avoir été trop confiant dans l'avenir de la société en général, et par exemple dans ce que je croyais devoir être le triomphe du socialisme. Je pensais que s'il y avait une amélioration de la société, du même coup la situation des femmes s'améliorerait. Ce que j'ai compris en fait au bout d'une vingtaine d'années, lorsque j'ai constaté que rien ne s'était passé dans les pays socialistes de mieux que dans les pays capitalistes, c'est que la lutte des femmes était une lutte absolument intrinsèque, personnelle, individuelle, ne pouvant être menée que par les femmes.⁸⁰

L'ensemble des écrits de Simone de Beauvoir, ses témoignages dans les années qui suivirent ainsi que l'influence des courants américains permettent d'établir en Europe (essentiellement en France et en Belgique) une filiation claire entre les différents féminismes actuels⁸¹. Ainsi, le féminisme marxiste, duquel elle s'est éloignée suite à la persistance de l'oppression dans les régimes socialistes, est en lien direct avec le *Deuxième Sexe*. Le féminisme social s'inscrit dans la même réflexion que le féminisme marxiste puisqu'il estime que le changement de la société entière est nécessaire, en passant par le « développement d'une conscience féministe » et par la modification de l'économie afin que les femmes ne soient plus dépendantes des hommes économiquement parlant. Au-delà de ces conditions de sexe et de classe liées à l'oppression, le féminisme

⁷⁸ *Ibidem*.

⁷⁹ JEANSON, F., *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*, 1966, cité par PICQ, F., *Op. Cit.* p.182.

⁸⁰ BEAUVOIR, S. (de), « Le *Deuxième Sexe* et le féminisme américain », in *Les Temps modernes*, n°647-648, « La transmission Beauvoir », 2008, p.414, cité par GRAULICH, L., *Du devenir du Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir dans la littérature érotique française féminine et féministe entre 1965 et 1975*, Mémoire de Master en Langues et littératures romanes, Université de Liège, 2014-2015, p. 37.

⁸¹ Cette filiation est établie à partir des travaux suivants : CADOLLE, S., « Les féminismes, ou le débat du sexe et du genre », in *Journal français de psychiatrie*, n°40, 2011, p.25-30. <https://www.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2011-1-page-25.htm> et BOUCHARD, G., *Op. Cit.*

social voit plus largement les conditions de chaque femme en prenant en compte sa race, critère également déterminant dans l'oppression⁸². Dans la lignée de Simone de Beauvoir se développe le féminisme libéral qui lutte pour la prise en compte des inégalités par l'Etat⁸³, ce dernier devant assurer à la femme l'autonomie de sa personne et l'égalité des chances⁸⁴. La notion de *genre*⁸⁵, suggérée par Simone de Beauvoir, s'actualise parfaitement dans cette conception du féminisme puisque la seule entrave aux libertés des femmes est l'Etat et les stéréotypes populaires. À cette idée s'oppose la théorie défendue par le féminisme radical qui estime que l'oppression prend sa source dans les différences biologiques et s'inscrit donc dans le féminisme de la différence : « la faiblesse liée au fait de porter des enfants a rendu les femmes dépendantes des hommes pour leur survie physique »⁸⁶. Malgré ces conceptions opposées, les revendications des deux courants convergent vers un même objectif : le droit de la femme à disposer de son corps et donc de recourir à la contraception et à l'avortement en cas de nécessité. Plus radical encore, le mouvement du séparatisme lesbien ouvre une vraie guerre face au sexe opposé, s'écartant ainsi de la pensée de Simone de Beauvoir.

Les différentes théories féministes se fondent donc sur des conceptions radicalement différentes quant aux causes de l'oppression. Cependant, la réalité est plus complexe et les courants s'articulent et se mélangent pour répondre aux besoins des femmes qui tentent de se situer dans cette querelle. D'ailleurs, aujourd'hui, le féminisme post-moderne met l'accent sur l'individualisme de la lutte féministe, tout en continuant de s'inscrire dans les revendications fondamentales initiées par Simone de Beauvoir :

Pour le post-féminisme, il n'y a pas de « condition féminine » commune à toutes les femmes, pas d'oppression commune mais bien une multitude de situations d'oppressions. Cette position de non-politisation est déclinée sous forme de non-choix, de non-hiérarchisation des valeurs, caractéristiques de la post-modernité. Le post-féminisme est souvent qualifié de « non-féministe » car ce courant remet en question l'idée même de toute lutte féministe basée sur un projet politique commun. En mettant en priorité la liberté individuelle et l'interchangeabilité des valeurs, sont mises de côté toutes analyses en termes collectifs [...].⁸⁷

Dans cette logique post-moderne, l'importance du genre prend toute son importance puisqu'il s'agit de défendre la liberté fondamentale de se positionner ou non dans le

⁸² BOUCHARD, G., *Op. Cit.*, p. 134.

⁸³ Simone de Beauvoir se battra aux côtés du MLF pour une législation qui lutte contre le sexisme, de la même manière qu'une loi avait déjà été établie pour sanctionner le racisme. In PICQ, F., *Op. Cit.* p.178.

⁸⁴ BOUCHARD, G., *Op. Cit.*, p. 124.

⁸⁵ La notion de genre a, depuis lors, été le sujet d'études dont la représentante principale est Judith Butler.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 125.

⁸⁷ VAN ENIS, N., *Op. Cit.*, p. 24.

continuum des genres⁸⁸. Ce mouvement est pourtant très controversé puisqu'il s'interroge sur le sexe tarifé et sur la liberté individuelle des femmes. Il met donc en péril la dimension collective jusque-là inhérente aux autres courants. Ce qui est critiqué, c'est le risque de laisser les femmes continuer à se soumettre de manière inconsciente tout en revendiquant leur liberté⁸⁹.

Ces idées servent-elles la cause du mouvement en l'interpellant ou, au contraire, grignotent-elles petit à petit les avancées obtenues par les féministes ? Ces thèses vont-elles à l'encontre de plus de liberté pour les femmes en donnant de l'eau au moulin masculiniste ?⁹⁰

Par exemple, puisque le mouvement défend le droit à la prostitution, il encouragerait automatiquement le maintien de la subordination des femmes. La question qui se pose est donc la suivante : le féminisme post-moderne est-il effectivement un mouvement féministe ? Et puisque les écrits de Virginie Despentes suscitent la même question à son sujet (Virginie Despentes défend-elle la cause des femmes ?), il semblerait approprié de la classer dans un premier temps dans cette catégorie. Cependant, cette catégorie est la plus vaste puisqu'elle confère à la dimension individuelle toute son importance et, de ce fait, la pluralité des réalités offre un spectre très large d'analyse par rapport aux théories mieux délimitées qui s'y opposent. L'auteure, à travers les thèmes qu'elle choisit, à travers la description de ses personnages et plus largement à travers sa posture auctoriale, délimite son champ d'action de manière plus précise, mais toujours en contradiction avec la vision d'un féminisme plus traditionnel.

⁸⁸ Ce qui donne lieu notamment au mouvement Queer.

⁸⁹ *Ibidem*, p.26.

⁹⁰ *Ibidem*.

Chapitre II : Virginie Despentès

1. De Virginie Daget à Virginie Despentès

Entre 1997 et 2001, une nouvelle veine littéraire semble voir le jour⁹¹. Sous l'étiquette de « la nouvelle génération » ou des « Affranchis » se retrouvent quelques jeunes auteurs rassemblés par des médias culturels tels que le magazine *Les Inrockuptibles*.

Les écoles et courants littéraires paraissaient voués à faire partie de l'histoire ancienne [...], il était toutefois tentant, à la fin des années 1990, de faire jouer les liens unissant les visions du monde, thèmes et esthétiques que véhiculent ou ont véhiculé des auteurs comme [...] Guillaume Dustan, Christine Angot, Frédéric Beigbeder ou Michel Houellebecq. On connaît bien, à ce sujet, le coup de dés de la maison d'édition Grasset, secondée par *Les Inrockuptibles*, qui, pressant dans ce vivier un potentiel mouvement « déprimiste », a tenté de lui donner forme.⁹²

Se défendant pourtant sans cesse de promouvoir l'existence d'un mouvement, *Les Inrockuptibles* disent vouloir « rassembler des singularités »⁹³. Parmi ces auteurs se trouve Virginie Despentès, elle aussi sous l'étiquette d'une affranchie.

Virginie Despentès⁹⁴ est née à Nancy en 1969 sous le nom de Virginie Daget. Ses parents travaillent à la poste et sont membres actifs du syndicat socialiste CGT (Confédération générale du travail), aux orientations proches du parti communiste⁹⁵. Ainsi, ils participent aux manifestations et y emmènent leur fille dès son plus jeune âge.

C'est à l'école que la future Virginie Despentès va apprendre à aimer la littérature grâce à l'un de ses professeurs, Roger Muller, ce qui ne l'empêchera pas d'arrêter ses études à l'âge de 15 ans. Elle découvre aussi, durant son adolescence, l'auteur Charles

⁹¹ BERTRAND, J.-P., GLINOER, A., « La nouvelle génération romancière face à ses réseaux (1997-2001) », in DE MARNEFFE, D. et DENIS, B., éd., *Les Réseaux littéraires*, Bruxelles, Le CRI/CIEL-ULB-UIg, 2006, p.250.

⁹² SAINT-AMAND, D., « Quelque part entre Charleville et l'Arcadie : Esquisse d'une lecture croisée des postures de Virginie Despentès et de Patti Smith », *CONTEXTES*, n° 8, 2011, <https://journals.openedition.org/contextes/4693> (page consultée le 17/01/2019).

⁹³ BOURMEAU, S., WEITZMANN, M., (sous la dir. de), *Dix*, Paris, Grasset (pour Les Inrockuptibles), 1997.

⁹⁴ À ce jour, peu de notes biographiques ont été rédigées au sujet de Virginie Despentès. C'est pourquoi il a été nécessaire de recouper une multitude de sources (les informations trouvées sur Wikipédia ont été vérifiées grâce à différentes interviews). À ces sources s'ajoute l'essai *King Kong Théorie*, point de rencontre entre la vie de l'auteure et son œuvre littéraire.

⁹⁵ EUROPE 1, *La CGT doit-elle redevenir communiste ?*, 2015, <https://www.europe1.fr/economie/La-CGT-doit-elle-redevenir-communiste-767666> (article consulté le 17/01/2019)

Bukowski⁹⁶, qui l'inspirera par la suite et dont elle traduira certains romans⁹⁷. La jeunesse de Virginie Despentes, à l'image de son écrivain préféré, est elle aussi marquée par la culture punk et la délinquance. Les fugues et les gardes à vue à répétition dans toute la France désarment ses parents qui prennent finalement la décision de faire interner leur fille dans un hôpital psychiatrique⁹⁸. À 17 ans, alors qu'elle rentre en stop d'un concert, elle est victime d'un viol. À 18 ans, elle enchaîne les petits boulots alimentaires : vendeuse, baby-sitter, pigiste pour les journaux rock, critique de film porno... Elle entre également dans le milieu de la prostitution et des peep-show (thématiques principales de son deuxième livre : *Les Chiennes savantes*). Son objectif est de gagner de l'argent pour pouvoir vivre.

Bon nombre de ces éléments biographiques se retrouvent tels quels dans les romans de Virginie Despentes. Le caractère contestataire et marginal de l'œuvre de l'auteure semble trouver sa source dans ses expériences personnelles. Ses personnages semblent directement inspirés de sa vie, bien qu'elle se défende de la perspective autobiographique de ses œuvres. En effet, les personnages des œuvres de l'auteure appartiennent toujours à une classe sociale défavorisée. Ils sont ceux que le système oublie et qui tentent de survivre, en se débrouillant tant bien que mal avec les moyens que la vie leur donne, ceux que le socialisme veut représenter, ceux dont parle Bukowski, ceux qui « ne sont pas beaux riches, cultivés, pour qui ça va bien »⁹⁹.

Le premier roman de Virginie Despentes, et sans doute le plus emblématique, s'intitule *Baise-moi*. Elle dit l'avoir écrit en un mois, alors qu'elle se cache chez ses parents suite à une violente crise d'eczéma. Dans un premier temps, le manuscrit ne circule que dans le milieu fréquenté par Despentes : le milieu (post)punk, underground, hors du circuit littéraire habituel. Elle perd son exemplaire et renonce à le publier après avoir été refusée par neuf éditeurs. Mais l'un de ses amis fait parvenir le roman à Florent Massot, un éditeur tout aussi marginal qui s'occupe de la culture de rue¹⁰⁰. Même publiée, Virginie Despentes peine à se faire connaître puisque les libraires refusent de vendre son roman.

⁹⁶ BABELIO, *Charles Bukowski*, <https://www.babelio.com/auteur/Charles-Bukowski/1958> (page consultée le 17/01/2019)

⁹⁷ Cet auteur américain, débauché et punk avant l'heure, est connu pour sa vie tourmentée et son œuvre mêlant boisson et sexe, reflétant une condition humaine médiocre.

⁹⁸ Ce qui trouvera une certaine résonance dans son œuvre, notamment dans son roman *Bye Bye Blondie* qui retrace l'expérience d'une jeune femme également internée par ses parents.

⁹⁹ DESPENTES ACTU, *Virginie Despentes sur Bukowski*, 2015, <https://www.youtube.com/watch?v=K40O5JW--gs> (page consultée le 17/01/2019).

¹⁰⁰ LE NOUVEL ÉCONOMISTE, *Florent Massot : Récupérateur de tendances*, 2003, <https://www.lenouveleconomiste.fr/portrait-florent-massot-11099/> (page consultée le 17/01/2019)

C'est de nouveau grâce à la culture punk, et plus précisément grâce à l'un de ses représentants, que la notoriété de l'auteure va exploser. En effet, un chanteur de punk-rock (Patrick Eudeline) fait parvenir *Baise-moi* à Thierry Ardisson qui en parlera dans sa nouvelle émission, *Paris Dernière*. Les ventes explosent : Virginie Despentes est née. Cependant sa réception dans le monde de la critique littéraire est problématique. Virginie Despentes en témoigne dans *King Kong Théorie* :

J'ai écrit un premier roman que j'ai signé de mon prénom de fille, sans imaginer une seconde qu'à parution on viendrait me réciter l'alphabet des frontières à ne pas dépasser. (KKT : 19)

Selon elle, ce que la critique lui reproche, ce n'est pas tant le fait d'aborder le sexe sans érotisme ou romantisme, ni le fait d'aborder la déchéance la plus totale de deux femmes qui tuent et s'empoisonnent à l'alcool mais bien d'écrire ces choses en tant que femme : « on s'en fout du livre, c'est mon sexe qui compte » (KKT : 117). Le féminisme de Virginie Despentes semble ainsi naître de la condescendance masculine¹⁰¹. L'auteure continue sur sa lancée et écrit un deuxième roman, *Les Chiennes savantes* qui met de nouveau en scène des femmes dont le corps est désacralisé.

En plus de ses romans, Virginie Despentes continue à écrire : pour des journaux, des nouvelles, des paroles pour des groupes de rock... Elle s'essaye également au cinéma en 2000 en adaptant son livre *Baise-moi* et fait l'expérience de la censure. Diffusé dans les salles dès le mois de mai mais interdit aux moins de 16 ans, le film remporte un franc succès. L'auteure et réalisatrice fait parler d'elle par le thème de son film, mais plus encore à cause de ses choix de réalisation. En effet, les scènes de sexe sont non-(dis)simulées. Elle choisit ses actrices dans le monde de la pornographie, plaçant le film à la frontière des genres. Finalement, le film, qui scandalise les associations féministes, les militants de l'extrême droite et les groupes catholiques conservateurs, est jugé trop pornographique pour être diffusé dans les salles standards. Désormais, la diffusion du film ne sera plus autorisée que dans les salles spécialisées. S'ensuit un débat : pourquoi

¹⁰¹ Le titre du troisième roman de Virginie Despentes, *Les jolies choses*, est une référence directe aux réflexions sexistes auxquelles elle a été confrontée à la sortie de *Baise-moi*. En effet, l'auteure explique dans son essai comment le titre de son roman, unanimement considéré comme féministe, lui a été soufflé : « On s'en fout de qui je suis, d'où je sors, de ce qui me convient, de qui va me lire, de la culture punk-rock. Papy intervient, ciseaux en main, et il va me la rectifier, ma bite mentale, il va s'en occuper, des filles comme moi. Et de citer Renoir : 'les films devraient être faits par de jolies femmes montrant de jolies choses'. Ça me fera au moins une idée de titre. Sur le coup, c'est tellement grotesque que je rigole. C'est par la suite que je change de ton, quand je réalise qu'on me tombe dessus de tous les côtés en ne s'occupant que de ça : c'est une fille, une fille, une fille. » (KKT : 117)

Baise-moi retient-il tant l'attention quand d'autres films aux sujets similaires font moins de vagues ? De nouveau, le sexe de la réalisatrice n'y serait pas pour rien :

[V]u le nombre de films qui sortent sans difficultés aucunes sur grand-écran, et qui comportent largement les scènes citées ci-dessus, on peut se demander pourquoi *Baise-moi* suscite autant de passions. Et le fait qu'il soit écrit et dirigé par des femmes n'est certainement pas innocent. Dans ce cas, le débat sur la violence et la pornographie est faux; le vrai serai: « Qui a le droit de montrer quoi? »¹⁰²

Ainsi, Virginie Despentes s'illustre dans l'art de la polémique. Controversée même dans le milieu féministe pour des propos jugés inadéquats, son attitude dérange.

Au fil du temps, la notoriété de l'auteure ne cesse d'augmenter et elle continue à s'illustrer tant dans le domaine littéraire (avec d'autres romans comme *Les jolies choses* ou *Bye Bye Blondie* mais également avec un essai, *King Kong Théorie*) que cinématographique (avec le documentaire *Mutantes* à propos du « féminisme porno punk »). Jusqu'alors, Virginie Despentes s'illustre dans la poétique de la déviance¹⁰³, en mettant en scène dans ses récits sa propre marginalité (revendiquée à travers sa posture¹⁰⁴) et en offrant par la suite à la collectivité un autre chemin empruntable que celui de la norme.

En 1998, avec son troisième roman *Les jolies choses*, qu'elle a écrit en quelques jours « sous coke » selon ses dires (une nouvelle fois, l'auteure véhicule une posture auctoriale marginale), Virginie Despentes reçoit le prix de Flore. En soi, rien d'étonnant lorsque se découvrent le jury et les caractéristiques recherchées chez les futurs lauréats :

Le Prix de Flore a été créé en 1994 à l'initiative de Frédéric Beigbeder et de Carole Chrétiennot pour renouer avec la tradition littéraire du Café de Flore et distinguer un jeune auteur au talent prometteur. Les critères de sélection sont l'originalité, la modernité, la jeunesse. Le jury se distingue par son indépendance, sa liberté, son insolence.¹⁰⁵

Elle reçoit par la suite, en 2010, le prix Renaudot pour son livre *Apocalypse Bébé*. La création de ce prix littéraire relève de circonstances en lien avec le Prix Goncourt. En effet, en 1926, deux critiques littéraires créent le prix Renaudot en attendant les délibérations du Prix Goncourt. Aujourd'hui, il est coutume de dire que le prix Renaudot

¹⁰² ORPEN, V., *Fais-moi mal : la douleur infligée au spectateur ou le récent débat sur la violence au cinéma*, Université de Manchester, p. 266-267. <https://www.raco.cat/index.php/UllCritic/article/viewFile/207820/285601> (page consultée le 17/01/2019)

¹⁰³ SAUZON, V. « La déviance en réseau : Grisélidis Réal, Virginie Despentes et le féminisme pragmatique », *TRANS-*, n° 13, 2012, <http://journals.openedition.org/trans/550> ; DOI : 10.4000/trans.550 (page consultée le 18 janvier 2019)

¹⁰⁴ Nous détaillerons cette notion prochainement.

¹⁰⁵ PRIX DE FLORE, *L'histoire du prix de Flore*, <http://prixflore.fr/prixdeflore/> (page consultée le 18/01/2019)

veut réparer les éventuelles erreurs commises par le prix Goncourt¹⁰⁶. Mais la consécration ultime de Virginie Despentes a lieu en 2016 lorsqu'elle est élue à la prestigieuse Académie Goncourt. Aujourd'hui, et malgré une trajectoire initialement mouvementée, Virginie Despentes fait partie intégrante du paysage littéraire français¹⁰⁷.

2. La posture d'écrivain de Virginie Despentes

Que ce soit par son pseudonyme, son attitude, ou plus largement par la promotion de la marginalité, Virginie Despentes se construit une image fortement connotée. Dans le domaine de la sociologie de la littérature, la posture de l'auteur est théorisée par Jérôme Meizoz. L'écrivain, en entrant dans le champ littéraire, devient un personnage public qui se met en scène, qui véhicule une image¹⁰⁸.

Concrètement, la posture d'auteur se compose de deux dimensions inséparables : la première est rhétorique (ou *textuelle*), la seconde est actionnelle (ou *contextuelle*). Sous la dimension rhétorique, Meizoz regroupe tout ce qui est de l'ordre du discours et s'inscrit donc dans la lignée des recherches sur l'« *ethos* discursif » menées notamment par Dominique Maingueneau et par Ruth Amossy. [...] La dimension comportementale de la posture, quant à elle, recouvre la présentation de soi de l'auteur, son look, sa façon de se donner à voir, de se comporter [...].¹⁰⁹

Virginie Despentes fait partie de ces auteurs contemporains qui se construisent une valeur marchande à travers l'image qu'ils véhiculent¹¹⁰. Dans le cas de l'auteure qui nous intéresse, la posture construite tourne autour de la marginalité et de la provocation, ce qui coïncide avec le sujet de ses romans.

Virginie Despentes, à l'origine Virginie Daget, se choisit un pseudonyme (et commence ainsi à construire sa posture) qui n'est pas anodin puisqu'il fait référence au quartier « des pentes » dans lequel elle vivait lorsqu'elle a commencé à se prostituer. Porter fièrement ce nom, en « hommage » à ces années de prostitution occasionnelle, est déjà provocateur en soi.

De manière plus générale, elle « brouille les cartes des genres et des codes »¹¹¹, refusant la féminité telle que la société l'entend, apparaissant sur les plateaux télévisés de

¹⁰⁶ PRIX RENAUDOT, *Historique*, <http://prixrenaudot.free.fr/historique.htm> (page consultée le 18/01/2019)

¹⁰⁷ SAINT-AMAND, D., *Op. Cit.*

¹⁰⁸ SAINT-AMAND, D., VRYDAGHS, D., « Retour sur la posture », in *COntEXTES* [En ligne], 8 | 2011, mis en ligne le 17 janvier 2011, <http://journals.openedition.org/contextes/4712> (page consultée le 28 juillet 2019)

¹⁰⁹ *Ibidem.*

¹¹⁰ *Ibidem.*

¹¹¹ SAINT-AMAND, D., *Op. Cit.*

manière désinvolte, elle n'articule pas (de toute manière elle n'aime pas parler¹¹²) et le personnage qu'elle véhicule s'apparente facilement aux figures qu'elle construit dans ses romans. Elle se positionne elle-même en marge du champ littéraire traditionnel :

Pour elle, l'écriture est instrument de communication, défouloir ou encore potentiel vecteur axiologique, mais en aucune façon *art* au sens sacré du terme.¹¹³

Dans ses interviews récentes, Virginie Despentes continue à construire une image qu'elle veut proche du peuple et des minorités.

[J]e me sens vraiment comme une écrivaine populaire [...]. Je ne fais pas du tout un truc exigeant dans la forme – je ne pourrais pas le faire, d'ailleurs – ni expérimental. Je fais vraiment du gros roman populaire, avec des thèmes qui ne sont pas tous *mainstream*, en revanche. J'y pense quand j'écris. J'aime bien imaginer que tu puisses comprendre même si t'as aucune formation, aucun cursus universitaire. Et je pense que parmi les choses que je peux faire bien, il y a ça : rendre intelligible.¹¹⁴

Dans l'interview qu'elle a accordée au magazine *Society*, elle aborde le sujet de son *embourgeoisement*.

[Le journaliste :] Il y a quelque chose qu'on entend souvent à ton propos, c'est que tu te serais « embourgeoisée ». Pas juste enrichie : « embourgeoisée »...
[Virginie Despentes :] Ça revient en permanence. C'est une façon de ne jamais oublier d'où je viens. De toujours rappeler que je ne suis pas de chez eux. Ça, je le sens.¹¹⁵

Alors que l'auteure semble s'être assagie et « embourgeoisée », qu'elle est maintenant reconnue sur la scène littéraire et qu'elle fait partie de la prestigieuse Académie Goncourt, elle continue à véhiculer une image rebelle, en dehors des attentes sociales, notamment en ce qui concerne ses addictions :

Un jour, j'ai bu. C'était du champagne. C'est pas la boisson qui me plaît le plus, mais ça m'a fait chier de toujours dire non au champagne : c'est servi dans des moments où tout le monde a l'air vachement content. Alors un jour, j'ai dit oui. Après je fume tellement d'herbe que je n'ai pas rebu tant que ça, les deux ne vont pas ensemble. Mais quand même, je n'ai pas bu pendant 17 ans, et je peux te dire que les prix littéraires, c'est plus simple avec un peu de champagne.¹¹⁶

Virginie Despentes s'affranchit des codes sociaux mais également des codes littéraires. Elle s'inscrit dans une « nouvelle orientation de la littérature féminine¹¹⁷ ».

¹¹² TALLON, J.-L., « Entretien avec Virginie Despentes », in Hors Press Webzine culturel, Bruxelles, 2002, <http://erato.pagesperso-orange.fr/horspress/despente.htm> (page consultée le 17/01/2019)

¹¹³ SAINT-AMAND, D., *Op. Cit.*

¹¹⁴ *Ibidem.*

¹¹⁵ Interview de Virginie Despentes réalisée par Nicolas Kssis-Martov et Noémie Pennacino pour le magazine SOCIETY, n°106, mai 2019, p. 22-32.

¹¹⁶ *Ibidem.*

¹¹⁷ WELTMA-ARON, B., « L'écrire femme selon Virginie Despentes », in *Mémoires du livre*, University of Florida, 2018.

Dominique Viart et Bruno Vercier décrivent cette nouvelle littérature en tant qu'elle « se débarrasse des lieux communs et des idées reçues par lesquels on croyait définir la féminité. »¹¹⁸ En effet, le caractère non-conventionnel et du domaine du « trash » est mis en avant par ces deux professionnels de la littérature :

[Ses] livres à scandale jettent dans le moule du roman policier ou du thriller la violence sans entraves du sexe et de la mort. Les femmes n'y affirment plus leurs différences : *elles rivalisent avec les hommes sur leur propre terrain, machiste et cynique.*¹¹⁹ [Nous soulignons]¹²⁰

Virginie Despentes se moque de « l'*establishment* littéraire »¹²¹, elle « pervertit les règles implicites »¹²² et « refuse de s'établir dans les canevas littéraires établis par les hommes »¹²³ :

[L]e roman joue clairement sur des codes génériques traditionnellement masculins. [...] [I]l nous faut préciser que [...] *Baise-moi* est d'abord un roman noir, proche du polar, dont l'écrivaine s'« appropri[e] » les codes en les « féminisant ». ¹²⁴

Cette posture contestataire et subversive est caractéristique de son essai *King Kong Théorie*. Les prises de paroles et de positions des auteurs constituent les meilleures bases pour l'analyse de la posture auctoriale. *King Kong Théorie*, en tant qu'il rassemble toutes les réflexions de l'auteure à propos de la condition féminine, fournit une masse d'informations non négligeables pour établir la posture de Virginie Despentes. Les premières phrases de l'essai fixent le ton :

J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. Et je commence par là pour que les choses soient claires : je ne m'excuse de rien, je ne viens pas me plaindre. Je n'échangerais ma place contre aucune autre, parce qu'être Virginie Despentes me semble être un affaire plus intéressante à mener que n'importe qu'elle autre affaire. (KKT : 9)

La posture de Virginie Despentes est construite et ne laisse aucune place à la surprise. Le lecteur, en voyant son nom sur la couverture d'un ouvrage, sait à quoi s'attendre.

¹¹⁸ VIART, D., VERCIER, B., *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2^e éd., 2008, p.340.

¹¹⁹ *Ibidem*.

¹²⁰ Un chapitre de ce mémoire s'intéressera à cette caractéristique en particulier.

¹²¹ NEVEN, F., *La prostituée « fin de siècle » dans l'œuvre de Virginie Despentes*, Mémoire de maîtrise en philologie romane, Université de Liège, Liège, 1999-2000, p. 14.

¹²² *Ibidem*.

¹²³ *Ibidem*, p. 12.

¹²⁴ SAUZON, V., « Le rire comme enjeu féministe : une lecture de l'humour dans *Les mouffettes d'Atropos* de Chloé Delaume et *Baise-moi* de Virginie Despentes », *Op. Cit.*, p. 67.

3. Les revendications et le féminisme controversé de Virginie Despentes

En 2006, Virginie Despentes publie un essai retentissant dans le milieu du féminisme. Pourtant, elle expliquera dans celui-ci que, pendant longtemps, elle a été « à des milliers de kilomètres du féminisme »¹²⁵ :

Non pas par manque de solidarité ou de conscience, mais parce que pendant longtemps, être de mon sexe ne m'a effectivement pas empêché grand-chose. Puisque j'avais envie d'une vie d'homme, j'ai eu une vie d'homme.¹²⁶

Fugueuse, punk, refusant de délaissier l'espace public pourtant hostile aux femmes, « couchant avec des centaines de mecs »¹²⁷, Virginie Despentes estime avoir mené une vie d'homme bien qu'elle ait vécu des expériences typiquement féminines (elle a été violée, s'est prostituée, et a été critiquée pour un roman qui ne conviendrait pas à son sexe, etc.).

Aujourd'hui, l'auteure n'a plus peur de se dire féministe, bien qu'on lui ait déconseillé d'utiliser ce mot « repoussoir » à la sortie de *Baise-moi*¹²⁸. Elle retire d'ailleurs une certaine fierté d'être à l'origine d'une œuvre féministe des plus marquantes¹²⁹ : *King Kong Théorie*. Cependant, la portée féministe de ses romans est toujours remise en question¹³⁰.

Les premières pages de son essai laissent pourtant entrevoir le caractère profondément contestataire de l'auteure. C'est avec verve que, dès le début, elle remet en question les conventions sociales relatives au genre, mettant en lumière une colère qui l'anime concernant la société dans laquelle elle évolue et qui transparait dans ses romans :

Je trouve ça formidable qu'il y ait [...] des femmes qui aiment séduire, qui sachent séduire, d'autres se faire épouser, des qui sentent le sexe et d'autres le gâteau du goûter des enfants qui sortent de l'école. Formidable qu'il y en ait des très douces, d'autres épanouies dans leur féminité, qu'il y en ait des jeunes, très belles, d'autres coquettes et rayonnantes. Franchement, je suis bien contente pour toutes celles à qui les choses telles qu'elles sont conviennent. [...] En revanche, je suis verte de rage qu'en tant que fille qui intéresse peu les hommes, on cherche sans cesse à me faire savoir que je ne devrais même pas être là.¹³¹

Ce qu'elle revendique, ce n'est pas seulement l'égalité des sexes, mais la fin des prescrits concernant la féminité et l'expression individuelle de chacun·e en tant que personne et

¹²⁵ DESPENTES, V., *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006, (Le livre de poche), p.19.

¹²⁶ *Ibidem*.

¹²⁷ *Ibidem*, p. 18.

¹²⁸ Interview de Casey, Béatrice Dalle et Virginie Despentes par Fabienne Pascaud pour le magazine TÉLÉRAMA, n°3614, avril 2019, p. 4-10.

¹²⁹ *Ibidem*.

¹³⁰ ORPEN, V., *Op. Cit.*, p. 268.

¹³¹ DESPENTES, V., *King Kong Théorie, Op. Cit.*, p. 9-10.

non en tant que sexe. De ce fait, elle s'inscrit dans la veine *queer*¹³² qui souhaite une révolution des genres parce que les inégalités sont le fruit de ces constructions sociales :

Pour Despentes, à l'instar de Judith Butler, ce sont le système genré binaire, l'hétéronormativité et la construction sociale des genres qui créent les inégalités entre les sexes et marginalisent les femmes. [...] Comme le genre est une construction sociale, il est primordial de changer les mentalités pour démarginaliser et déstigmatiser les femmes qui ne correspondent pas à l'idéal de la féminité valorisé par la société.¹³³

Virginie Despentes ne se reconnaît pas dans cette hétéronormativité, elle se dit « plutôt King Kong que Kate Moss » (KKT : 11) et refuse de devoir se contraindre à correspondre à un idéal féminin qui, de toute façon, n'existe pas :

Parce que l'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas écraser son homme, mince mais pas névrosée par la nourriture, restant indéfiniment jeune sans se faire défigurer par les chirurgiens esthétiques, maman épanouie mais pas accaparée par les couches et les devoirs d'école, bonne maîtresse de maison mais pas boniche traditionnelle, cultivée mais moins qu'un homme, cette femme blanche heureuse qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, celle à laquelle on devrait faire l'effort de ressembler, à part qu'elle a l'air de beaucoup s'emmerder pour pas grand-chose, de toute façon je ne l'ai jamais croisée nulle part. Je crois bien qu'elle n'existe pas. (KKT : 13)

Elle regrette d'ailleurs que cette figure féminine parfaite qu'elle décrit si vertement soit toujours autant représentée en littérature. Ce qu'elle attend, au-delà d'une révolution complète des genres, c'est une révolution masculine. En effet, elle estime que l'existence des oppressions envers les femmes est justifiée pour marquer la césure entre les genres de manière nette afin de valoriser un « idéal masculin » et de préserver le rôle de l'homme en tant que « mâle alpha »¹³⁴.

Virginie Despentes choisit d'écrire et de décrire la femme autrement car la figure de « la looseuse de la féminité » lui est essentielle¹³⁵. Ce sont justement des « personnages féminins aux physiques ingrats ou médiocres, inaptes à aimer les hommes ou à s'en faire aimer » (KKT : 10) qui seront mis en scène dans ses romans. Cependant, ces personnages aux descriptions peu flatteuses et au vécu calamiteux véhiculent-ils une image réellement

¹³² « Le mot *Queer* signifie étrange, bizarre. L'important pour « illes » est de ne pas être identifié par leur sexe biologique, d'où leur look non identifiable comme masculin ou féminin. Le courant Queer est en effet exemplatif de la déconstruction de la dichotomie sexuelle. Il rassemble ceux (ou celles) qui refusent la distinction homme/femme, et qui donc ne se situent pas dans l'hétérosexualité normative. » VAN ENIS, N., *Op. Cit.*, p. 25.

¹³³ VACHON, S., *Du viol à la colère : domination et insoumission dans Trauma de Hélène Duffau et Baise-moi de Virginie Despentes*, Mémoire de maîtrise en études littéraires, Université du Québec, Montréal, 2017, p. 5.

¹³⁴ DESPENTES, V., *King Kong Théorie*, *Op. Cit.*, p.143.

¹³⁵ *Ibidem*, p. 10.

revalorisante et libératrice pour les femmes ou, au contraire, renvoient-ils une image stigmatisante et dégradante ?

Baise-moi, *Les chiennes savantes* et *Les jolies choses* sont trois romans qui mettent en scène des personnages féminins aux antipodes des attentes de la société. Menant une vie de débauche, Nadine et Manu (*Baise-moi*), Louise (*Les chiennes savantes*), Pauline et Claudine (*Les jolies choses*), les (anti-)héroïnes de Virginie Despentes connaissent toutes les oppressions systémiques, le patriarcat, la misère, et elles luttent pour la survie. Les thèmes abordés par Virginie Despentes sont chers au débat féministe : la déconstruction des genres, le marchandage des corps et du sexe, la pornographie, le viol, la position des femmes dans la société en général. Bien que *King Kong Théorie* expose clairement la vision du féminisme de l'auteure, ses romans n'en restent pas moins polémiques. En effet, Virginie Despentes choque tant par sa fiction que par ses convictions. Malgré ces thématiques phares au cœur de la pensée féministe, elle développe un argumentaire qui est une fausse note aux oreilles de la plupart des militantes de la cause féminine.

Dans son documentaire *Mutantes, féminisme Porno Punk*, Virginie Despentes interroge directement à la source les nouvelles tendances du post-féminisme dont elle semble faire partie : un féminisme pro-sexe qui s'est d'abord développé aux Etats-Unis avant de se répandre en Europe. Prostitution, pornographie et expériences sur la sexualité sont autant d'outils politiques qui questionnent la normativité des pratiques sexuelles. L'objectif est de parvenir à une émancipation totale des prescrits induits par une société judéo-chrétienne aujourd'hui obsolète. Le féminisme traditionnel y est foudroyé en tant qu'il est un nouveau vecteur d'oppression. La veine *queer* y trouve son compte et, de manière générale, toutes les tendances considérées comme déviantes, dégradantes, anormales et inacceptables s'y intègrent. C'est de ce féminisme de l'extrême, sans tabou ni interdit, dont il est question dans les romans de l'auteure. Cet extrémisme, encore mal compris et peu reconnu, explique que les courants féministes habituels y soient peu favorables. Par ailleurs, cette propension à la radicalité caractéristique de l'image véhiculée par Virginie Despentes ne cesse de se renforcer. Au-delà de la propagande libertaire se dessine une tendance plus radicale encore : le séparatisme lesbien, que nous avons déjà évoqué *supra*. Par certains de ses propos, Virginie Despentes (qui a fait son *coming out* tardivement) semble se rapprocher de cette veine extrême du féminisme :

Si tu dis qu'il n'y a pas de problème d'opprobre social, à mon avis, dans vingt ans, la plupart des meufs sont lesbiennes. Ça va se faire tout seul. Je le crois

réellement. Parce que tout est tellement mieux. [...] Tu testes une fois avec une fille, c'est mille fois mieux, tu restes avec une fille. Sexuellement, tu n'y perds pas et pour tout le reste, c'est tellement un soulagement inouï que qu'est-ce que tu vas te faire chier ?¹³⁶

Cependant, cette tendance n'est pas franchement représentée dans ses romans.

Adeptes de la dissidence, l'auteure, proche d'un post-féminisme qui accuse le féminisme traditionnel de recréer des carcans¹³⁷, met en scène des personnages aux sexualités et aux comportements très éloignés de la norme et de l'acceptable.

¹³⁶ Interview de Virginie Despentes réalisée par Nicolas Kssis-Martov et Noémie Pennacino pour le magazine SOCIETY, n°106, mai 2019, p. 22-32.

¹³⁷ *Mutantes*, réal. DESPENTES, V., 2009.

Chapitre III : Réflexions sur le genre dans l'œuvre de Virginie Despentes

1. Les théories du genre de Judith Butler comme toile de fond de l'œuvre de Virginie Despentes

Virginie Despentes s'inscrit dans une tradition féministe, initiée dans les années 1970, qui s'intéresse pour la première fois à la notion de genre¹³⁸. Simone de Beauvoir en avait déjà entrepris la réflexion dans le *Deuxième sexe*, mais les études sur le genre ont pris leur source aux Etats-Unis. Ces études mettent en exergue un système de fonctionnement social qui organise les relations entre les sexes. La nouveauté des études sur le genre consiste à non seulement mettre en évidence les hiérarchies existantes entre les sexes, mais également la dimension normative des genres et les carcans qui sont construits autour de la notion de sexe¹³⁹ :

Les études sur le genre ne disent pas seulement que les deux sexes sont socialement « différents », elles montrent également que le rapport est hiérarchisé [...]. Mais le genre n'est pas seulement un rapport de domination des hommes sur les femmes : il est aussi un ordre normatif qui implique la production d'une frontière entre deux catégories de sexe – féminin et masculin – et cette dualisation est en elle-même oppressive. En effet, le système du genre enjoint chacun-e à appartenir à un sexe (celui assigné à la naissance), et à un seul, et à adopter des manières d'être et de faire conformes à la définition de « son » sexe – sanctionnant les individus qui dévient de ces normes de genre.¹⁴⁰

Judith Butler, figure emblématique des *gender studies*, dans son livre *Trouble dans le genre*¹⁴¹, remet en question la binarité et l'hétéronormativité ancrées dans la société occidentale actuelle. Elle critique d'ailleurs certaines pensées féministes qui se sont basées sur ces distinctions nettes pour développer leurs points de vue théorique et politique¹⁴². La philosophe attire l'attention sur les notions de sexe, d'identité de genre et d'expression de genre. Ces trois notions sont primordiales dans la compréhension de l'œuvre de Virginie Despentes qui va jouer avec ces concepts théoriques afin de mettre en exergue les stéréotypes de genre pour mieux les déconstruire.

¹³⁸ BERENI, L. et al., *Introduction aux études sur le genre*, 2^e éd., Bruxelles, Editions De Boek, 2012, coll. « Ouvertures politiques ».

¹³⁹ *Ibidem*.

¹⁴⁰ *Ibidem*, p. 9.

¹⁴¹ BUTLER, J., *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par C. KRAUS, coll. « Poche »

¹⁴² BUTLER, J., *Op. Cit.*, p. 248.

Le sexe, au-delà de désigner le sexe biologique attribué à la naissance, est une construction sociale au même titre que le genre. Parler de sexe féminin ou de sexe masculin implique toute une mythologie sociale qui induit les différences de genre¹⁴³. Ce que Butler explique, c'est que la différence sexuelle n'est pas induite par le sexe biologique, mais que les constructions sociales attribuées à un sexe construisent ce sexe socialement¹⁴⁴ : « le genre précède le sexe »¹⁴⁵.

Le genre concerne toutes les constructions sociales attribuées à un sexe.

Le genre désigne les rapports sociaux de sexe, c'est-à-dire que les différences et hiérarchies entre les hommes et les femmes sont socialement et culturellement construites. [...] C'est la société qui construit nos comportements d'hommes et de femmes en nous imposant des rôles dès le plus jeune âge. Ces différences sont tout aussi contraignantes pour les hommes que pour les femmes.¹⁴⁶

Le genre, selon Judith Butler, est performatif¹⁴⁷, c'est-à-dire qu'il s'exprime à travers les corps par les actes, les gestes afin d'imiter un idéal de conformité :

Ainsi, l'humain ne naît pas avec un genre fixe et naturel, mais ce genre se réalise jour après jour à travers les normes et les contraintes, et c'est de cette répétition quotidienne qu'il tire son apparente stabilité, cohérence et naturalité qui sert ainsi de base au cadre hétéronormatif et hétérosexiste.¹⁴⁸

L'expression de genre est l'image produite lors de la performance du genre. Identité de genre et expression de genre ne se confondent pas toujours. Par exemple, un individu sexé au féminin peut ressentir son identité de genre au masculin, mais exprimer un genre féminin afin de mieux correspondre à la norme sociale : « nous avons affaire à trois dimensions contingentes de la corporéité signifiante : le sexe anatomique, l'identité de genre et la performance de genre »¹⁴⁹.

Dans *King Kong Théorie*, Virginie Despentes dénonce tous les stéréotypes de genre. Elle regrette que la société impose un mode de conduite et que ce mode de conduite soit préjudiciable à la moitié de la population. Elle y explique brièvement le projet qu'il est possible de retrouver dans son premier roman :

Depuis petite, depuis Goldorak et Candy, qui passaient à la suite à la sortie de l'école, j'ai la passion d'inverser, juste pour voir. (KKT : 135-136)

¹⁴³ BARIL, A., « De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'oeuvre de Judith Butler », in *Recherches féministes*, vol. XX, n°2, 2007, p. 63.

¹⁴⁴ En ce sens, elle rejoint les propos tenus par le sociologue Pierre Bourdieu dans son ouvrage sur la domination masculine.

¹⁴⁵ *Ibidem*.

¹⁴⁶ VAN ENIS, N., *Op. Cit.* p.7.

¹⁴⁷ BUTLER, J., *Op. Cit.*, p. 259.

¹⁴⁸ BARIL, A., *Op. Cit.*, p. 64.

¹⁴⁹ BUTLER, J., *Op. Cit.*, p. 260-261.

Elle se prête à l'exercice avec une lettre d'Antonin Artaud adressée à une femme (KKT : 136). L'inversion que Virginie Despentes opère met en exergue toutes les préconceptions liées aux genres et les inégalités qui en découlent. Dans *Baise-moi*, elle mobilise la même technique et la dépasse afin de déconstruire les notions de genre qui emprisonnent l'individu.

2. *Baise-moi* : inversion et déconstruction des genres

2.1. Exposition et inversion progressive des stéréotypes de genre

Nadine et Manu sont les personnages principaux du premier roman de Virginie Despentes, *Baise-moi*. Au début de l'histoire, les deux protagonistes exploitent leur corps de femme pour gagner le droit de vivre décemment dans une société qui ne veut pas d'elles. La première est prostituée, la deuxième est actrice de films X. Ces métiers leur demandent de mettre en exergue une féminité qui ne semble pourtant pas leur correspondre. En effet, l'une comme l'autre doivent mettre en avant leurs atouts féminins pour répondre à la demande du client mâle :

En passant, Nadine se regarde dans la vitrine de la pharmacie. Sa jupe la serre trop, elle remonte quand elle marche. On lui voit tout son cul qui ondule et qui veut qu'on la baise. Quand elle va travailler, elle a toujours la même tenue, toujours le même parfum, toujours le même rouge à lèvres. *Comme si elle avait réfléchi à quel costume endosser et ne voulait plus en entendre parler.* (BM : 54)
[Nous soulignons]

L'accoutrement de Nadine est le même qu'un costume de scène : faire la *pute* est une performance qui dure un temps déterminé. Le spectacle commence quand elle l'enfile, continue quand elle l'enlève au point culminant de sa prestation, et se termine une fois rentrée chez elle quand elle peut s'en débarrasser jusqu'à la prochaine fois. Cette idée de spectacle découle directement de la pensée de Judith Butler qui estime que le genre est performatif. La performance de Nadine est une première subversion des genres. Elle permet l'introduction à cette thématique complexe et l'amorce d'une inversion prochaine. Le lecteur ne connaît pas l'identité de genre dans laquelle Nadine se reconnaît. Cependant, il comprend par ce terme de « costume » que cette expression d'hyperféminité ne lui correspond pas. De ce fait, Nadine se retrouve dans une logique parodique toujours décrite par Butler dans son ouvrage *Trouble dans le genre* dont le travesti, le « drag », est la matérialisation la plus aboutie. Nadine ne se travestit pas, aux premiers abords, au sens strict du terme puisque la correspondance entre son sexe et l'expression de genre induite

par sa tenue de prostituée est respectée. Le travestissement est plus subtil, moins visible et donc moins facile à saisir : Nadine, dans sa performance, *imite* une expression de genre qui ne lui correspond pas, mais dont elle peut se défaire à tout moment¹⁵⁰. Cette analyse peut faire écho à celle de Morgane Merteuil concernant la prostitution dans *Libérez le féminisme*. La prostitution en elle-même ne relève-t-elle pas de cette comédie des genres ?

Les putes ne seraient-elles pas en réalité celles qui ne sont pas devenues femmes ? Cette question me semble d'autant plus intéressante que la prostituée a toujours été et reste tout de même LE symbole de la féminité, l'incarnation de LA femme suprême, fatale, au moins au sens biologique, sexuel, physique. Mais relève-t-elle véritablement du «genre» féminin ? [...] La pute a su s'approprier la liberté et l'indépendance masculine et les utilise pour valoriser les codes féminins. [...] Les putes se révèlent plutôt comme des êtres androgynes, ni « hommes comme les autres », ni femmes comme les autres [...].¹⁵¹

Le cas de Manu est différent. C'est grâce à un détail d'hyperféminité (cependant relativisé par le choix du verbe) que Nadine la reconnaît enfin : « ça lui [Nadine] revient quand elle [Manu] sort un tube de rouge à lèvres de son sac et se barbouille la bouche, penchée sur le rétroviseur. » Manu ne semble pas se détacher d'un costume à la sortie du champ de la caméra. Au contraire, elle se démarque de Nadine par l'utilisation à outrance de ces marques de féminité¹⁵² : lèvres teintées, ongles peints, dessous ultra féminins...

Manu a une jupe tellement courte qu'on dirait qu'elle n'en a pas une fois qu'elle est assise. Ras de la foune et le chemisier ouvert sur un de ces soutiens-gorge multicolores dont elle a le secret. (BM : 226)

N'ayant pourtant plus besoin de ces attributs pour vivre (le vol, les meurtres et la cavale suffisent à répondre à ses besoins), Manu exacerbe toujours plus sa féminité. Malgré tout, elle reste loin des standards : son vernis s'écaille parce qu'elle ne le laisse pas sécher (BM : 33), elle bousille ses escarpins dorés avec sa démarche bancal (BM : 241), tout ce qu'elle met en œuvre respire l'échec et la vulgarité.

En blonde, elle [Manu] a une tête de tapin bon marché, en plus elle n'a pas lésiné sur le rouge à lèvres. Elle s'aime bien comme ça, ça lui va bien. Elle fait des moues avec sa bouche, se mate dans le miroir en train de tendre les lèvres, puis elle sourit niaisement et joue avec le bout de sa langue. Bouffeuse de pine, elle se trouve très réussie dans le rôle. (BM : 146)

¹⁵⁰ Cet univers du travestissement traduisant l'inadéquation entre le genre et l'expression de genre est réinvesti dans *Les chiennes savantes* et *Les jolies choses* à travers les personnages de Louise, Stef, Lola et Pauline. Toutes, comme Nadine, sont contraintes d'endosser un costume d'hyperféminité dans lequel elles ne se reconnaissent pas (LJC : 91, 99 ; LCS : 8, 10)

¹⁵¹ MERTEUIL, M., *Libérez le féminisme*, 2012, citée par VACHON, S., *Op. Cit.*, p. 63.

¹⁵² La même dynamique qui oppose Manu à Nadine intervient dans *Les chiennes savantes* et *Les jolies choses* à travers les personnages de Roberta et Claudine, à la différence que leur féminité n'est pas relativisée par le ridicule associé au personnage de Manu. Roberta et Claudine sont des personnages ultra-féminins, ce qui leur vaut d'ailleurs d'incessantes critiques. (LCS : 19 ; LJC : 9)

Au fur et à mesure du développement de l'intrigue, la réflexion sur le genre s'intensifie à travers ces personnages. Au-delà du fait que Nadine finit par se travestir complètement (BM : 264) afin de ne pas être reconnue, c'est avant tout à travers les comportements de tous les intervenants de l'histoire que les habitus genrés traditionnels sont exposés, détruits et remobilisés différemment.

La figure de la féminité traditionnelle est d'abord incarnée par les personnages féminins que côtoient Nadine et Manu. Séverine, la colocataire de la première, représente le stéréotype tant décrié dans l'essai de Virginie Despentes : elle n'est pas une fille facile, une fille « comme ça », expression qui « résume ce qui se fait de pire dans le genre humain » (BM : 13), son but ultime étant de « devenir la femme de quelqu'un » (BM : 15), elle « joue le jeu de la féminité » (KKT : 64). À travers le personnage de Séverine qualifié de « conne, sidérante de prétention, sordide d'égoïsme et d'une écœurante banalité » (BM : 13), c'est toute l'institution du mariage et les notions de bienséance qui sont discréditées. Le mariage est un contrat économique comme un autre aux yeux de l'auteure. Les femmes attendent d'être entretenues en échange de relations sexuelles. Selon Virginie Despentes, le mariage n'est qu'un contrat prostitutionnel déguisé. Dans *King Kong Théorie*, l'auteure prône la liberté et l'indépendance totale. Selon elle, le mariage ne permet pas l'émancipation des femmes.

N'empêche que si je devais donner conseil à une gosse, je lui dirais plutôt de faire les choses clairement, et de garder son indépendance, si elle veut tirer profit de ses charmes, plutôt que de se faire épouser, maquer, engrosser et coincer par un type qu'elle ne supporterait pas s'il ne l'emmenait pas en voyage. (KKT : 76)

La féminité, c'est de la putasserie. L'art de la servilité. On peut appeler ça séduction et en faire un machin glamour. (KKT : 126)

En ce sens, Séverine n'est qu'une énième prostituée admise par la société, parce qu'elle ne couche pas en échange d'argent liquide, mais en échange de biens symboliques.

En plus de discréditer le mariage, Virginie Despentes attaque les présupposés idéologiques attachés à la sexualité féminine et valorise le sexe récréatif débarrassé des injonctions sociales :

Mais qui a dit à une meuf, à n'importe quel moment de sa vie : « Vas-y, sois une chaudasse, tu vas rigoler » ? Toutes les injonctions sont là pour dire « si tu couches, t'es une salope » [...]. On a toujours dit aux filles qui couchaient avec les garçons avec joie : « Vous êtes dégoûtantes ». Personne n'a pensé à leur dire : « C'est génial ». ¹⁵³

¹⁵³ SOCIETY, n°106, mai 2019, p. 22-32.

Manu, quant à elle, fréquente Karla, une fille tout aussi paumée qu'elle. Alors qu'elles se promènent au bord de la Seine, elles sont victimes d'un viol. Les deux filles réagissent de manière totalement différente et Karla correspond mieux à ce qu'on attend d'une victime :

Manu est accusée de se laisser violer et *de ne pas être une "vraie" femme, car, selon les agresseurs, les "vraies" femmes sont terrorisées*, comme Karla ; elles se débattent et hurlent pour ne pas être violées. Manu ne correspond pas à l'image de la femme bien, celle qui mérite le respect. Elle n'est pas une femme convenable, parce qu'elle ne pleure pas, qu'elle ne tente pas de fuir, [...] ¹⁵⁴ [Nous soulignons]

La société a intériorisé le fait qu'être victime d'un viol était une chose des plus honteuses¹⁵⁵. La victime ne doit pas chercher à se défendre ou à se venger et ne doit surtout pas s'en remettre¹⁵⁶. Dans les premiers chapitres de *Baise-moi* et à travers des personnages secondaires, Virginie Despentes tient le même discours que celui de son essai : elle dénonce les attentes paradoxales et incompréhensibles d'une société patriarcale à l'intention des femmes.

Nadine et Manu, malgré leur corps de femme et leur profession, ne correspondent à aucun moment à ces injonctions. Celles-ci sont très peu formulées au sein du roman mais elles apparaissent tout de même en filigrane à travers les descriptions des personnages et de leurs actions. Il n'y a qu'un seul passage dans lequel apparaît clairement la dénonciation des appareils de la féminité en tant qu'outils d'asservissement. Ces propos ne sont pas tenus par les deux protagonistes mais par un jeune garçon que fréquente Manu :

L'enfant a un regard réprobateur en la voyant faire. Le vernis à ongles ne fait pas partie de ce qu'il considère comme juste. C'est une marque de soumission à la pression machiste. (BM : 22)

Violences conjugales (BM : 31, 45), entretien de la virilité par les violences envers les femmes (BM : 55, 60, 233), sexisme et paternalisme déplacé (BM : 82, 164, 254), stigmatisation des classes sociales (BM : 200, 252) sont autant de sujets féministes vaguement dépeints dans le livre mais qui font l'objet d'une réflexion plus profonde sur l'appartenance à un genre ou à un univers particulier. Pour ce faire, Virginie Despentes met en scène la subversion et l'incarne dans les personnages de Nadine et Manu :

Baise-moi empruntait beaucoup à la masculinité [...]. Que mes héroïnes puissent être aussi violentes et rock que les hommes, aux désirs aussi forts qu'eux, a

¹⁵⁴ VACHON, S., Op. Cit., p. 58.

¹⁵⁵ DESPENTES, V. *King Kong Théorie*, Op. Cit., p. 39.

¹⁵⁶ *Ibidem*, p. 46-48.

choqué. Les filles sexuellement hyperactives à qui prostitution et pornographie ne font pas peur ont encore moins bonne presse actuellement. Elles ne sont pas respectables comme celles qu'on vante désormais [...].¹⁵⁷

La violence gratuite et la sexualité débridée sont des attributs habituellement liés à la masculinité en tant que caractéristiques de la virilité :

Dans le système de suprématie masculine, le droit d'user de la force physique en tant que pouvoir est réservé aux hommes. [...] Les hommes possèdent plus de force physique que les femmes et, pour cette raison, les dominent. Toute force physique des femmes qui n'est pas directement assujettie à du « travail de femme » devient une abomination, et son utilisation contre les hommes, c'est-à-dire en tant que pouvoir, est anathème, interdite, horriblement punie. La réalité de la force physique masculine, dans un sens objectif, a moins d'importance l'idéologie qui sacralise et qui célèbre cette force.¹⁵⁸

Virginie Despentes, dans son essai, dénonce cette culture de la virilité au même titre que la féminité. L'une comme l'autre sont avilissantes et « mutilatrices »¹⁵⁹. Alors que la douceur, la fragilité, la discrétion sont l'apanage des femmes, les hommes rivalisent d'agressivité, doivent faire preuve de courage en toutes circonstances, doivent cacher leurs émotions, « non pas en fonction des besoins d'une situation ou d'un caractère, mais en fonction de ce que le corps collectif exige » (KKT : 29). *Baise-moi* est l'œuvre la plus caractéristique de l'auteure en ce qui concerne cette inversion des stéréotypes genrés. Cette inversion s'accompagne d'une exagération de ces stéréotypes afin de les caricaturer et de les rendre plus visibles. Cette caricature permet de ridiculiser la construction sociale des genres afin d'y mettre un terme.

La première inversion de genre flagrante dans *Baise-moi* est la liberté sexuelle accrue des deux protagonistes. Sur ce point, des progrès ont sans doute été accomplis grâce à la révolution sexuelle des années 1960 durant laquelle les femmes ont revendiqué la liberté de vivre leur sexualité comme elles l'entendaient. Cependant, le discours puritain est toujours présent et véhicule l'idée qu'une sexualité libérée est forcément dépravée et preuve de soumission :

C'est la féminité, façon d'être femme, qui doit permettre à celle-ci d'exercer une liberté qui lui soit propre. Or cette liberté peut être entravée de nos jours dans les pays occidentaux de deux façons. D'un côté par une libération sexuelle proclamée dont la conséquence, comme l'écrit Michel Foucault, est qu'à « une période victorienne de sexualité retenue, muette, hypocrite, a succédé un temps non pas préoccupé de taire le sexe mais acharné à le faire parler » et conduisant à « la servitude d'une liberté sexuelle imposée ». D'un autre côté, par un féminisme radical américain qui veut protéger la femme en dénonçant les avances masculines, en confondant harceler et faire la cour, [...] considérant le

¹⁵⁷ TÉLÉRAMA, n°3614, avril 2019, p. 4-10.

¹⁵⁸ DWORKIN, A., *Pouvoir et violence sexiste*, Montréal, Editions Sisyph, 2007, coll. « Contrepoint », p.49.

¹⁵⁹ DESPENTES, V., *King Kong Théorie*, Op. Cit., p. 28.

rendez-vous comme un premier pas vers le viol. Aucune de ces attitudes ne respecte la féminité et, de ce fait, les deux dénaturent la femme. *Une liberté sexuelle exercée sans entrave sous prétexte de libération conduit à la soumission à un sexe impudique.*¹⁶⁰[Nous soulignons]

Joachim de Dreux-Brézé définit plus tôt dans son ouvrage la spécificité de la femme par son rôle dans la procréation. Dès lors, il n'est pas étonnant de retrouver un certain dégoût pour les relations sexuelles non-reproductives qui « dénaturent les femmes ». Les théories féministes de la troisième vague se refusent à ce genre de considérations et Virginie Despentes l'exprime en ces termes :

Mais qu'est-ce que ça dit de moi, Virginie Despentes, que je sois une femme ? Je me sens davantage « fille de postier » ou « romancière ». Dans nos sociétés, « femme » ne signifie qu'une infériorité, un moins. J'ai l'impression de me faire toujours avoir quand je revendique cette catégorie-là.¹⁶¹

Brouiller les frontières des genres devient un enjeu qui prend forme dans ses romans notamment par la multitude des relations sexuelles des deux jeunes femmes qui appliquent un code jusque-là réservé aux hommes. Les relations sexuelles n'ont qu'un seul but : satisfaire le désir et « combler les trous ».

— [Manu] Faut être raide, faut boire beaucoup à partir de maintenant. Et attraper du loup. Plus tu baisses dur, moins tu cogites, et mieux tu dors. D'ailleurs, qu'est-ce que tu dirais de ramener du loup à la chambre, ce soir ? Des fois qu'on se fasse serrer plus tôt que prévu, on n'a pas intérêt à déconner avec ça. J'voudrais pas m'faire enfermer sans avoir eu mon indigestion de foutre. (BM : 123)

Fidèle à leurs désirs, Nadine et Manu multiplient les aventures : à quatre, en rue, à l'hôtel, sans tabou ni honte. Les scènes de sexes sont décrites avec brutalité et crudité, ce qui ne laisse aucune place à la sensualité.

Il l'entraîne [Manu] sans la lâcher jusqu'à un recoin où sont entassées les poubelles. Odeur d'ordures, murs en béton gris. Elle baisse son collant jusqu'aux genoux, suce deux doigts et les passe dans sa fente pour qu'il vienne. [...] Il balance le coup final et éjacule en grognant. Comme elle sent qu'elle peut rester encore un moment en l'air, elle se branle sans se retourner pendant qu'il se rhabille. Tend son corps quand elle vient, puis se laisse glisser à genoux, le temps de récupérer. (BM : 149)

L'endroit choisi est lugubre et sale, le sexe est vite consommé et le partenaire de Manu part sans se retourner après avoir profité d'elle. Cette vision machiste est pourtant relativisée : Manu, elle aussi, profite des hommes pour son plaisir. Elle fait même preuve d'une liberté encore plus exacerbée : pas besoin d'un homme pour jouir, « une femme

¹⁶⁰ DE DREUX-BRÉZÉ, J., *Femme, ta féminité fout le camp ! Sur une lecture masculine du Deuxième Sexe*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 36-37.

¹⁶¹ TÉLÉRAMA, n°3614, avril 2019, p. 4-10.

n'est pas satisfaite avec 15 minutes de baise phallogcentrique »¹⁶². Nadine et Manu prennent le contrôle de leur sexualité, elles décident de ce qu'elles font de leur corps sans jugement, elles investissent le terrain de la sexualité sans sentiment.

Virginie Despentes reprend les clichés les plus sordides de la sexualité masculine et les applique à ses personnages. Le refus catégorique de Manu lorsque que son amant d'un soir souhaite mettre un préservatif en est un exemple. « Le connard à capote » est humilié (Manu lui vomit dessus lors d'une fellation) et tué (pour les avoir insultées). Selon le cliché habituel, ce sont les hommes qui refusent le préservatif sous prétexte des sensations amoindries. Ce cliché est toutefois dépassé lorsque Manu vomit sur l'entrejambe de son partenaire, ce qui interroge les motivations de l'auteure : d'un côté, le jeu sur les genres semble issu d'une réflexion féministe mais, d'un autre côté, elle semble s'inscrire dans « le mauvais goût pour le mauvais goût »¹⁶³ comme le revendiquent les deux protagonistes de *Baise-moi*. Le dépassement de ce cliché peut également relever d'une volonté d'inverser les tendances de la domination comme Virginie Despentes semble l'affirmer dans une interview : « il est temps pour les femmes de devenir les bourreaux, y compris par la plus extrême violence et tout ça... »¹⁶⁴. Cependant, cette vision extrême du féminisme est relativisée dans son essai : « Ma puissance ne reposera jamais sur l'inféodation de l'autre moitié de l'humanité. » (KKT : 136)

La deuxième inversion concerne la violence. Présente dès le début, elle touche d'abord Nadine et Manu de plein fouet. Nadine se fait harceler dans la rue par une bande de gamins, Manu se fait sauvagement violer par trois hommes. De nouveau, une progression se dessine au fil des pages. Nadine étrangle Séverine sans raison apparente et, par la même occasion, elle commence sa cavale et met un terme à sa vie de prostituée, à cette féminité exagérée qui ne lui correspond pas. Elle met fin également à la vie de Séverine et à ce qu'elle représente. Manu, quant à elle, entre dans le monde de la violence par la vengeance : elle tue Moustaf qui a vitriolé son ami Radouan, puis le responsable de la liberté conditionnelle de Camel, son ami décédé dont elle suspecte l'arrangement avec la police. Par l'excès de la violence, Virginie Despentes, dans deux extraits en particulier, dénonce le fait qu'une « entreprise politique ancestrale, implacable, apprend aux femmes à ne pas se défendre » (KKT : 46). *Baise-moi* met d'abord en scène cette

¹⁶² *Mutantes*, réal. DESPENTES, V., 2009.

¹⁶³ DESPENTES, V., *Baise-moi*, *Op. Cit.*, p.211.

¹⁶⁴ LANCELIN A., « Despentes à sang pour sang », in *Le Nouvel Observateur*, n° 1859, 2000, cité par NEVEN, F., *La prostituée « fin de siècle » dans l'œuvre de Virginie Despentes*, Mémoire de maîtrise en philologie romane, Université de Liège, Liège, 1999-2000, p. 53.

incapacité des femmes à se défendre. Alors que Nadine et Manu agressent une femme pour lui voler de l'argent, la première regrette que ce soit si simple :

La femme rassemble ses esprits, proteste et se débat. Nadine sent son corps résister et cogner contre sa hanche, son parfum entêtant. Elle n'a pas de mal à la maîtriser parce que les mouvements de résistance de la femme sont désordonnés et manquent de force. Elle lui en veut brusquement d'être incapable de se défendre et de faire autant de bruit, elle sent grimper en elle du sale plaisir à faire mal. (BM : 137)

Une situation similaire se produit mais, cette fois, la victime est un homme :

Il ne réagit pas. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle le frappe. Il n'a pas l'air de bien supporter la violence, il est comme paralysé. Il ne protège même pas son visage et ne cherche pas à se défendre. (BM : 235)

Les deux femmes ont pris le pouvoir par la force. Désormais, ce sont elles qui agressent et les autres, y compris les hommes pourtant physiquement plus forts qu'elles, qui trinquent. Cette inversion des genres est matérialisée par la possession d'une arme à feu, comparée à plusieurs reprises à un phallus :

— Ce qui convient à la main, c'est le flingue, la bouteille et la queue. (BM : 222)

Du bout des doigts, elle caresse la crosse et branle le canon, caresse le métal comme pour le faire durcir et se tendre, qu'il se décharge dans sa bouche comme du foutre de plomb. (BM : 284)

Dans ces extraits, le phallus et le revolver sont assimilés en un seul et même objet et la comparaison s'intègre à une comparaison plus large entre le sexe et la mort :

Pendant que le type la besognait, elle [Nadine] a pensé à la scène de l'après-midi, comment Manu a explosé la femme contre le mur, comme elle s'est fait détruire par le gun. Bestial, vraiment. Bon comme de la baise. À moins que ça soit la baise qu'elle aime comme du massacre. (BM : 149)

En possession d'un phallus symbolique, Nadine et Manu font preuve d'une violence inouïe rendant, de ce fait, visible la violence symbolique subie par les femmes opprimées. Dans l'extrait, c'est bien une femme qui est assassinée et la scène du meurtre est tout à fait semblable à la scène qui relate l'expérience sexuelle de Nadine : ruelle sombre, contre un mur gris. Le sexe, à la manière du « gun », est un moyen d'asservissement dont se saisissent les deux femmes et qui, jusque-là, leur avait été refusé. Dans *Baise-moi*, la violence n'est plus le propre de l'homme et la prise de pouvoir se fait sans moyen de marchander.

2.2. Nadine et Manu, femmes fatales ou échec de la féminité ?

Cette prise de pouvoir est-elle le résultat de l'inversion des genres ou, au contraire, est-elle une déclinaison originale du mythe de la femme fatale ? En d'autres termes, Virginie Despentes décrit-elle des *femmes-hommes* ou élargit-elle le concept de l'éternel féminin ?

Définir la femme fatale n'est pas chose simple car cette figure se décline en littérature depuis la fin du XIX^e siècle et prend différents visages¹⁶⁵. Béatrice Grandordy s'est intéressée à la genèse du concept et à son évolution en littérature. Dans son introduction, elle offre une définition qui ressemble les quelques traits les plus caractéristiques de cette femme particulière :

C'est une femme ou un personnage usuellement féminin, dont le comportement conscient ou inconscient vise à amener l'homme à sa déchéance ou à sa perte ou à le placer dans une situation humiliante. La Femme Fatale use habituellement de séduction et [...] tend à user d'agressivité.¹⁶⁶

La femme fatale se caractérise par une force de caractère telle qu'elle obtiendra toujours ce qu'elle veut. Elle n'est cependant pas obligatoirement une meurtrière mais blesse toujours ses victimes, ne serait-ce que de façon métaphorique. La femme fatale, pour arriver à ses fins et « forcer le destin », ne craint pas le crime¹⁶⁷. Malgré l'usage de la violence et de la séduction, il ne semble pas opportun de qualifier Nadine et Manu de femmes fatales¹⁶⁸. L'auteure s'en est clairement expliquée : c'est la figure de la « looseuse de la féminité » qui l'intéresse. Cependant, dans *Les jolies choses*, à travers le personnage de Claudine, c'est bien la figure de la femme fatale qui est mise en scène :

Qu'elle couche avec ou pas, l'homme reste son pire ennemi. Les premières fois qu'elle coince un mec, elle est gentille comme une nounou, entre deux pipes, vraiment sympa. Jusqu'au jour où elle disparaît, elle fait ce coup-là presque chaque fois, histoire qu'ils sentent comme ils y tiennent. Quand elle y retourne, c'est du sérieux, et les lascars se mettent à payer. Jusqu'au jour où ça ne suffit plus à Claudine, les cadeaux, les attentions, les preuves d'amour. Alors c'est la phrase finale : elle s'arrange pour qu'ils apprennent non seulement qu'elle se fait tirer ailleurs, mais surtout combien elle aime ça. (LJC : 30)

Dans un placard, Pauline a trouvé de larges boîtes en carton, remplies de ces lettres-là, mots d'amour ou de hargne, beaucoup d'enveloppes ne sont pas ouvertes, bien qu'enterrées avec les autres. L'embrasement des amants prend des

¹⁶⁵ GRANDORDY, B., *La Femme Fatale : Ses origines et sa parentèle dans la modernité*, Paris, L'Harmattan, 2013, coll. « Questions contemporaines ».

¹⁶⁶ *Ibidem*, p. 13-14.

¹⁶⁷ KRAUTH, L., *Représentation du sexe chez N. Arcan, V. Despentes, M.-S. Labrèche et C. Millet*, Mémoire de maîtrise en littératures de langue française, Université de Montréal, Montréal, 2011, p. 93.

¹⁶⁸ SAUZON, V., « Le rire comme enjeu féministe : une lecture de l'humour dans *Les mouffettes d'Atropos* de Chloé Delaume et *Baise-moi* de Virginie Despentes », *Op. Cit.*, p. 75.

accents étranges ainsi entassés les uns sur les autres. Les écritures diffèrent, et puis certains passages, mais par lignes entières les lettres sont les mêmes, d'un homme à l'autre, la ritournelle revient, « et avec aucun autre aussi bien qu'avec moi », [...] paroles et puis promesses et de tendres menaces, « je vais casser ta porte si tu ne me réponds pas », [...] « tu as joué avec moi, maintenant je te vois comme t'es, je te jure que tu vas payer ». (LJC : 131)

Les (anti-)héroïnes de *Baise-moi*, quant à elles, sont fatales au sens premier du terme : elles sont meurtrières. Mais l'inversion des genres dont il est question nous empêche de les qualifier tout à fait de femmes fatales puisqu'elles ne correspondent pas aux stéréotypes de la féminité. Toutefois, cette figure n'est pas absente du premier roman de Virginie Despentes, bien qu'elle soit décrite à travers un personnage anecdotique :

À côté de la porte, une métisse ultra-haute température terrorise deux garçons du haut de ses talons. Sa jupe s'arrête pile où lui commence le bas-ventre, découvrant des jambes interminables [...]. Elle les écoute en souriant, main sur les hanches, bouge un peu du bassin quand elle éclate de rire. L'appel au sexe se conjugue ici à l'impératif et comprend un voyage pour l'enfer. Elle est *fatale*, au sens premier du terme. *Tout le monde dans le bar connaît des histoires de garçons rendus fous à cause d'elle et tous les garçons du bar ne demandent qu'à y passer.* (BM : 31)
[Nous soulignons]

Dans cet extrait, la séduction n'est pas gage de soumission, mais est elle-même un moyen pour soumettre les hommes qui ne peuvent résister. Cette description est bien différente de celles faites de Nadine et Manu. La comparaison la plus pertinente semble être celle qui oppose Manu à cette belle métisse. Manu, malgré l'utilisation des faire-valoir classiques féminins (maquillage, vernis, jupes aussi courtes que celle de la femme fatale décrite plus haut), ne ressemble en rien à la dangereuse séductrice qui rend fou quiconque la fréquente parce qu'elle « en fait systématiquement trop : trop de bruit, trop d'excitation, trop de vulgarité » (BM : 110).

Cependant, cette notion de femme fatale, brièvement exploitée, est rapidement relativisée dans sa dangerosité :

Nadine l'a vue un soir s'écrouler au bout de la rue, entre deux voitures, après une dispute avec un amant à elle. Le garçon blême se penchait sur son corps atrocement crispé, stupéfait qu'on puisse souffrir autant et terrifié par ce déchainement de rage. Elle était possédée, cherchait à se sortir le mal en se criblant le ventre de coups, s'enroulant sur elle-même en hurlant, brûlée vive de l'intérieur. (BM : 31)

L'inversion des genres présente dans le roman est ainsi combinée à l'impossibilité de qualifier les deux protagonistes de femmes fatales. Cela signifie-t-il un échec de la féminité ? Puisque l'auteure, tant dans son livre que dans son essai et ses interviews, dénonce la notion imaginaire de la féminité, parler d'échec de celle-ci produit d'office un contre-sens. La femme parfaite est une construction que la société tente d'imposer.

Virginie Despentes expose la figure de la femme influencée par ces attentes sociétales à travers le personnage de Séverine mais également par le personnage de la première victime du couple meurtrier, toutes deux mortes comme pour clamer la révolte contre ces stéréotypes.

À travers l'inversion des genres, les idées mêmes de féminité et de masculinité sont réduites à néant. C'est tout un système de pensées, notamment hérité de la pensée *queer* et des travaux de Judith Butler, qui est mis en scène dans *Baise-moi*. La caricature du genre opéré dans le roman rend visible l'absurdité de ces constructions sociales. Virginie Despentes joue avec les clichés véhiculés par les genres et les dépasse, ce qui rend le système de construction des personnalités incompréhensible pour le lecteur. C'est une invitation à repenser le cloisonnement des genres¹⁶⁹.

L'extrême violence et la crudité des scènes de sexes sont à l'origine de la controverse féministe. Virginie Despentes, par son apparent radicalisme, met en danger la progression des avancées féministes. Cependant, la fiction de l'auteure est une transposition de son discours théorique. Elle grossit l'ensemble des inégalités énumérées dans *King Kong Théorie* afin d'afficher l'absurdité de la hiérarchie des genres.

3. *Les chiennes savantes et Les jolies choses* : retour aux conventions

Alors que son premier roman poussait à l'extrême les clichés attachés aux genres en les inversant afin de les déconstruire et de mettre en exergue l'absurdité des constructions sociales relatives au sexe, dans *Les chiennes savantes* et *Les jolies choses*, Virginie Despentes opère un retour aux conventions. Elle n'abandonne pas pour autant la réflexion initiée dans *Baise-moi*, même si elle en adoucit le caractère subversif. En effet, les comportements moins extrêmes et davantage normés des personnages sont plus en adéquations avec les attentes d'un lecteur issu d'une société contemporaine occidentale.

Dans *Les chiennes savantes*, Virginie Despentes met en scène Louise et son entourage qui évoluent dans l'industrie du sexe. Tous les personnages sont liés de près ou de loin à une organisation qui rassemble plusieurs bars, boîtes de nuit et peep-show. Cet univers, tel qu'il est décrit dans le roman, correspond plus ou moins à la représentation commune que la société se fait du monde de la nuit et de la prostitution. Le lecteur découvre le quotidien d'hommes et de femmes qui travaillent pour la même organisation ou qui la

¹⁶⁹ BERENI, L. et al., *Introduction aux études sur le genre*, 2^e éd., Bruxelles, Editions De Boek, 2012, coll. « Ouvertures politiques ».

fréquentent tous les jours. Aux premiers abords, masculin et féminin se distinguent parfaitement. Les femmes sont décrites avec des attributs hyper-féminins liés à leur activité, les hommes sont généralement décrits de manière typique, voire stéréotypée (« Julien était vraiment beau gosse. Grand brun ténébreux, parfait. » – LCS : 36). Aucune inversion de genre aussi flagrante que celle présente dans *Baise-moi* n'est visible bien que l'accentuation des caractéristiques de genres soit critiquées ouvertement à travers le personnage de Louise (LCS : 19).

Toutefois, deux personnages se démarquent et questionnent, d'une certaine manière, le rapport au genre : la Reine-Mère, à la tête de l'organisation et Victor, l'homme mystérieux recherché par presque toutes les filles du roman. La Reine-Mère aime la mise en scène. Ses sbires sont des femmes. Elles effectuent un travail habituellement réservé aux hommes¹⁷⁰ dans une tenue typiquement féminine : assurer la garde d'une boîte de nuit en talons hauts ne semble pas être le plus approprié. Leurs corps rassemblent des caractéristiques masculines (« corpulences de nageuses est-allemandes », « mâchoires carrées » – LCS : 45) et féminines (« tailleurs bleu sombre, talons aiguilles et chignons impeccables », « jambes interminables » – LCS : 45), loin de l'image de la femme traditionnelle. La Reine-Mère elle-même aime brouiller les frontières des genres par son accoutrement :

Costume gris clair, coupe irréprochable. Talons très hauts, qu'elle réussissait à porter comme des rangiers de femme. [...] Cravate dénouée, chemise blanche déboutonnée, juste de quoi laisser entrevoir une bretelle noir de soutien-gorge [...] (LCS : 47)

Arrivée à notre hauteur, elle m'a tendu la main. Nous échangeons toujours des poignées de mains très viriles, style convention de tatouage. (LCS : 48)

Virginie Despentès joue avec les codes et mêle les attributs féminins et masculins. La Reine-Mère est dotée d'une autorité naturelle exacerbée sans doute par un certain *machisme* qui émane d'elle. Elle dirige ses filles d'une main de maître et endosse les responsabilités traditionnellement réservées aux hommes. Cependant, les attributs féminins qui lui sont associés sont tout aussi puissants et évoquent une féminité exacerbée : les talons très hauts et le décolleté sont des détails typiques de la femme sexy et sûre d'elle. Si le lecteur était tenté de croire que le renforcement des caractéristiques masculines à lui seul assurait le pouvoir de la Reine-Mère, force est de constater le caractère infondé de cette supposition. En effet, ses attributs androgynes ne constituent

¹⁷⁰ Par exemple, sa rivale, Madame Cheung, a choisi de s'entourer d'hommes pour assurer sa protection.

en rien le socle de développement des qualités de *leader* de la Reine-Mère, comme en témoigne l'extrait suivant :

Une femme plutôt grasse en survêt informe, grisâtre, Stan Smith pourrie et le crâne rasé. Poches flasques sous les yeux ternes, nez trop gros, un peu luisant. (LCS : 192)

Ces détails « transforment une femme »¹⁷¹ et, mis à part le crâne rasé, aucun détail ne révèle une masculinité exacerbée, sauf si l'on estime que le manque d'accessoires féminins rend, par défaut, une femme masculine. Cela dit, tous les détails ultra-féminins autrefois associés à la Reine-Mère disparaissent eux-aussi. À la fin des *Chiennes savantes*, la maquerelle a tout perdu excepté son autorité et sa force de caractère. Sa mise en scène n'existe plus et, pourtant, le flou autour des stéréotypes de genre est maintenu.

Victor, quant à lui, est un personnage beaucoup plus ambigu. Manipulateur et violent, il courtise et séduit toutes les femmes : aucune ne lui résiste et toutes en deviennent folles¹⁷². Victor use et abuse de la séduction, du sexe et de la violence pour parvenir à ses fins :

Il est [...] intéressant de relever que, dans *Les chiennes savantes*, l'utilisation du sexe comme instrument de pouvoir est surtout le fait de l'homme, d'un homme, très précisément. Il s'agit de Victor, cet homme fatal auquel aucune femme ne résiste, malgré les mises en garde et les coups bas du personnage. Il est le seul, dans tout le roman, à utiliser le pouvoir du sexe comme un moyen d'asservissement.¹⁷³

Victor, dans sa manière de fonctionner, se rapproche de la femme fatale¹⁷⁴. Figure courante dans la littérature pour caractériser les femmes dangereuses, l'acception masculine de la formule est plutôt rare, bien que la présence d'hommes manipulateurs et dangereux ne soit pas inédite (on pense au traditionnel Don Juan ou au plus récent Christian Grey du best-seller *Cinquante nuances de Grey*¹⁷⁵). De plus, utiliser la séduction

¹⁷¹ DESPENTES, V., *Les chiennes savantes*, Paris, Editions Florent-Massot, (1997) 1999, coll. « J'ai lu », p. 191.

¹⁷² Le titre *Les chiennes savantes* semble être une référence à la comédie de Molière : *Les femmes savantes*. En effet, les deux œuvres, bien que radicalement différentes, dénoncent la préciosité et le ton moralisateur de la société. De plus, les femmes mises en scène, tant dans *Les chiennes savantes* que dans *Les femmes savantes*, sont presque toutes sous le joug d'un homme manipulateur et intéressé. Virginie Despentes, par la référence à un classique de la littérature, s'inscrit de nouveau dans la provocation en remplaçant le terme *femmes* par celui de *chiennes*.

¹⁷³ NEVEN, F., *La prostituée « fin de siècle » dans l'œuvre de Virginie Despentes*, Mémoire de maîtrise en philologie romane, Université de Liège, Liège, 1999-2000, p.35.

¹⁷⁴ Figure déjà évoquée précédemment à propos de Nadine, Manu (*Baise-moi*) et Claudine (*Les jolies choses*).

¹⁷⁵ STEENBERG, L., « The Fall and Television Noir », in *Television & New Media*, t. XVIII, n°1, 2017, p. 58-75.

<https://vpn.gw.ulg.ac.be/doi/full/10.1177/,DanaInfo=journals.sagepub.com,SSL+1527476416664185>
(page consultée le 11 juillet 2019)

pour arriver à ses fins est un stratagème d'ordinaire attribué aux femmes (comme le fait Nana, le personnage de Zola, par exemple¹⁷⁶). Dans son article, Steenberg définit l'homme fatal comme « un personnage énigmatique, à double face et destructeur, un excellent mélange entre le calculateur froid, le charmant manipulateur et le sadique sexuel »¹⁷⁷. La figure de l'homme fatal est un nouveau type de personnage qui mêle les caractéristiques de l'homme viril et déviant à celles du Nouvel homme qui cherche sa place dans la sphère privée (en tant que père et mari)¹⁷⁸. De toute évidence, Victor ne correspond pas réellement à cette définition. Cependant, la réflexion concernant l'homme fatal en tant que reflet d'une société patriarcale reste intéressante :

Like the *femme fatale* before him, the *homme fatal* reveals anxieties and ambivalences around desire, voyeurism, and the shifting public roles of men and women. Cohen (1993, 114) argues that the « *homme fatal* crystallizes contemporary social anxieties around material and ideological threats to a traditional gendered division of labor, and particularly around the figure of the new man. »¹⁷⁹

De cette manière, aborder les figures de la femme fatale et de l'homme fatal constitue une nouvelle appréhension de la construction des genres. Nadine, Manu et Victor ont comme point commun le besoin incontrôlable d'assouvir leurs pulsions mais une différence majeure entre ces trois personnages reste toutefois prégnante : alors que les personnages de *Baise-moi* s'approprient les caractéristiques stéréotypées à l'extrême de la mythologie masculine, Victor, quant à lui, ne subit pas l'inversion des genres. Au contraire, le machisme ambiant et les violences sexuelles extrêmes restent associées à sa masculinité. En ce sens, par la figure de l'homme fatal telle que définie dans l'article de Steenberg, Victor semble être le cliché de l'homme violent poussé à son paroxysme. Le personnage rend visibles, par l'exagération de ces traits, les dangers des diktats en ce qui concerne les attitudes associées aux genres. Virginie Despentes, à travers le personnage de Victor, rend inacceptables et incompréhensibles les violences sexuelles infligées à son entourage féminin et dénonce l'hypocrisie sociale par rapport à la domination masculine :

Les hommes dénoncent avec virulence les injustices sociales ou raciales, mais se montrent indulgents et compréhensifs quand il s'agit de domination machiste. [...] Il faut être crétin, ou salement malhonnête, pour trouver une oppression insupportable et juger l'autre pleine de poésie. (KKT : 27-28)

¹⁷⁶ NEVEN, F., *Op. Cit.*, p. 35.

¹⁷⁷ Dans le texte original : “enigmatic, duplicitous and destructive... an exciting mixture of cool calculation, manipulative charm and deep-rooted sexual sadism.” STEENBERG, L., *Op. Cit.*, p. 64.

¹⁷⁸ *Ibidem*.

¹⁷⁹ *Ibidem*, p. 68.

Le questionnement de l'auteure est donc double : pourquoi une femme ne peut-elle pas refuser de jouer le jeu de la féminité sans prendre le risque de ne plus être considérée comme une femme (c'est l'explicitation concrète de la tripartition sexe-identité de genre-expression de genre) ; pourquoi inculquer aux hommes que violence et pouvoir sont intrinsèquement liés et que ces *qualités* sont le propre de la virilité ?

Dans *Les jolies choses*, la réflexion sur l'expression de genre présente dans *Baise-moi* et *Les chiennes savantes* resurgit de manière plus exacerbée encore grâce à l'exploitation des stéréotypes féminins et masculins. Pauline s'est glissée dans la peau de sa sœur après le suicide de celle-ci. Pour elle, le jeu de la féminité est une hypocrisie :

Et les ongles à vernir, et les jambes à raser, la corne des talons à polir, les cheveux à laver-sécher tout en luttant pour qu'ils soient raides, les aisselles à raser, fond de teint à passer, les yeux à maquiller, le corps à parfumer... *Tout est à trafiquer, il faut faire attention.* (LJC : 171) [Nous soulignons]

Pour la première fois, Pauline va sortir de chez elle *fringuée comme une femme* et subir les mêmes regards intempestifs que Virginie Despentès quand elle a commencé à « s'habiller en femme » alors qu'elle entrait dans le monde de la prostitution :

Moi, je m'habille le plus unisexe possible, c'est-à-dire plutôt en garçon. Je n'ai aucun maquillage, ni coupe de cheveux identifiable, ni bijoux, ni chaussures de filles. Je ne me sens pas concernée par les attributs féminins classiques. [...] J'étais jusqu'alors une femme quasiment transparente, cheveux courts et baskets sales, brusquement je devenais une créature du vice. [...] Mais j'ai aussi tout de suite craint cette importance, justement, qui dépassait mon entendement, mon contrôle. [...] Partout, attirer les regards d'affamés, être incroyablement présente. Détentrices d'un trésor furieusement convoité, mon entrecuise, mes seins, l'accès à mon corps prenait une importance extrême. [...] J'étais devenue un jouet géant. (KKT : 63)

Pauline vit sa première sortie comme une vraie injustice : dévisagée, agressée, harcelée tant par les hommes que par les femmes. « Pourquoi elle ne pourrait pas être tranquille ? » (LJC : 118) Pauline, durant toute la première partie du roman, incarne les revendications primaires du féminisme : une libération des diktats de la féminité, la fin de la domination.

Dans *King Kong Théorie*, l'auteure fournit une analyse de cette féminité poussée à l'extrême. Elle semble partager le point de vue de Pauline. Selon elles, le jeu de la féminité n'est rien d'autre que la manifestation d'un pouvoir supérieur qui les contrôle. Virginie Despentès estime que « l'explosion du look chienne de l'extrême » (KKT : 21) ne sert qu'à rassurer les hommes : « regarde comme je suis bonne, malgré mon autonomie, ma culture, mon intelligence, je ne vise encore qu'à te plaire. » (KKT : 21) Pauline, quant à elle, pense qu'il « ne s'agit pas d'une soumission aux désirs des

hommes » mais d'une « obéissance aux annonceurs » : « voilà ce qu'on vend, alors voilà ce qu'il faut être » (LJC : 102). Elle finit par conclure, après avoir jugé toutes les femmes qui s'habillent en *pétasse*, « qu'en fait, aucune fille n'est comme ça. » (LJC : 112) Le message véhiculé par Pauline ne s'adresse pas uniquement aux femmes. C'est l'ensemble de la société qui est formatée afin de correspondre à un certain idéal imposé par *on ne sait pas qui*. D'ailleurs, les stéréotypes masculins sont également dénoncés vertement dans *Les jolies choses*. Presque tous les hommes qui y sont décrits sont avides de pouvoir et de sexe. Même Sébastien, le petit ami de Pauline, qui estime que les femmes ne sont « pas faites que pour convenir » (LJC : 106), exerce un pouvoir sur Pauline qui finit par en avoir peur, parce que c'est un homme¹⁸⁰. Seul Nicolas, dans un premier temps, semble échapper à cette dynamique de la virilité : il n'aime pas les belles femmes, il est qualifié de « tarlouze » (LJC : 35), il n'essaye pas de coucher avec Claudine... Il a cependant, lui aussi, intégré certains mécanismes considérés comme virils : il voudrait pouvoir pleurer¹⁸¹, par exemple, et finit par succomber violemment aux charmes de Pauline¹⁸².

Le respect des stéréotypes de genre semble aliénant pour l'ensemble des personnages, en particulier pour les femmes. Tous les personnages respectent scrupuleusement les diktats induits par leur genre : les hommes doivent se montrer forts et entreprenants ; les femmes doivent être dociles et ouvertes. Les critères de masculinité et de féminité sont poussés à l'extrême, à tel point que tous les hommes du roman semblent être des prédateurs sexuels et toutes les femmes des esclaves au service de l'autre moitié de l'humanité. En ce sens, être femme se révèle être plus périlleux. Alors que les raisons du suicide de Claudine sont tues, le parcours de Pauline qui entre dans la peau de sa sœur permet de formuler des hypothèses. Lorsque Pauline entre dans le jeu de la féminité, c'est une descente aux enfers qui est mise en scène. Elle tombe dans la drogue, elle se force à avoir des relations sexuelles pour obtenir ce qu'elle désire, elle n'arrive plus à dormir... Tenté de croire que ces événements sont les dessous de la célébrité, le lecteur est forcé de constater que Pauline reproduit le même schéma que sa jumelle alors que cette dernière n'avait pas connu le succès. Le suicide de Claudine et le *burnout* de Pauline seraient la conséquence immédiate du jeu de la féminité impossible à tenir indéfiniment.

¹⁸⁰ « Si elle a peur, c'est que c'est un homme » (LJC : 210)

¹⁸¹ *Ibidem*, p. 62.

¹⁸² *Ibidem*, p. 241-243.

Le retour aux conventions opéré dans *Les chiennes savantes* et *Les jolies choses* ainsi que leur amplification extrême ne témoignent pas d'une volonté de relativiser les thèmes abordés dans le premier roman. Au contraire, Virginie Despentes continue à dénoncer les « règles des répartitions des qualités »¹⁸³ auxquelles elle ne souhaite pas adhérer et elle exprime à quel point elles sont destructrices pour quiconque veut y correspondre à tout prix. Par ailleurs, les thèmes abordés dans *King Kong Théorie* sont remobilisés tels quels dans *Les jolies choses*, alors qu'ils restaient obscurs dans *Baise-moi* et *Les chiennes savantes*, raison pour laquelle le troisième roman de Virginie Despentes est unanimement considéré comme féministe, à l'inverse des deux autres.

¹⁸³ *Ibidem.*, p. 143.

Chapitre IV : Travailleurs du sexe, dénonciation ou promotion ?

1. La prostitution

1.1. « Le plus vieux métier du monde » dans la perspective féministe

La question de la prostitution fait couler beaucoup d'encre. Rares sont les études objectives avec une méthodologie scientifique qui s'y sont effectivement intéressées¹⁸⁴. Etudier le phénomène d'un point de vue neutre se révèle être difficile, tant les implications morales et éthiques y sont nombreuses. De manière générale, deux positions contraires s'affrontent. D'abord, le point de vue abolitionniste qui marginalise la *profession* et souhaite son interdiction totale ; ensuite, le point de vue libertaire qui réclame une meilleure considération pour les prostitué·e·s et une régularisation de l'activité¹⁸⁵. Les féminismes, selon l'idéologie qu'ils défendent, soutiennent l'une ou l'autre cause.

La prostitution existe dans toutes les sociétés. Cependant, dans les sociétés contemporaines, elle a tendance à être marginalisée et stigmatisée. Elle n'est pas considérée comme un travail mais comme un avilissement primaire indigne de l'être humain :

L'amour vénal est le sacrilège par excellence, en tant que vente du corps et commerce de ce qu'il recèle de plus sacré : le sexe de la femme est en effet socialement constitué en objet sacré, soumis [...] à des *règles strictes d'évitement ou d'accès*.¹⁸⁶ [Nous soulignons]

Les premiers sociologues à s'intéresser à la prostitution ont mis le doigt sur la problématique principale qui anime le débat sur le sujet. En effet, comme tout ce qui concerne les notions de genre, de permis et d'interdit, penser la prostitution n'est possible qu'en faisant un détour par les règles sociales régulant les comportements de chacun des deux sexes. Selon la citation de Bourdieu qui met en exergue le discours social, la prostitution est problématique en elle-même car elle sacrifie la valeur de la femme¹⁸⁷. À l'heure actuelle, bien que le débat soit toujours vivace, cette position naturaliste dénoncée par le sociologue selon laquelle l'identité et la valeur de la personne dépendraient de son sexe biologique n'est plus l'argument privilégié pour s'opposer à la prostitution. En effet,

¹⁸⁴ MATHIEU, L., *Sociologie de la prostitution*, Paris, La Découverte, 2015, coll. « Repères ».

¹⁸⁵ *Ibidem*.

¹⁸⁶ BOURDIEU, P., 1994, cité par MATHIEU, L., *Op. Cit.*, p. 11-12.

¹⁸⁷ Les propos de Nadine (*Baise-moi*) évoquent d'ailleurs ce « désir forcené de saccager quelque chose de sacré » quand elle pense à son activité de prostituée. (BM : 71)

la question primordiale est désormais la reconnaissance ou non de cette activité comme métier.

La plupart des tendances féministes se positionnent contre le maintien et la réglementation de la prostitution. Selon le féminisme traditionnel, la prostitution est un cas de violence sexuelle parmi d'autres, en tant qu'elle est un moyen d'oppression et de soumission utilisé par le patriarcat afin de mieux contrôler les femmes :

La prostitution de ce point de vue ne serait qu'une expression particulière d'un asservissement général des femmes au pouvoir masculin qui trouverait dans le domaine sexuel sa sphère d'oppression privilégiée.¹⁸⁸

Cette position s'appuie essentiellement sur l'origine socio-économique des prostitué·e·s : ils sont pour la plupart issus de « milieux sociaux modestes ou très modestes, parfois marginaux », ne jouissent pas d'une stabilité familiale, et leur niveau de formation professionnel est relativement bas¹⁸⁹. Dès lors, puisque la prostitution a été le seul moyen trouvé pour survivre (pour pouvoir au moins se loger, se nourrir, nourrir sa famille), il est impossible de concevoir l'existence d'une prostitution « libre », puisqu'il s'agirait d'un choix contraint par des réalités sociales incontrôlables par les personnes concernées. En ce sens, il ne semble pas envisageable de considérer la prostitution comme un travail mais bien comme la « commercialisation d'un abus sexuel »¹⁹⁰.

Le point de vue contraire relativise la définition de la prostituée. L'auteure de *King Kong Théorie* théorise la prostitution de manière personnelle et documentée. En effet, elle s'est elle-même prostituée de manière occasionnelle durant sa jeunesse et, plus tard, elle réalise le documentaire *Mutantes* dans lequel elle interroge directement des femmes venant du milieu de la prostitution. On retrouve dans ce documentaire un slogan porté fièrement lors de la Pride March de 1990 : « Interdisez la pauvreté, pas la prostitution »¹⁹¹. Ce slogan dénonce à la fois l'une des raisons qui peut pousser à la prostitution, mais surtout la stigmatisation intempestive des travailleurs du sexe : pourquoi se révolter contre une pratique précise quand la pauvreté est le réel fléau social qu'il faut combattre ? En d'autres termes, faut-il traiter le symptôme ou la maladie ? Virginie Despentes et les féministes pro-sexe en général sont contre l'abolition de la prostitution qui constituerait une nouvelle attaque envers les femmes. D'abord, la rendre illégale n'empêcherait pas la pratique : elle se ferait simplement plus discrète. Son interdiction relèguerait les

¹⁸⁸ MATHIEU, L., *Op. Cit.*, p. 103.

¹⁸⁹ *Ibidem*, p. 74.

¹⁹⁰ *Ibidem*, p. 103.

¹⁹¹ *Mutantes*, réal. DESPENTES, V., 2009.

travailleurs du sexe dans des endroits non sécurisés, ce qui pourrait augmenter le nombre d'agressions. Ensuite, interdire la prostitution, c'est refuser aux femmes la possibilité de s'enrichir, « de tirer profit de leur propre stigmatisation »¹⁹² et puisque « l'argent, c'est l'indépendance »¹⁹³, cela revient à empêcher les femmes de s'affranchir :

Les gens ont besoin de plaindre les travailleuses du sexe parce que notre civilisation refuse de les considérer comme acceptables pour maintenir l'ordre et promouvoir le modèle familial traditionnel où la femme est une bonne épouse, une bonne mère, convenable... Les femmes sexuellement émancipées sont un danger pour l'équilibre de la société car elles refusent l'oppression, la domination sociale et sexuelle admises aujourd'hui. (Candida Royalle : *Mutantes*)

Virginie Despentes précise que l'interdiction de la prostitution s'en prend également aux hommes par le contrôle de leur sexualité et la culpabilité forcée de ceux qui ont déjà fréquenté ces femmes « victimes du système ». Ces considérations sont dénoncées par le post-féminisme qui s'appuie une nouvelle fois sur les notions de genre : c'est la « construction déséquilibrée des identités de genre »¹⁹⁴ qui crée et diabolise la prostitution. L'abolitionnisme souhaite sans cesse rappeler aux hommes que « leur sexualité est forcément monstrueuse, fait des victimes, détruit des vies »¹⁹⁵. C'est justement contre cette stigmatisation que le post-féminisme soutient le maintien de la prostitution en insistant sur le fait qu'il ne faut pas généraliser le schéma de la prostituée victime du système. Scarlot Harlot, interrogée par Virginie Despentes pour la réalisation de son documentaire, participe à la déconstruction de ce stéréotype : « J'ai commencé dans un salon de massage [...] et les filles qui y bossaient n'étaient pas pauvres et paumées mais des femmes fortes et de toutes origines. »¹⁹⁶ Ce que les prostituées interrogées revendiquent, ce n'est pas l'arrêt de leur métier, mais la fin du regard social réprobateur et une réglementation en accord avec les droits du travail, comme pour n'importe quelle profession :

La précarité des prostitué-e-s est en grande partie inhérente à l'indécision statutaire de leur activité : celle-ci constitue certes une source de revenus, mais qui en tant que telle ne permet pas d'accéder aux protections attachées à la condition de travailleur et laisse démuni devant les aléas de l'existence (maladie, vieillesse, accident, etc.).¹⁹⁷

En outre, au sophisme couramment répété qui veut que la prostitution soit dégradante en soi, Virginie Despentes rétorque qu'il existe bien d'autres professions dégradantes pour

¹⁹² DESPENTES, V. *King Kong Théorie, Op. Cit.*, p. 83.

¹⁹³ *Ibidem*, p. 80.

¹⁹⁴ MATHIEU, L., *Op. Cit.*, p. 104.

¹⁹⁵ DESPENTES, V. *King Kong Théorie, Op. Cit.*, p. 80.

¹⁹⁶ *Mutantes*, réal. DESPENTES, V., 2009.

¹⁹⁷ MATHIEU, L., *Op. Cit.*, p. 79.

lesquelles on ne se révolte pas (comme les boulots qu'elle a exercés avant *Baise-moi*¹⁹⁸) et elle insiste sur le fait que la plupart des travailleurs travaillent par nécessité et non par plaisir, sans que cela n'indigne les foules, cette fois¹⁹⁹. Concrètement, elles ne font qu'exploiter « l'obsession ridicule qu'ont les hommes pour les chattes comme si c'était une panacée, un élixir magique, la réponse à toutes les questions. » (Lydia Lunch : *Mutantes*)

Ayant préalablement exercé des emplois déqualifiés, précaires, contraignants et mal payés (aide à la personne, centre d'appels, nettoyage, etc.) ces femmes sont en mesure de valoriser la prostitution comme une activité davantage rétributrice et indépendante.²⁰⁰

De plus, le choix de la prostitution offre tout un univers d'expérience, notamment l'opportunité pour les femmes de découvrir le « sexe sans sentiment », « sans avoir à prétendre qu'elle[s] le [font] par plaisir pur » (KKT : 71). Cette hypothèse est validée par Carol Queen, ex-prostituée qui voulait faire des expériences sur sa sexualité²⁰¹. Ces expériences sur la sexualité, la liberté offerte par la prostitution et la pornographie sont des outils contestataires par rapport aux normes sociales, qui permettent de casser les codes concernant la sexualité et le genre et général.

Enfin, Virginie Despentes explique comment la prostitution a été salvatrice et l'a aidée dans sa reconstruction après le viol qu'elle a subi. C'est par une réappropriation du corps, dans une perspective *d'empowerment*, cette « aptitude des individus à prendre le contrôle sur leur vie et à exercer réellement leur libre arbitre »²⁰², qu'elle envisage sa carrière de prostituée :

La prostitution a été une étape cruciale, dans mon cas, de reconstruction après le viol. [...] Ce que je pouvais vendre, à chaque client, je l'avais donc gardé intact. Si je le vendais dix fois de suite, c'est que ça ne se brisait pas à l'usage. Ce sexe n'appartenait qu'à moi, ne perdait pas en valeur au fur et à mesure qu'il servait, et il pouvait être rentable. (KKT : 72)

¹⁹⁸ NEVEN, F., *Op. Cit.*, p. 18.

¹⁹⁹ DESPENTES, V. *King Kong Théorie, Op. Cit.*, p. 58.

²⁰⁰ MATHIEU, L., *Op. Cit.*, p. 79.

²⁰¹ *Mutantes*, réal. DESPENTES, V., 2009.

²⁰² VAN ENIS, N., *Op. Cit.*, p. 12.

1.2. La figure de la prostituée dans l'œuvre de Virginie Despentes

La prostituée est un personnage fortement exploité dans les écrits de Virginie Despentes, essentiellement dans ses deux premiers romans : *Baise-moi* et *Les Chiennes savantes*. Bien que cette figure soit déjà présente dans la littérature (on pense notamment à *Nana* d'Emile Zola), Virginie Despentes offre une nouvelle version du personnage romanesque de la prostituée, loin de la « pute entretenue gangrenant un ordre bourgeois vampirisé »²⁰³. L'auteure, qui soutient la pratique de la prostitution pour les différentes raisons susmentionnées, décrit dans ses romans des femmes qui semblent avoir fait le choix de leur activité. Malgré le contexte marginal dans lequel elles évoluent, aucun détail concernant leur passé ou leur origine sociale ne permet de déterminer les causes de leur entrée dans le monde de la prostitution. Cela a pour effet de mettre à mal les présupposés habituels qui veulent que « faire le tapin » soit le résultat d'une chute sociale, économique et morale²⁰⁴. Les personnages évoluant dans le milieu de la prostitution sont toutefois très différents selon les œuvres. Nadine, personnage principal du premier roman, est une « prostituée atypique »²⁰⁵ qui ne rencontre pas les attentes du lecteur quant à sa représentation du milieu ; Louise, personnage principal du deuxième roman de Despentes, partage quelques points communs avec la première héroïne mais offre au lecteur une image plus cohérente avec son stéréotype de la prostitution.

a. Nadine et Louise : plaisir coupable

Baise-moi met en scène Nadine, une prostituée aux allures classiques dans un premier temps. Par les descriptions de ses vêtements et de son comportement lors de la première passe décrite dans le roman, elle correspond d'abord à l'image de la *pute* qui vend son corps par obligation :

Il va encore mettre sa langue dans sa bouche. Elle l'a laissé faire une fois et maintenant c'est à tous les coups qu'il veut l'embrasser. [...] Entre ses cuisses, ça fait loin de sa tête, y a moyen de penser à autre chose. Mais la bouche, ça te remplit vraiment. (BM : 68)

Se coucher pour se faire remplir, servir à tout le monde. Est-ce qu'elle a ça dans le sang ? C'est vrai que c'est beaucoup d'argent. Elle ne sait toujours pas si c'est pour pas grand-chose. (BM : 71)

²⁰³ NEVEN, F., *Op. Cit.*, p. 2.

²⁰⁴ MATHIEU, L., *Op. Cit.*, p. 71.

²⁰⁵ NEVEN, F., *Op. Cit.*

Au début, on croit qu'il suffit d'avoir les trois trous pour se faire foutre et penser à autre chose, le temps que ça dure. Mais ça dure bien après, suffit pas de se doucher et de claquer la porte. (BM : 71)

Dans un premier temps, Nadine ressemble à la « pauvre prostituée » qui vit mal sa condition. Après en avoir terminé avec son premier client, elle prend la décision de ne pas retourner chez lui, malgré le fait qu'il lui offre une entrée d'argent régulière (elle a pris l'habitude de lui rendre visite tous les jeudis), parce que « ce vieux con finira par la confondre avec une aide-soignante » (BM : 70). Cela fait écho au propre vécu de Virginie Despentes :

Les clients étaient plutôt affables avec moi, attentifs, tendres. Beaucoup plus que dans la vraie vie, en fait. Si mes souvenirs sont justes, et je crois qu'ils le sont, ça n'était pas leur agressivité qui était difficile à côtoyer, ni leur mépris, ni rien de ce qu'ils aimaient, mais plutôt leurs solitudes, leurs tristesses, leurs peaux blanches, leur timidité malheureuse, ce qu'ils montraient de faille, sans fards, ce qu'ils montraient de leurs faiblesses. (KKT : 65)

Nadine ne dispose pas du côté maternant de la prostituée romanesque²⁰⁶. Ce qu'elle veut, ce n'est pas satisfaire son client et grimper dans l'échelle sociale, c'est uniquement « se faire de la thune ». Petit à petit, avec l'affluence des détails, le lecteur va se construire une nouvelle opinion d'elle, en désaccord avec ses attentes, jusqu'à atteindre le point de non-retour lorsqu'elle entame son road trip meurtrier.

D'abord, Nadine choque parce qu'elle ose affirmer qu'elle « aime bien ce travail » et que « ça reste quand même moins pénible que d'aller travailler » (BM : 71). Ensuite, elle choque par cette facilité qu'elle a à jouir même au travail : « Il demande si elle jouit. Ça lui arrive assez facilement et les clients adorent ça » (BM : 69). Louise, l'héroïne des *Chiennes savantes*, dans son rapport à la prostitution, se rapproche de Nadine et confronte le lecteur à un nouveau type de prostituée. Malgré son inexpérience dans les relations sexuelles et sa détermination à rester vierge, elle aime ce qu'elle fait :

Ça m'avait toujours gravement excitée, danser en me touchant, me montrer et penser que juste derrière quelqu'un que je ne voyais pas sortait sa queue en me regardant. (LCS : 77)

Ce que Nadine apprécie dans son métier, c'est le moment de « claquer la thune » (BM : 72). Pour Louise, même si l'argent lui permet de vivre correctement avec son frère, l'activité en elle-même est plaisante et lui apporte une jouissance pure. Tout comme Nadine, Louise peut prendre du plaisir et tirer profit autrement que par l'argent de cette activité.

²⁰⁶ *Ibidem*.

Et je me suis mise tout prêt, à quelques centimètres, sans le lâcher des yeux, et les siens me regardaient partout ; sa main allait et venait [...] le long de sa queue [...]. Bassin tendu en avant, pratiquement debout en face de lui, [...] haletante et désordonnée, ça m'a fait du feu dedans quand j'ai vu tout sortir ; lui recouvrir un peu la main. Je me suis rassise, étourdie, *bien contente et très contentée*. (LCS : 83) [Nous soulignons]

Lilian Mathieu, auteur de l'ouvrage *Sociologie de la prostitution*, interroge le rapport au plaisir dans ce milieu. La plupart des prostitué·e·s interrogé·e·s insistent sur l'importance de séparer leur vie sexuelle « privée » et leur travail²⁰⁷. Le peu de personnes ayant confessé ressentir parfois du plaisir l'admettent de manière coupable²⁰⁸. Paradoxalement, dans *Les chiennes savantes*, c'est le tenancier du peep-show qui incarne la morale publique : Gino. Il est la personnalisation de l'idée répandue que la prostitution doit être vécue comme un fardeau et une obligation. Le cas contraire provoque l'incompréhension et le rejet encore plus fort de la société :

Mais ce que Gino supportait le plus mal, ça n'était pas le manque à gagner. Ce dont il n'osait même pas parler, parce que ça lui faisait honte tellement il trouvait ça dégradant, c'était que j'aimais ça, et que ça crevait les yeux. [...] Et Gino voyait tout et il voulait que je parte de là. Parce que ce travail ne lui semblait supportable qu'à la seule et unique condition qu'on ait toutes horreur de ça. (LCS : 80)

Cette honte et le dégoût que les filles devraient être forcées de ressentir sont des sentiments qui n'interviennent pas chez Nadine non plus. En effet, elle n'a pas honte de sa condition, même si elle n'en parle jamais. Les propos qu'elle tient se rapprochent de ceux de Virginie Despentes à propos de sa propre expérience dans la prostitution : « C'était affaire de charité, même tarifée. Ça se voyait tellement que c'était important pour le client [...] que c'était valorisant de le faire, finalement. » (KKT : 65-66) Nadine, plus radicale, retire un certain orgueil, allant jusqu'à ressentir du mépris à l'égard de ceux qui la jugent. Ce n'est pas elle qui a honte, c'est la société :

Elle ne parle jamais à personne de ce qu'elle fait. Elle n'a pas honte de ça. Il y a de l'orgueil à se mettre aussi bas, de l'héroïsme dans la déchéance. Elle a du mépris pour les autres, ceux qui ne savent rien et la prennent de haut quand elle passe, parce qu'ils s'imaginent qu'ils ont plus de dignité. Ça lui va bien comme métier. Surtout quand le moment vient de claquer la thune. Dévaliser un supermarché, y croiser des femmes qui choisissent leurs amants, celles qu'on baise gratuitement. Celles-là comptent leurs sous pour nourrir la famille. (BM : 72) [Nous soulignons]

Outre le fait que cet extrait dénonce la stigmatisation avec laquelle la société regarde la prostituée et l'ambivalence souvent ressentie entre « [l']acceptation résignée du

²⁰⁷ MATHIEU, L., *Op. Cit.*, p. 63.

²⁰⁸ *Ibidem*.

discrédit de leur statut et [l']affirmation de l'égle honorabilité »²⁰⁹ de l'activité par rapport à une autre, c'est une tout autre stigmatisation qui transparait dans ces lignes. En effet, Nadine retire une certaine supériorité, incompréhensible aux yeux du lecteur, à pouvoir vivre aisément de la vente d'un service sexuel comparé à la difficulté que peuvent vivre les femmes « dignes » et « respectables ». Par ailleurs, tout comme Nadine, Virginie Despentès ne valorise pas le mariage qui, selon elle, n'est qu'un autre contrat comparable à celui en vigueur dans la prostitution²¹⁰ :

Le contrat marital [...] est un marché où la femme s'engage à effectuer un certain nombre de corvées assurant le confort de l'homme à des tarifs défiant toute concurrence. Notamment les tâches sexuelles. (KKT : 59)

En plus de relativiser la position de la prostituée dans l'échelle sociale, Virginie Despentès la revalorise. En effet, plus tard dans le roman, le lecteur apprend, suite à la présence de marques sur son dos, que Nadine s'est adonnée à des pratiques sadomasochistes dans le cadre de son travail. Dans un premier temps, les raisons de ces marques restent obscures. C'est plus tard, lors d'une conversation avec Manu, qu'il est possible de le comprendre. Nadine semble alors gênée d'exposer ses cicatrices dues à l'usage d'une cravache. Manu tente de comprendre :

- Je vois bien que t'as pas l'intention d'en parler, mais je voudrais bien que tu m'en parles. [...] *C'est des trucs de peine-à-jour ces bordels-là*, tu m'avais pas dit que t'avais besoin qu'on te cogne.
- J'ai pas besoin qu'on me cogne, je suis payée pour ça.
- Je crois avoir entendu parler de filles qui se font payer pour du sexe sans se faire marave. Pourquoi t'es là-dedans, toi ?
- Un jour – par « hasard » - tu tombes sur un client qui te préfère attachée. Ensuite – juste « pour voir l'effet que ça fait » - *tu diversifies les expériences*. (BM : 116) [Nous soulignons]

Deux informations primordiales transparaissent dans cet extrait. La première concerne la dimension du jugement concernant les pratiques sexuelles dissidentes chères à Virginie Despentès. La seconde insiste sur la place qu'offre la prostitution aux expériences nouvelles concernant la sexualité. À ce stade du récit, Nadine n'a pas encore fait part de la manière dont elle avait ressenti cette expérience, et le passage qui aborde la question est pour le moins ambigu :

Il lui a dit de se pencher, de se pencher mieux, qu'il la voie bien. Elle ne pouvait pas voir ce qu'il faisait derrière elle. Il l'a débarrassée de l'usage de ses mains en les lui attachant dans le dos ; s'est servi d'elle comme il l'entendait, [...] a joué avec son cul et gloussé de contentement en l'entendant crier. Tous pouvoirs sur

²⁰⁹ *Ibidem*, p. 20.

²¹⁰ Simone de Beauvoir avait théorisé le mariage de la même manière dans *Le Deuxième sexe* en reprenant les paroles de Marro : « la seule différence consiste dans le prix et la durée du contrat ». BEAUVOIR, S. (de), *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, (1949) 1976, coll. « Folio essais », vol. II, p. 425.

elle, jusque la faire hurler et supplier d'arrêter quand il s'est mise à la frapper. [...] Elle ne pouvait rien faire pour se soustraire aux coups. À disposition. La raison se révolte et le corps prisonnier obligé d'endurer. [...] [E]lle adorait ça, [elle] léchait son gland quand il se branlait à quelque centimètre de sa bouche, attendait pieusement qu'il l'éclabousse de foutre. Elle avait supplié et gémi pour qu'il la baise par le cul, imploré pour qu'il vienne. (BM : 117-118)

Au début de la description, le lecteur peut retrouver un semblant de repères : une *pauvre* prostituée qui subit de telles violences, comment ne pas comprendre la révolte qui anime Nadine ? Cependant, c'est la notion de plaisir qui vient s'insinuer ensuite, ce qui provoque une nouvelle fois un sentiment de rejet à l'égard de Nadine, qui s'adonne à ces pratiques dans le cadre prostitutionnel. Elle voudrait parler de cela à Manu mais elle ne s'en sent pas capable, gardant une nouvelle fois le secret sur ses pratiques. Toutefois, elle remarque l'hypocrisie de la société et du féminisme lui-même concernant le sadomasochisme :

— [...] Quand j'étais gamine, je m'imaginai volontiers solidement ligotée sur une table de bar, mon cul bien ouvert, et de nombreux messieurs dont je ne pouvais pas voir le visage me faisaient des choses déroutantes. Et très dégradantes. Et très agréables. (BM : 116)

Ce fantasme existe et est bien souvent refoulé et considéré comme inacceptable par la société²¹¹. Le féminisme, qui lutte contre le sexisme, juge ces pratiques dégradantes et les stigmatise encore plus, ce qui empêche les femmes avec une telle sexualité de s'identifier au courant²¹². Le féminisme pro-sexe dans lequel s'inscrit Virginie Despentes, assume sa dimension d'expérimentation de la sexualité dissidente afin de provoquer la fin des normes en matière de plaisir, et ce, en utilisant les moyens les plus extrêmes dans le but de rendre visibles les pratiques les plus différentes et de les normaliser.

b. *Les chiennes savantes* : panorama de la prostitution

Alors que *Baise-moi* offre au lecteur une seule version de la prostituée à travers le personnage de Nadine, *Les chiennes savantes* mobilise un panorama plus large de la profession. L'intrigue, qui se déroule au cœur d'une industrie du sexe, fait intervenir plusieurs personnages très différents : Louise, la vierge effarouchée ; Sonia, la *pute* de luxe ; la Reine-Mère, la *pute* qui a réussi ; Roberta et Cathy, les stéréotypes de la prostituée ; Stef et Lola, les prostituées au profil social attendu.

De manière générale, le groupe de prostituées décrit dans *Les chiennes savantes* rompt avec l'idée traditionnelle de la femme « tombée » dans la prostitution. C'est une

²¹¹ *Mutantes*, réal. DESPENTES, V., 2009.

²¹² *Ibidem*.

véritable entreprise qui est décrite. Les prostituées sont employées par un patron qui prend en compte leurs désirs et leurs besoins comme l'illustre la relation qu'entretiennent Sonia et la Reine-Mère :

—Moi je veux bien qu'il vienne faire le ménage chez moi tous les jours, et qu'il le fasse en string si ça l'amuse, ça ne me dérange pas plus que ça... Tant qu'il raque, je m'en carre que ça soit pour faire la vaisselle, au contraire. Tu vois ? Mais je lui chie pas dessus, c'est hors de question... Il faudrait le mettre sur quelqu'un d'autre, une fille qui lui conviendrait mieux.

La Reine-Mère a acquiescé :

—Il fait appel depuis assez longtemps à nos listings pour le savoir : il n'a pas à te demander des trucs pareils. Nous verrons ça, ne t'inquiète pas. (LCS : 48-49)

Dans l'œuvre de Virginie Despentes, l'image de la prostituée « sous l'emprise d'un souteneur ou victime d'un réseau »²¹³ tombe à l'eau. La profession est même revalorisée par les personnages et retrouve la dimension salvatrice déjà évoquée par l'auteure :

Sonia aimait à raconter que lorsqu'elle était entrée dans le sérail de l'orga, elle n'était qu'une merdeuse sans repère ni promesse d'avenir. Elle avait la reconnaissance particulièrement tapageuse, mais il était courant que les filles fassent preuve d'une conscience très nette du clivage avant-après orga, un paradoxal apprentissage de la dignité dans la prostitution. (LCS : 48)

De cette manière, le deuxième roman de Virginie Despentes tente de réconcilier le lectorat et l'ensemble de la société avec le monde de la prostitution. C'est aussi une occasion de parler des formes de prostitution que les médias ont tendance à omettre : une prostitution saine en tant que service monnayé, loin de la réalité des réseaux de traites d'êtres humains qui, malgré son existence, reste moins fréquente²¹⁴.

Par ailleurs, malgré la revalorisation de l'activité, *Les chiennes savantes* ne dissimule pas le fait que toutes les prostituées ne s'épanouissent pas dans cette activité. Plusieurs personnages sont représentatifs de ce vécu. Stef et Lola, par exemple, effectuent leur travail comme une corvée. Elles se droguent et correspondent ainsi à l'image de la *pute désœuvrée*. Cependant, comme pour tous les personnages des *Chiennes savantes* et de *Baise-moi*, le lecteur ignore tout de leur passé et ne peut construire d'éventuelles hypothèses pour expliquer leur situation. Aucune information ne permet d'affirmer que la prostitution est pour elles un moyen de contenter leur dépendance ou, à l'inverse, de penser qu'elles sont tombées dans la drogue pour mieux supporter leur condition de travailleuses du sexe. Outre les personnages de Stef et Lola, Roberta et Cathy sont les plus révélatrices de la perception négative que peuvent ressentir les prostituées vis-à-vis

²¹³ NEVEN, F., *Op. Cit.*, p. 37.

²¹⁴ *Ibidem*.

du milieu : elles jugent leur activité humiliante (LCS : 75) et dégueulasse (LCS : 110). Louise et Sonia, quant à elles, ne s'inscrivent pas dans cette dynamique de la honte. Sonia apprécie sa réussite et le train de vie que cela lui permet de mener et se plaît à le rappeler, notamment par le mépris qu'elle exprime envers un « vulgaire chauffeur de taxi » (LCS : 43). Pour Louise²¹⁵, ce n'est pas *tapiner* qui est dégueulasse : « C'est de travailler qu'est dégueulasse, pas de travailler ici en particulier... »²¹⁶ (LCS : 110).

Les prostituées décrites dans les *Chiennes savantes*, contrairement à Nadine, sont plus en adéquation avec les attentes du lecteur. Le sentiment de rejet n'est plus exacerbé comme il l'avait été avec *Baise-moi*. Ce qui permet ce retour à une certaine conformité et à une meilleure acceptation du lecteur, ce sont d'abord les comportements plus en accord avec la morale sociale mais également la présence d'une narratrice homodiégétique. L'expression à la première personne du singulier ainsi que le retour des repères permet au lecteur d'évoluer en terrain connu. Dans *Les chiennes savantes*, le lecteur peut identifier clairement le stéréotype auquel il adhère dans les personnages de Cathy et Roberta qui ont honte de leur activité et qui la détestent, à travers Stef et Lola qui incarnent la figure des prostituées au fond du gouffre, et par le personnage de Gino qui verbalise les idées préconçues à l'égard de la prostitution. Seule Louise ne permet pas l'identification et tient à l'écart le lecteur, empêchant toute tentative d'identification malgré la présence du « je ». D'abord, parce qu'elle véhicule l'inacceptable possibilité qu'une prostituée puisse aimer son travail ; ensuite, par la passivité et la relation incompréhensible qu'elle entretient avec son agresseur, Victor²¹⁷, qui la mènera à l'assassinat de sa collègue et amie, Sonia. Ainsi, alors que *Baise-moi* provoquait sans cesse l'indignation du lecteur, *Les chiennes savantes* oscille entre les différentes réalités de la prostitution : d'une part, l'auteure promeut le métier en tant qu'activité émancipatrice et choisie, pratiquée avec conscience et par choix ; d'autre part, l'auteure évoque la prostituée qui a honte de cette activité et qui correspond, de ce fait, à l'image couramment admise dans la société. Les deux manœuvres tendent à ouvrir le lecteur au monde de la prostitution tel qu'il est dans toutes ses dimensions et de mettre fin au cliché trop répandu de la prostituée embrigadée dans un réseau duquel elle ne peut sortir.

²¹⁵ Les propos de Louise sont d'ailleurs très proches de ceux tenus par Nadine.

²¹⁶ Les propos de Louise font ici écho à ceux de Virginie Despentes : « Preuve en est : si elles avaient le choix, les prostituées ne le feraient pas. Tu parles d'une rhétorique... comme si l'épileuse de chez Yves Rocher étalait de la cire ou perçait des points noirs par pure vocation esthétique. La plupart des gens qui travaillent s'en passeraient s'ils le pouvaient, quelle blague ! » (KKT : 58)

²¹⁷ Cet aspect du récit sera développé plus loin dans le mémoire.

Cependant, si Virginie Despentes veut rendre la travailleuse du sexe plus sympathique aux yeux de la société, pourquoi inclure un personnage tel que Louise qui empêche toute amorce d'identification et d'acceptation de l'image de la prostituée ? En effet, Louise perd définitivement tout crédit aux yeux du lecteur après avoir tué Sonia pour rendre service à son amant. Tout au long du roman, le lecteur tente de comprendre, en vain, pourquoi Louise tombe dans l'étau de Victor après les violences qu'il lui a fait subir. France Neven, dans son mémoire, apporte une hypothèse intéressante :

[II] suffit [que le lecteur] travestisse la domination sexuelle de Louise en passion amoureuse pour se retrouver en terrain familier. A l'aide de telles petites distorsions, le comportement de Louise [...] lui apparaît nettement plus compréhensible [...].²¹⁸

La figure de Victor, que nous avons déjà évoquée précédemment afin de décrire l'envoutement qu'il opère auprès de toutes les femmes de son entourage, incarne l'amant manipulateur sous l'influence duquel les filles peuvent être amenées à entrer dans le monde de la prostitution :

De façon plus pointue, on peut relever que la dévotion des prostituées pour Victor -dévotion qui mène [...] Louise à la trahison et au meurtre d'une amie- rend compte, à sa manière, d'une réalité très prégnante dans le milieu de la prostitution, où plus d'une fille tapine sous l'influence d'un amant.²¹⁹

Il s'agit donc d'un nouveau type de réalité qui est dénoncé à travers le personnage de Louise. Ainsi, le panorama du milieu prostitutionnel semble complet. Virginie Despentes dépeignait dans son premier roman le portrait d'une prostituée irréaliste, incompréhensible et répréhensible qui ne faisait écho à aucun repère connu du lecteur. La tendance s'inverse dans *Les chiennes savantes* pour proposer un tableau plus complet des réalités vécues par les prostituées.

Ainsi, selon qu'il se sent ou non invité à l'identification et à l'apitoiement, le lecteur des textes de V. Despentes aura tendance à comprendre, voire à avaliser, le comportement de la prostituée.²²⁰

c. *Les jolies choses* : symptômes du « stigmatisme de la pute »

Contrairement aux deux premiers romans de Virginie Despentes, *Les jolies choses* n'aborde pas la prostitution frontalement. Il n'est question à aucun moment d'une prostituée au sens strict du terme, c'est-à-dire qui échangerait des services sexuels contre de l'argent. Cependant, le comportement de Claudine se rapproche de la dynamique prostitutionnelle dans le sens où elle se sert de son corps pour obtenir des avantages :

²¹⁸ NEVEN, F., *Op. Cit.*, p. 41.

²¹⁹ *Ibidem*, p. 25.

²²⁰ *Ibidem*, p. 40.

Claudine toute seule dans un McDo, un type est venu s'asseoir à côté d'elle. Pompes classes, belle montre, un air globalement riche. Il a fait ses manœuvres d'approche, tâtant le terrain, l'a jugé favorable. [...] Il l'a emmenée manger ailleurs. Restaurant chic, comme quoi il l'évaluait au prix fort.

Quand elle a dit qu'elle n'avait nulle part où dormir, il a estimé honnête de prévenir qu'il ne pourrait la dépanner qu'une seule nuit, tout de même soulagé : ça ne serait pas de l'argent gaspillé, elle ne le lâcherait pas au dernier moment. Claudine l'a rassuré, sur le temps de l'évidence rieuse : « Je ne vais pas m'installer chez toi ! »

Mais elle savait déjà que si l'appartement lui plaisait, elle resterait le temps qu'elle voudrait. [...]

Puis elle a fait celle à qui les larmes montent aux yeux tellement il arrive à bien la faire jouir, juste ensuite celle qui est reconnaissante qu'on l'épanouisse aussi bien [...] Elle a dû faire ce qu'il fallait, puisque dès le lendemain soir bonhomme lui-même insistait pour qu'elle s'installe là. (LJC : 14-16)

Virginie Despentes ne fait pas de différence entre le sexe tarifé et le sexe intéressé : « bien qu'elles ne donnent pas clairement leurs tarifs, j'ai l'impression d'avoir connu beaucoup de putes, depuis. Beaucoup de femmes que le sexe n'intéresse pas mais qui savent en tirer profit » (KKT : 75). Claudine, en s'entourant d'hommes riches et puissants, profite de ce qu'ils ont à lui donner tout en gardant sa liberté. S'il ne fait aucun doute que Virginie Despentes valorise la prostitution lorsque qu'il s'agit d'un « contrat intersexe sain et clair »²²¹, il est toutefois impossible d'affirmer que l'auteure valorise également le comportement de Claudine. En effet, dans ce cas précis, il ne s'agit pas d'un contrat mais bien de manipulation et d'abus de confiance. Plutôt que de fournir un jugement, il est possible que Virginie Despentes offre au lecteur un questionnement : si Claudine ne profite pas de sa condition de femme à ce moment précis, elle dormira dehors. Profiter de sa propre stigmatisation, en ce sens, semble être une moindre compensation et une réponse au patriarcat. Claudine joue la carte de la séduction (elle correspond ainsi à l'image de la femme qui souhaite plaire et qui est donc soumise aux désirs masculins) pour prendre le contrôle et faire un pied de nez à la domination masculine.

Cette propension à renverser la vapeur afin de tirer profit de sa propre stigmatisation, « confondre son cul avec un outil de pouvoir tordu » (LJC : 186), cela reste répréhensible aux yeux d'un lecteur privilégié qui peine à comprendre qu'on puisse « se rabaisser à être traitée comme ça » (LJC : 117). Le fait que Pauline finisse par se comparer à une prostituée classique (LJC : 231) met en exergue un phénomène social qui porte préjudice à l'ensemble des femmes : le « stigmatisme de la pute »²²².

Pheterson montre [...] que le « stigmatisme de la pute » (*whore*, ce qui pourrait aussi se traduire par « salope ») n'affecte pas que celles qui exercent effectivement la

²²¹ DESPENTES, V. *King Kong Théorie*, Op. Cit., p. 80.

²²² MATHIEU, L., Op. Cit., p. 20.

prostitution puisqu'il vise l'ensemble des femmes dont le comportement – spécialement, mais non exclusivement sexuel – transgresse les normes de genre. Sont exposées à une telle disqualification (ainsi qu'à diverses discriminations, exaction et violences) les femmes qui circulent seules le soir, qui refusent de se plier à la stricte monogamie hétérosexuelle, économiquement ou sexuellement indépendantes [...].²²³

Pour Pauline, payer le prix fort pour réussir dans l'industrie de la musique, être ambitieuse et faire des sacrifices, est une prise d'indépendance. Elle se compare au père, à l'homme en tant qu'elle est « égoïste, ambitieuse, agressive » (LJC : 284). En ce sens, Pauline rejoint les propos de Pheterson : elle « transgresse les normes de genre » et, par conséquent, est considérée comme une *pute*.

Claudine, Pauline et toutes les femmes qui souhaitent vivre leur vie sans se soumettre à la domination masculine sont des prostituées déguisées. Ce « stigmat de la pute » est une arme de contrôle au service de l'oppression en tant qu'il pèse « comme menace sur celles qui tenteraient de s'en affranchir »²²⁴.

2. La pornographie comme objet et comme moyen

2.1. Pornographie ou érotisme : l'ambivalence des écrits de Virginie Despentes

Le sexe, qu'il apparaisse dans le contexte d'un service monnayé, qu'il soit utilisé afin d'obtenir quelque chose ou qu'il réponde à un besoin primaire, est un objet récurrent dans l'œuvre de Virginie Despentes. Les personnages de *Baise-moi*, des *Chiennes savantes* ou des *Jolies choses* sont des femmes qui investissent le terrain du sexe avec crudité et, souvent, avec brutalité. Bien que le sexe ne soit pas un objet littéraire neuf, l'auteure apporte une originalité caractéristique d'une veine d'écrivaines qui s'emparent de la littérature et plus particulièrement du sexe en littérature. Face à des auteures telles que Virginie Despentes, Catherine Millet, Christine Angot, Catherine Cusset et quelques autres, Roger Chamberland parle d'une « nouvelle écriture féminine » qui s'est « emparée du sexe » : « cette littérature contemporaine [...] déterritorialise la littérature érotique et reconfigure une écriture du sexe où le sujet désirant est aussi l'objet désiré »²²⁵. Virginie

²²³ *Ibidem*.

²²⁴ *Ibidem*.

²²⁵ CHAMBERLAND, R., « Les machines désirantes et l'écriture du sexe : des femmes et de la littérature », in *Québec français*, n°128, 2003, p.43. <https://www.erudit.org/en/journals/qf/2003-n128-qp1190890/55776ac.pdf> (page consultée le 15 juillet 2019)

Despentes plante le drapeau du féminisme dans les terres de la littérature érotique et le revendique.

Cette génération d'écrivaines libres dans laquelle s'inscrit Virginie Despentes a pu voir le jour grâce à la montée du féminisme au XX^e siècle. Sous l'impulsion de Simone de Beauvoir et de sa première réflexion sur le genre, les militantes rejettent le concept de « féminité » et créent celui de « féminitude », moins déterminé par la culture machiste, puis de « femellitude », poussant à l'extrême la dimension animale et indécente des pulsions sexuelles jusqu'alors refoulées²²⁶. À l'époque, les écrits des femmes adhérant au mouvement sont de plus en plus tournés vers l'érotisme et transgressent les limites habituellement acceptées afin de revendiquer le droit à l'expression et à la liberté²²⁷. Cet extrémisme provoque alors une réponse cinglante qualifiant ces auteures de « porte-parole débiles du néo-féminisme »²²⁸.

Aujourd'hui, face à cette littérature de l'extrême, les réactions sont toujours de natures très différentes. D'une part, cette expression sans tabou ni honte peut être considérée comme la libération totale de tous les diktats imposés par la société patriarcale. L'objectif poursuivi serait alors de rendre aux femmes la possibilité d'être ce qu'elles sont sans jugement ainsi que leur donner le droit de jouir de leur corps dans tous les sens du terme. D'autre part, et il semblerait qu'un des pendants féministes se soit engagé dans cette voie, l'extrême érotisation de la littérature écrite par des femmes serait une preuve de soumission et d'adéquation à la dévaluation de la gent féminine²²⁹. Plus largement, la pornographie est jugée comme responsable des déviances sexuelles et de la violence présentes dans la société²³⁰. Les censeurs de la pornographie agissent dans le but de protéger la dignité des femmes et la morale de la société. Virginie Despentes refuse ce positionnement qu'elle estime être un nouveau moyen de contrôle : « elle a bon dos la "dignité" de la femme quand il s'agit de limiter l'expression sexuelle... » (KKT : 94)

Camille Paglia, figure controversée dans le milieu féministe pour ses positions contraires au mouvement principal, pointe du doigt la problématique d'un certain totalitarisme du féminisme. À propos des figures de proue du mouvement, elle a dit :

²²⁶ ALEXANDRIAN, *Histoire de la littérature érotique*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2008, coll. « Petite bibliothèque Payot », p. 406.

²²⁷ *Ibidem*.

²²⁸ *Ibidem*, p.407.

²²⁹ JORDAN, S., « "Dans le mauvais goût pour le mauvais goût" ? Pornographie, violence et sexualité féminine dans la fiction de Virginie Despentes », in MORELLO, N., et RODGERS, C. (sous la dir. de), *Nouvelles écrivaines : nouvelles voix*, Amsterdam, New-York, Editions Rodopi, 2002, coll. « Faux titre », p. 121-139.

²³⁰ *Ibidem*.

Je fus perturbée par l'étroitesse de leur pensée, [...] leur *indifférence* à l'*esthétique*, et la simplification stridente de leur discours. [...] Le mouvement des femmes avait maintes vertus, mais il a attiré des esprits totalitaires. Des voix indépendantes comme la mienne ont été réduites au silence ou chassées vers le désert.²³¹ [Nous soulignons]

L'esthétisme évoqué par Camilla Paglia est fondamental dans la construction des définitions littéraires de l'érotisme et de la pornographie, et l'établissement de ces définitions est indispensable à l'analyse des écrits de Virginie Despentes qui effectue une réelle réflexion sur la sexualité en général et plus précisément sur ses représentations.

La littérature érotique se caractérise par l'évocation de la sexualité pour elle-même, sans autre but plus profond. Il ne s'agit pas de décrire la relation sexuelle sans laquelle l'intrigue serait incomplète, il s'agit plutôt de dire l'acte sexuel pour ce qu'il est, pour le plaisir qu'il provoque, pour faire naître l'excitation chez l'auteur et/ou le lecteur. La littérature érotique veut briser les frontières de ce qui est acceptable ou non en mettant en exergue toutes les variations possibles de l'acte charnel²³². Selon Alexandrian, auteur d'une *Histoire de la littérature érotique*, la distinction entre érotisme et pornographie est hypocrite car, dans un cas comme dans l'autre, il est question de sexe :

La pornographie est la description pure et simple des plaisirs charnels, l'érotisme est cette même description revalorisée en fonction d'une idée de l'amour ou de la vie sociale.²³³

L'opinion courante quant à la pornographie est que cette dernière ne relève d'aucune recherche esthétique²³⁴. Il en résulte que « dès qu'une œuvre montre du talent, personne n'ose plus l'appeler pornographique »²³⁵.

Virginie Despentes, adepte de la subversion, joue sur l'ambiguïté naturelle qui existe entre les deux genres. Dans ses romans, le sexe est mis en scène de manière directe, sans filtre ou flou artistique. Loin d'être sublimé par l'amour ou les sentiments, il serait tentant de classer l'auteure dans la catégorie des écrivains pornographiques. Cependant, le travail de (méta-)analyse fourni à travers les scènes de sexe relativise cette catégorisation. En effet, dans ses romans, le porno est à la fois utilisé comme objet de littérature et comme moyen de dénonciation. De ce fait, Maingueneau, dans un ouvrage sur la littérature pornographique, estime que les dessous idéologiques de Virginie Despentes l'écartent de

²³¹ PAGLIA, C., *Introduction à Personnas sexuelles*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2017, p.22.

²³² ALEXANDRIAN, *Op. Cit.*, p.10.

²³³ *Ibidem*, p.8.

²³⁴ *Ibidem*, p.6.

²³⁵ BERTRAND, C.-J., BARON-CARVAIS, A., *Introduction à la pornographie*, in MAINGUENEAU, D., *La littérature pornographique*, Paris, Armand Collin, 2007, coll. « 128 : La collection universitaire de poche », p.97.

la définition de la pornographie²³⁶. Par contre, plutôt que de la situer à l'écart de la pornographie, Shirley Jordan la pose en tant qu'initiatrice d'une nouvelle pornographie :

[...] Despentès nous offre une nouvelle pornographie écrite par une femme, pour les femmes et du point de vue de la femme. Ses personnages féminins poursuivent sans culpabilité leur propre jouissance dans des rencontres souvent fugaces, et elle revient à leur sexualité agressive de façon quasi obsessionnelle comme si celle-ci représentait la pierre de touche d'une nouvelle espèce d'héroïne post-féministe.²³⁷

Shirley Jordan met en évidence l'importance de la place de la sexualité féminine dans l'œuvre de Virginie Despentes et sa réflexion plus large concernant les arts littéraires et pornographiques. Littérature et pornographie sont pauvres et inadéquates en ce qui concerne la représentation des femmes. La littérature écrite par des hommes ne reflète que l'image que les hommes ont des femmes : « il n'était pas question de nous dans les romans d'hommes, qui n'imaginent que des femmes avec qui ils voudraient coucher » (KKT : 10). Le réel problème de la pornographie traditionnelle est l'oubli de la sexualité féminine²³⁸. C'est à partir de ce point que l'industrie devient de l'exploitation et qu'elle met en danger l'intégrité des femmes²³⁹. Maingueneau et Jordan, bien qu'en désaccord à propos de l'étiquette à apposer sur les écrits de Virginie Despentes, se rejoignent dans leur interprétation féministe :

[Virginie Despentes] prend comme point de départ la pornographie « hard » orientée vers l'homme, mais emprunte les codes pour mieux subvertir le genre. [...] En même temps, l'auteure tient à explorer la sexualité et les fantasmes des femmes en suggérant que la pornographie leur fournit des plaisirs complexes.²⁴⁰

Virginie Despentes, à travers sa fiction, tient un double discours : d'un côté, elle dénonce la pornographie qui asservit les femmes ; de l'autre, elle la promeut en tant que moyen de découverte et d'épanouissement de la sexualité. L'auteure refuse la censure qui s'en prend au mauvais problème de la pornographie. Selon elle, la solution ne se trouve pas dans l'interdiction du genre et, pour défendre son opinion, elle s'inscrit dans la lignée d'Annie Sprinkle, ex-actrice porno américaine : « La réponse au mauvais porno n'est pas d'interdire le porno, mais de faire de meilleurs films porno ! »²⁴¹ Le réel problème de la

²³⁶ MAINGUENEAU, D., *La littérature pornographique*, Paris, Armand Collin, 2007, coll. « 128 : La collection universitaire de poche », p. 104-107.

²³⁷ JORDAN, S., *Op. Cit.*, p.125

²³⁸ BOINET, C., « L'actrice porno féministe Candida Royalle est décédée », in *Les Inrockuptibles*, 2015, <https://www.lesinrocks.com/2015/09/08/sexe/sexe/lactrice-porno-feministe-candida-royalle-est-decedee/> (page consultée le 11 juillet 2019)

²³⁹ *Mutantes*, réal. DESPENTES, V., 2009.

²⁴⁰ JORDAN, S., *Op. Cit.*, p.127.

²⁴¹ SPRINKLE, A., *Hardcore from the Heart*, 2001, in Despentes, V., *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006, (Le livre de poche), p.87.

pornographie, ce n'est pas la pornographie. Les censeurs s'inquiètent sans cesse de la dignité et de l'image des femmes mais en oublient la dignité qui leur est refusée au travail :

Les conditions dans lesquelles travaillent les actrices, les contrats aberrants qu'elles signent, l'impossibilité qu'elles ont de contrôler leur image quand elles quittent le métier, ou d'être rétribuée quand on s'en sert, cette dimension de leur dignité n'intéresse pas les censeurs. (KKT : 95)

Il faut donc offrir au public un nouveau porno. Un porno respectueux des actrices, qui leur offre des conditions de travail optimales et, surtout, une possibilité de reconversion. Cette dernière étape est la plus critique puisqu'elle relève de la considération et de la stigmatisation que subissent les actrices de films X. Critique et promotion du porno, réflexion sur la représentation de la sexualité féminine et réception du grand public sont autant de thèmes abordés dans l'œuvre de Virginie Despentes.

2.2. La critique de la pornographie dans l'œuvre de Virginie Despentes

Dans *Baise-moi*, *Les chiennes savantes* et *Les jolies choses*, la pornographie apparaît à plusieurs reprises mais de manière plus ou moins détournée. Alors que les trois romans abordent le sujet de manière indirecte en reprenant les codes du genre pour les appliquer aux scènes de sexe, *Baise-moi* et *Les jolies choses* mettent en scène directement des actrices de films X afin d'en aborder les réalités.

Les écrits de Virginie Despentes sont facilement identifiables et possèdent pour point commun la mise en scène du sexe par l'intermédiaire des moyens courants de la pornographie. Les descriptions sont très visuelles et n'ont pas d'autre but que de révéler la réalité de la sexualité dans toute sa crudité. La sublimation ne fait pas partie du projet de l'auteure qui souhaite en finir avec le fantasme de la sexualité bourgeoise bien enfermée dans les conventions sociales. Pour ce faire, ses romans s'inscrivent dans la veine « hard » de la pornographie : « on y trouve la gamme habituelle de descriptions d'organes génitaux, de fellations, de pénétration et de jeux sadomasochistes »²⁴².

Elle [Nadine] l'embrasse à pleine bouche, sort sa queue qu'il enfonce tout de suite du plus profond qu'il peut, sans même avoir besoin de s'aider de sa main. Joli coup. Il la travaille lentement, la creuse en respirant très fort, elle empoigne ses propres cuisses pour s'ouvrir d'avantage, qu'il vienne un peu plus loin dedans, elle noue ses jambes autour de lui quand il accélère le mouvement. [...]
Manu chevauche son petit camarade, elle se trémousse gentiment et avec grâce, en s'empalant consciencieusement. [...] La scène est en drôle de noir et blanc,

²⁴² JORDAN, S., *Op. Cit.*, p.128.

des couleurs de la nuit. Le garçon se dégage de l'étreinte et la fait se coucher sur le dos. Elle guide sa tête entre ses cuisses. (BM : 127-128)

Je [Louise] me découvrais le bas-ventre capable de grandes émotions, lui dedans moi, j'avais été conçue pour ça, balbutier, me cambrer et me faire défoncer. Ça n'avait rien d'érotique ni d'évanescent, aucun tripotage raffiné là-dedans, pas d'attente éreintante, pas de choses du bout des doigts. Que du poids lourd, du qui-s'enfonce-jusqu'à-la-garde et les couilles viennent cogner l'entrejambe, foutre giclant pleine face, seins malmenés pour qu'il se branle entre, se faire coller au mur. De la chevauchée rude, je me désensévelissais les sens au Kärcher, j'étais très loin de ce qui est doux. (LCS : 182)

Elle [Pauline] est allongée sur le dos. Il est à genoux à côté d'elle. D'une main, il tient sa tête pour qu'elle le suce. L'autre est plaquée sur ses seins, il les malaxe très fiévreusement jusqu'à lui faire un petit peu mal et quand elle cherche à se dégager elle sent sa bite qui fourre sa bouche plus violemment, l'excitation est montée d'un cran.

[...] Elle est à quatre pattes, il corrige sa cambrure et cogne dans son ventre jusqu'à lui taper le fond. Il écarte bien son cul, [...] il est fasciné par cette croupe qu'il palpe et dont il dispose. (LJC : 149-150)

Cette reprise du monde pornographique est encore plus visible dans l'adaptation cinématographique de *Baise-moi*, sorti en 2000, pour laquelle l'auteure et réalisatrice fera appel à deux actrices de « porno hard » pour jouer les rôles principaux de Nadine et Manu : Karen Bach et Raffaëlla Anderson. Déjà dans le livre, les scènes de sexe, souvent couplées à des scènes de violence, sont très explicites. Pour le film, la réalisatrice a fait le choix de filmer ces scènes à la manière du genre pornographique, c'est-à-dire sans les simuler et en gros plan.

Les codes de la pornographie, visiblement repris tels quels, sont soumis à une réflexion plus profonde et ils subissent une inversion progressive semblable à celle des genres déjà évoquée. *Baise-moi* s'ouvre sur Nadine en train de regarder un film X classique qui met en scène « une grosse blonde ligotée à une roue, tête en bas » (BM : 9) et « une fille noire [...] qui se fait bloquer par un type cagoulé [...] qui la force à le sucer » (BM : 10). Les images retransmettent une violence inouïe véhiculée par le porno. *Les chiennes savantes* s'ouvre sur les coulisses du peep-show dans lequel travaille Louise, avant de narrer les danses lubriques des filles qui s'agitent pour satisfaire le client. Dans *Les jolies choses*, le film porno dans lequel joue Claudine est décrit du début à la fin (LJC : 260-269).

Les scènes pornographiques initiales correspondent à l'image véhiculée par la pornographie classique. Le plaisir masculin est au centre et « la femme n'est pas considérée comme un être à part entière étant donné que son corps est disséqué et réduit à ses orifices »²⁴³. Rapidement, ces codes traditionnels vont être critiqués : soit

²⁴³ *Ibidem*, p. 126.

directement, soit implicitement. Virginie Despentes met en scène les dessous de l'industrie pornographique afin d'en faire la critique et de plomber tout risque d'excitation chez le lecteur :

Gros plan sur son visage congestionné, elle transpire abondamment sous le fond de teint. (BM : 9)

La cellulite bouge par paquets en haut de ses cuisses. Elle s'est légèrement bavé sur le menton et on voit bien les boutons sous le maquillage. (BM : 10)

Comme Roberta, comme la plupart des filles, j'avais ma tessiture spéciale piste et mes expressions pour les clients, rien à voir avec le civil. [...] Des voix de filles « comme ça ». Des voix idiotes et bien crispantes. (LCS : 16-17)

J'avais des gestes accumulés, des automatismes acquis de déhanchements et de jeux de langue. (LCS : 78)

La pornographie de Virginie Despentes se révèle être de l'anti-pornographie. L'objectif n'est pas de provoquer l'excitation, au contraire, comme l'exprime Philippe Azoury : « la pornographie y est assumée jusqu'au bout ; dépassée même puisqu'il est, après vérification, impossible de bander devant cela. »²⁴⁴ D'ailleurs, dans *Les jolies choses*, la même stratégie est mise en place. La description du film pornographique est sans cesse interrompue par des souvenirs de Pauline, ce qui empêche le lecteur de s'émoustiller en se l'imaginant. La scène qui se déroule dans le club libertin aurait pu donner lieu à un plan pornographique très intense mais cette opportunité n'est pas saisie non plus. À la place, le club est comparé à un mouroir :

Corps malades, souffrant en gémissant, misère de la mort proche, corps blancs, difformes, cherchant un soulagement. [...] Il lui faut un moment pour comprendre que les gens baisent. Enfin qu'il s'agit de sexe. (LJC : 194)

À cette inversion première, qui concerne l'objectif fondamental de la pornographie, s'ajoute une inversion tout autant significative. Au fil de ses romans, Virginie Despentes fait de l'homme l'objet sexuel. Les orgasmes masculins prennent une moindre place par rapport aux orgasmes féminins qui sont pleinement valorisés :

Quand elle jouit elle est belle. Même si ce qu'ils disent est moche, même s'ils la prennent pas bien, même s'ils ont des sales gueules. Quand elle jouit, [...] elle est super-belle. Son visage éclairé, détendu, elle a les yeux qui partent ailleurs, une sorte de rire, à moins qu'elle ne soit prête à pleurer. [...] Elle touche quelque chose du bonheur. (LJC : 263)

Évalué, humilié, critiqué, l'homme prend la place de l'actrice X et c'est la femme qui devient consommatrice privilégiée de la pornographie (à travers le personnage de

²⁴⁴ AZOURY, P., « Affreuse, sale et méchante », in *Libération*, 2000, p.35, cité par JORDAN, S., *Op. Cit.*, p. 130.

Nadine : « J'ai pas de copain, je suis portée sur la chose toute seule » – BM : 105). Le symbole phallique idéalisé perd de sa splendeur (« leur bite pue le moisi quand elle les prend dans sa bouche » – BM : 71, « tu bandes mou » – BM : 232), la beauté du pénis est évaluée et relativisée (LCS : 82, « Quand il lui sort sa petite quéquette, toute moche et tendue malgré l'âge, elle est gênée pour lui » – LJC : 229), et les hommes en général ne servent qu'à distribuer des billets ou à assouvir des pulsions comme des jouets sexuels.

Dans les romans de Virginie Despentes, les femmes prennent le plein pouvoir quant à leur sexualité et refusent la domination ambiante caractéristique de la pornographie. Par ce moyen, elle dénonce le caractère misogyne du X : inverser les rôles rend plus visible la problématique du genre pornographique puisque celui-ci véhicule une sexualité loin de correspondre à la réalité de la sexualité féminine, ce qui continue d'asservir la femme au plaisir exclusivement masculin.

Dans son essai *King Kong Théorie*, Virginie Despentes se penche sur la notion de réalisme du porno auquel on reproche souvent de se tenir éloigné du réel. Or, l'auteure rétorque que si l'industrie du porno continue de fonctionner aujourd'hui, c'est bien parce qu'elle fait appel aux fantasmes directs et réellement entretenus par la population²⁴⁵. Ainsi, le porno tel qu'il est aujourd'hui ne rend pas justice à la cause des femmes mais, par la même occasion, met en lumière les tabous de la société en matière de sexe. Cette ambivalence entre promotion et dénonciation de la pornographie est notamment perceptible dans le contraste présent entre le film que regarde Nadine au début de *Baise-moi*, film qui met en scène une femme ligotée, et l'expérience sadomasochiste que se remémore la prostituée (BM : 117-118). D'un côté, la possible excitation provoquée par la scène est relativisée par des détails embarrassants ; de l'autre, la même expérience vécue par Nadine est décrite comme un puits de plaisir jusque-là inexploré. En ce sens, Virginie Despentes valorise la dimension expérimentale du porno dans la sexualité. Elle le considère comme un lieu de découverte de la réalité sexuelle et des désirs honteux jugés inadéquats et obscènes²⁴⁶. L'obscénité reprochée au porno est également un outil de contrôle. Selon Catherine Breillat, interrogée dans le cadre du documentaire *Mutantes*, « la notion d'obscénité est un outil totalitaire pour réduire la femme à un morceau de

²⁴⁵ DESPENTES, V. *King Kong Théorie*, Op. Cit., p. 93.

²⁴⁶ *Ibidem*.

chair »²⁴⁷. La société a l'air de dire que la femme a un capital de dignité à ne pas épuiser et qui diminue au fur et à mesure qu'elle entretient des relations sexuelles²⁴⁸.

En ce qui concerne l'actrice de film X, la stigmatisation est d'autant plus forte qu'elle est médiatisée et que ses performances restent visibles indéfiniment, contrairement à la prostituée qui peut plus facilement cacher son activité. Ce thème est abordé à travers les personnages de Manu dans *Baise-moi* et de Claudine dans *Les jolies choses*. À leur rencontre, Nadine a l'impression d'avoir déjà vu Manu quelque part. Cette intuition se confirme quand elle se rend compte que celle-ci jouait dans un film pornographique qu'elle avait visionné. Au début du roman, la profession de Manu est gardée secrète. Des rumeurs affirment qu'elle est actrice dans le milieu de la pornographie et la conversation qu'elle entretient avec Karla est révélatrice de la vision de la société par rapport au monde du porno :

—Tu sais, je voulais pas t'en parler tellement ça m'a *dégoûtée*, tu sais ce qu'ils racontent sur toi maintenant ?

Manu fait non de la tête et, en même temps, signe qu'elle s'en fout. [...]

—C'est un bruit qui court en ce moment. Je sais pas quel est le salaud qui l'a lancé. [...] Comme quoi ils t'ont vue dans des films de cul. Ils donnent même des détails *dégueulasses*. Je voulais pas te le dire tellement ça m'a *dégoûtée*. *T'es tout le temps à aider tout le monde, t'es sympa comme pas deux et eux, tout ce qu'ils trouvent à dire, c'est...*

—Ben, si tu voulais pas me le dire, fallait pas me le dire, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? [...]

—Je préfère te le dire. C'est trop *dégueulasse*. Je voulais que tu sois au courant. [...] Elle est bien cette fille, mais finalement elle a des toutes petites idées, rabougries. (BM : 57-58) [Nous soulignons]

Manu se trouve réduite à sa condition d'actrice. La même réalité est mise en scène dans *Les jolies choses*. Pauline, qui doit assumer les actes de sa sœur avant sa mort, voit éclater un scandale : un film pornographique dans lequel cette dernière a joué risque d'entacher sa carrière de chanteuse (LJC : 259). Cela illustre l'impossibilité pour ces femmes de se reconverter dans un autre domaine : sans cesse reconnues, elles ne peuvent prétendre à l'anonymat et sont toujours renvoyées à leur place de femme-objet.

J'ai vu ça de près, en coréalisant *Baise-moi* avec Coralie Trinh Thi. Que sa plastique laisse les bonshommes songeurs, qu'ils en gardent un souvenir ému, pourquoi pas. Mais l'acharnement avec lequel ensuite on lui refusait le droit d'être capable d'autre chose mettait mal à l'aise. Si elle était coréalisatrice du film, ça ne pouvait être que par caprice de ma part. [...] Elle ne pouvait avoir été une créature sulfureuse, et ensuite faire preuve d'inventivité, d'intelligence, de créativité. (KKT : 96-97)

²⁴⁷ *Mutantes*, réal. DESPENTES, V., 2009.

²⁴⁸ *Ibidem*.

Cet aspect du métier dénoncé par Virginie Despentes est compensé par une revalorisation de la travailleuse du sexe, tant prostituées que strip-teaseuses ou qu'actrices de films X. Tout comme pour la prostitution, le métier d'actrice de films pour adultes est considéré comme le résultat d'un choix conscient, et non comme une chute dans l'échelle sociale. Alors que, dans *Baise-moi*, Manu revendique sa qualité en tant qu'actrice (« J'aurais dû être une star du porno hard » – BM : 105) et que Nadine « contemple longuement, impressionnée et respectueuse comme devant une icône » (BM : 160) les photos d'une femme tirées d'un magazine pornographique, les filles des *Chiennes savantes* s'admirent les unes les autres pour leur professionnalisme (LCS : 111) et espèrent être recrutées par l'orga pour devenir *hardeuses* :

Roberta et la brune bouche-à-pipe auraient donné cher pour être appelées à tourner. Parce qu'il y avait tout ce bordel autour des actrices hard, et ça leur semblait moins dégradant de se faire filmer l'anus que d'officier dans des spectacles *live*. (LCS : 25)

Pauline, quant à elle, refuse d'avoir honte du film tourné par Claudine. Au contraire, elle considère que « ça, comme promo, c'est de la bombe » (LJC : 270).

Le thème de la pornographie est donc un thème récurrent dans l'œuvre de Virginie Despentes. Dans ses trois premiers romans, elle le dénonce et le défend mais elle n'aborde pas tous les aspects qui touchent au métier. En effet, alors qu'elle dénonce vertement les conditions de travail des actrices dans *King Kong Théorie*, sa fiction ne met aucunement en lumière cet enjeu primordial. Cela peut peut-être s'expliquer par la volonté de mettre fin à la victimisation des travailleuses du sexe et d'accentuer la dimension d'*empowerment* présente dans le choix de carrière de ces filles. Cette stratégie est déjà celle que Virginie Despentes emploie quand elle choisit de ne pas aborder la traite d'êtres humains dans la prostitution. Cela reste tout de même critiquable. En effet, si les prostituées issues de ce genre de trafics ne constituent pas la majorité des femmes présentes sur le marché de la prostitution, les mauvaises conditions de travail des actrices porno représentent, quant à elles, une réalité majoritaire inhérente au milieu²⁴⁹.

²⁴⁹ Pour combattre cette forme d'exploitation des actrices X, certaines féministes (Jackie Stranno par exemple) interrogées dans le cadre du documentaire *Mutantes* ont créé leur propre boîte de production de films pornographiques dans le but de ne pas soumettre les femmes aux ordres d'un supérieur masculin ainsi que de fournir des films reflétant une sexualité féminine plus réelle. *Mutantes*, réal. DESPENTES, V., 2009.

Chapitre V : Pouvoir et violence sexiste²⁵⁰

1. Sexisme ordinaire et antiféminisme

Baise-moi, Les chiennes savantes et Les jolies choses mettent en scène des femmes qui tentent de survivre dans la société contemporaine. Emprisonnées dans leur corps de femme, elles subissent des violences sexistes de toutes sortes et réagissent chacune à leur manière. Virginie Despentes, dans ses romans, exploite les multiples facettes que peut prendre cette violence et démontre que toutes les formes de sexisme répondent au besoin de contrôler les femmes, leur corps et leur sexualité.

Au cours de ces dernières années, notamment sous l'influence du féminisme et des mouvements tels que #MeToo ou #BalanceTonPorc, la conscience populaire a mis en lumière le sexisme ambiant dans la société et les universitaires se sont intéressés à la question. En contrepartie, l'antiféminisme continue de se répandre et de ralentir les avancées féministes en décrédibilisant et en délégitimant la lutte pour l'égalité²⁵¹. Le sexisme est pourtant un fait avéré et les discriminations qui en découlent sont réelles.

Il existe différentes formes de sexisme qu'il est possible de classer en deux grandes catégories : le sexisme bienveillant et le sexisme hostile²⁵². Tous deux participent au maintien des inégalités même si le premier véhicule un message discriminant de manière plus subtile que le deuxième. Sarlet et Dardenne offrent une définition pour les deux concepts :

Le sexisme hostile [est défini] comme une attitude explicitement négative envers les femmes qui sont considérées comme des manipulatrices aux idées féministes et agressives, usant de leur séduction pour mieux contrôler les hommes. Le harcèlement sexuel, l'humour et les remarques sexistes ou encore les violences physiques sont des exemples bien connus d'attitudes sexistes hostiles envers les femmes. Le sexisme hostile correspond donc au sexisme tel qu'on le conçoit traditionnellement.

Le sexisme bienveillant est défini [...] comme une attitude subjectivement positive, qui décrit les femmes comme des créatures pures, qui doivent être protégées et adorées par les hommes, et dont l'amour est nécessaire à ces derniers pour qu'ils se sentent complets. Le sexisme bienveillant est une attitude sexiste plus implicite, teintée de chevalerie, qui a une apparence anodine et qui semble

²⁵⁰ Titre d'un essai sur les violences sexistes écrit par la féministe radicale Andrea Dworkin qui théorise les rapports hommes-femmes et le féminisme en général : DWORKIN, A., *Pouvoir et violence sexiste*, Montréal, Editions Sisyph, 2007, coll. « Contrepoint »

²⁵¹ DESCARRIES, F., « L'antiféminisme 'ordinaire' », in *Recherches féministes*, 2005, vol. XVIII, n°2.

²⁵² SARLET, M., DARDENNE, B., « Le sexisme bienveillant comme processus de maintien des inégalités sociales entre les genres », in *L'année psychologique*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, n°112, p. 435-463.

même différencier favorablement les femmes en les décrivant comme chaleureuses et sociables. Néanmoins, en suggérant l'idée que les femmes sont fragiles et qu'elles ont besoin de la protection des hommes, le sexisme bienveillant suggère également qu'elles sont inférieures et moins capables qu'eux.²⁵³

Le sexisme, souvent teinté d'antiféminisme, fait partie de la vie quotidienne des femmes : allant du sexisme ordinaire²⁵⁴ au féminicide, du harcèlement de rue au viol... En 2001, en France, une enquête a révélé que près d'une femme sur quatre âgée de 20 à 24 ans avait subi le harcèlement de rue au sein de l'espace public. La même étude révèle qu'environ 50 000 femmes de 20 à 59 ans sont victimes de viol chaque année²⁵⁵. Aujourd'hui, dans une société qui se veut antisexiste, antiraciste et égalitaire, la mécanique sexiste²⁵⁶ contribue à faire perdurer les traitements discriminants à l'encontre des femmes²⁵⁷ en légitimant les inégalités.

Virginie Despentes aborde ces thèmes (harcèlement de rue, insultes, violences physique et morale, viol, etc.) dans ses romans et les théorise dans son essai *King Kong Théorie*. Cependant, l'auteure refuse l'apitoiement et la victimisation au profit d'une récupération des corps et de *l'empowerment*. En ce sens, et même si elle n'offre pas de solution concrète, elle valorise l'image de la femme battante qui ne se laisse pas définir par l'oppression masculine.

2. Le sexisme ambiant dans les œuvres de Virginies Despentes

2.1. Paternalisme et *mansplaining*

Le sexisme bienveillant est un phénomène récemment reconnu. Moins visible que le sexisme hostile, il contribue pourtant à maintenir les inégalités en véhiculant des idées reçues à propos des genres²⁵⁸. Le paternalisme déplacé et le *mansplaining*²⁵⁹ sont deux

²⁵³ *Ibidem*, p. 438.

²⁵⁴ Sexisme intériorisé et répété par la société qui finit par ne plus le voir et donc par le normaliser.

¹³⁹ CDEC de Québec, « Billet spécial contre le sexisme ordinaire », 27 novembre 2018, <https://cdecdequebec.qc.ca/nouvelles/billet-special-contre-sexisme-ordinaire/> (page consultée le 21 juillet 2019)

²⁵⁵ JASPARD, M. et al., « Nommer et compter les violences envers les femmes : une première enquête nationale en France », in *Population & Sociétés*, 2001, n° 364, <https://travail-emploi.gouv.fr/IMG/pdf/syntheseenveff.pdf> (page consultée le 21 juillet 2019)

²⁵⁶ SPAAK, M., *La mécanique sexiste*, 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=J-INHJTEWuY> (page consultée le 22 juillet 2019)

²⁵⁷ CDEC de Québec, *Op. Cit.*

²⁵⁸ SARLET, M., DARDENNE, B., *Op. Cit.*

²⁵⁹ Qualifie l'attitude d'un homme qui explique à une femme ce qu'elle sait déjà.

manifestations de cette forme de sexisme. De prime abord, ces attitudes peuvent paraître protectrices et être confondues avec de la courtoisie ou de la serviabilité²⁶⁰. En réalité, les phénomènes participent à la mécanique sexiste en véhiculant l'idée que les femmes sont moins capables que les hommes, au même titre que les enfants²⁶¹. Le paternalisme est humiliant puisqu'il empêche la personne concernée de se conduire en adulte et de revendiquer son autonomie. Il peut se manifester de manière hostile ou non²⁶² : en verbalisant clairement l'incapacité des femmes à participer à certaines activités, ce qui légitime « la nécessité d'être dominées »²⁶³ ; en positionnant l'homme en tant que protecteur, ce qui sous-entend la faiblesse inhérente à la condition féminine²⁶⁴. Le *mansplaining* part du principe que les hommes sont plus qualifiés, plus à même de comprendre et d'agir que les femmes qui ne sont pas capables de se prendre en main, d'agir et de penser indépendamment de l'expertise masculine²⁶⁵ :

The injurious effects of mansplaining are present on a microcosmic level: in the workplace and the classroom; but also in a macrocosmic level: in politics, religion, and leadership roles world-wide. Through a cyclical, institutionalized socialization, society has taught men to grant their own voices more value than their female equals. Mansplaining is an underestimated linguistic undercurrent that is detrimental to women's dignity, free speech, and parity in culture. As long as men continue to dominate the public sphere, women will continue to be interrupted, valued as less than men, and violently silenced.²⁶⁶

Les héroïnes de Virginie Despentes ont toutes été confrontées à la condescendance masculine. La plupart des scènes qui illustrent le paternalisme se déroulent dans des conditions extrêmes, ce qui le rend incompréhensible, impardonnable et ridicule. Habituellement imperceptible puisque sous couvert de la bienveillance, dans les romans de Virginie Despentes, le contexte dans lequel cette forme de sexisme apparaît empêche toute subtilité et cela permet de le rendre visible.

Dans *Les jolies choses*, plusieurs hommes viennent au secours de Pauline alors qu'elle est confrontée à des personnes hostiles :

Il commente « ravissante comme vous êtes, ça n'est pas un quartier pour vous, ça pourrait être dangereux, vous savez... [...] »
Comme s'il était parfaitement naturel qu'il y ait des quartiers pas pour elle. Il demande où elle va, la suit sur son quai. Il est heureux d'être avec elle, se tient

²⁶⁰ *Ibidem*, p.437-439.

²⁶¹ *Ibidem*.

²⁶² *Ibidem*, p. 40.

²⁶³ *Ibidem*.

²⁶⁴ *Ibidem*.

²⁶⁵ GRACE KIDD, A., *Mansplaining : the systematic sociocultural silencer*, University of North Georgia, [s. d.], <https://digitalcommons.northgeorgia.edu/cgi/viewcontent.cgi?referer=https://scholar.google.be/&httpsredir=1&article=1681&context=ngresearchconf> (page consultée le 12 juillet 2019)

²⁶⁶ *Ibidem*, p. 3.

bien près, il dit « je vais vous accompagner jusqu'où vous allez, ça vous évitera de mauvaises rencontres ». Comme si c'était tout naturel, qu'il lui faille quelqu'un avec elle.

Pauline fait non de la tête, lui demande de la laisser, elle dit « j'ai juste envie d'être seule ». « Vous ne vous rendez pas compte », et le type se met à insister, et à lui faire des compliments, comme si elle devait bien le prendre, [...] « c'est rare, de nos jours, une femme qui cherche à faire plaisir aux hommes », comme si c'était dommage, comme si c'était un dû. [...]

Elle redit qu'elle veut être seule, de plus en plus désagréable, il ne le prend pas mal plutôt amusé comme avec une enfant. (LJC : 115-116)

Cet échange met en exergue la manière dont l'homme lui impose sa présence sous prétexte de la protéger. La dimension chevaleresque de l'individu lui sert d'excuse pour l'approcher. L'ensemble de l'évènement sous-entend qu'elle n'est qu'une femme et que, par conséquent, elle ne peut pas circuler librement : l'espace public n'est pas un endroit pour les femmes qui n'y seront « jamais en sécurité » (KKT : 34). Lorsque Pauline repousse l'énergumène, « il cesse toute galanterie ». Le sexisme, même bienveillant, a pour fonction de soumettre une partie de la population et, puisque Pauline s'y refuse, le sexisme hostile prend le relai : « Toi tu viendras pas te plaindre si tu te fais choper dans un coin, hein ? » (LJC : 116). Confrontée à une telle hypocrisie machiste, Pauline ne peut plus faire confiance à son prochain sauveur, lui aussi « plein de bienveillance torve » (LJC : 117). Les antiféministes se servent de ce genre de situation pour arguer que le féminisme a empoisonné les relations sociales en déclenchant la guerre au sexe opposé :

Les grands médias contribuent à la diffusion de cet antiféminisme « ordinaire » qui laisse croire que les femmes, comme les hommes, ont davantage perdu qu'elles n'ont gagné à travers les luttes féministes ou que le coût des nouveaux rapports sociaux est plus élevé que les gains.²⁶⁷

Dans *Baise-moi*, alors que Nadine et Manu braquent un homme bourgeois au courant des agissements des deux criminelles, celui-ci fait preuve d'une assurance à toute épreuve qui semble tout à fait déplacée aux yeux du lecteur qui sait à quel point elles sont déterminées à tuer. L'homme entre dans un jeu de séduction avec Nadine, persuadé de son incapacité à le tuer lui, persuadé de la connaître assez pour la séduire et l'empêcher d'accomplir librement son acte meurtrier. En bref, il est aveuglé par sa propre condescendance.²⁶⁸ Il se place en supérieur et adopte un comportement étrangement

²⁶⁷ DESCARRIES, F., « L'antiféminisme "ordinaire" », in *Recherches féministes*, 2005, vol. XVIII, n°2, p. 141.

²⁶⁸ SAUZON, V., « Le rire comme enjeu féministe : une lecture de l'humour dans *Les mouffettes d'Atropos* de Chloé Delaume et *Baise-moi* de Virginie Despentes », *Op. Cit.*, p. 75.

protecteur et familier vu la situation. Le ton paternaliste de l'homme nanti est rendu ridicule étant donné le contexte dans lequel il prend racine²⁶⁹ :

—Je n'ai jamais rencontré de femme qui vous ressemble. Vous ne ressemblez sans doute à personne. Ce que vous faites est... terriblement violent. Vous devez avoir beaucoup souffert pour en venir à ces extrémités, à ces ruptures. Je ne sais quel désert vous avez traversé, je ne sais ce qui me pousse à avoir confiance en vous. [...] Je vous vois si belle, jusqu'au plus profond de vous. [...]

Nadine n'a pas sourcillé. Il minaude. Elle n'en croit pas ses yeux. [...] Il est taré. Pris par son affaire de flirt avec une femme dangereuse, tout à sa causerie avec une tueuse. [...]

Le monsieur est debout face à Nadine, il tend ses deux mains :

—Le moment est venu de m'attacher je crois.

Il n'a pas peur. [...] Il n'imagine pas un seul instant qu'elles puissent lui faire du mal. Il tend ses poignets, trouve la journée excitante.

Est-ce qu'il a eu peur une seule fois depuis qu'elles sont entrées ? *Est-ce qu'il les a prises au sérieux une seule seconde ?* (BM : 255) [Nous soulignons]

Pour terminer, *Les chiennes savantes* offre un exemple extrême de paternalisme. Victor, après avoir violé Louise, lui dit : « Je te voulais, je savais que tu voulais aussi et je savais que c'était comme ça qu'il fallait faire. » (LCS : 162) Victor estime qu'il est le plus à même de décrypter les désirs de Louise et n'hésite donc pas à user de la force pour lui faire voir sa vérité. Dans ce contexte, le paternalisme, qui se manifeste par le fait qu'un homme est mieux placé pour déterminer ce qui est le plus adéquat dans chaque situation, devient scandaleux et pleinement répréhensible alors qu'il répond à la même logique que dans les situations précédentes. Dans chacun des extraits, les héroïnes sont réduites à des êtres incapables de se prendre en main, incapables d'agir sans l'aval d'un homme, incapables de savoir ce qui leur convient le mieux.

2.2. Harcèlement de rue

Dénoncé massivement sur les réseaux sociaux, le harcèlement de rue fait face à une mobilisation intense de la part des femmes qui revendiquent le droit de circuler sans se faire importuner²⁷⁰. Cependant, certaines femmes (comme Catherine Deneuve ou Catherine Millet par exemple) affirment au contraire, dans une tribune du journal *Le Monde*, le droit de se faire importuner au nom de la liberté sexuelle et rejettent la tendance féministe à promouvoir la haine des hommes :

²⁶⁹ *Ibidem.*

²⁷⁰ CVFE – Collectif contre les violences familiales et l'exclusion, « Non, les # dénonçant le harcèlement de rue ne vont pas 'tuer la séduction' », 2017, <https://www.cvfe.be/publications/analyses/81-non-les-denoncant-le-harcelement-de-rue-ne-vont-pas-tuer-la-seduction> (page consultée le 11 août 2019)

Surtout, nous sommes conscientes que la personne humaine n'est pas monolithe : une femme peut, dans la même journée, diriger une équipe professionnelle et jouir d'être l'objet sexuel d'un homme, sans être une « salope » ni une vile complice du patriarcat. Elle peut veiller à ce que son salaire soit égal à celui d'un homme, mais ne pas se sentir traumatisée à jamais par un frotteur dans le métro, même si cela est considéré comme un délit. Elle peut même l'envisager comme l'expression d'une grande misère sexuelle, voire comme un non-événement.²⁷¹

Le harcèlement de rue, désormais punissable, reste malgré tout un phénomène courant et peu réprimandé pour plusieurs raisons : d'abord, avoir des preuves à l'encontre d'un harceleur de rue est pratiquement impossible ; ensuite, la qualification des faits est encore floue. Ce qu'une personne reconnaîtra comme du harcèlement sera qualifié de « drague intempestive » par une autre.

Le harcèlement de rue regroupe communément tous les comportements visant à interpellé les femmes du fait de leur sexe. Il englobe les sifflements sous prétexte de drague, les commentaires sur le physique, les injures ou les insultes à caractère sexiste, l'exhibition, le fait d'être suivie. Le harcèlement de rue a ainsi une forte connotation sexuelle. [...] La palette des comportements sexistes qui relèvent du harcèlement de rue rappellent aux femmes qu'elles sont avant tout sexuellement des femmes. [...] Ainsi, le harcèlement de rue conforte l'idée reçue que les espaces publics sont des lieux moins sûrs pour les femmes que l'espace privé. Cette idée reçue est véhiculée tant par les hommes que les femmes elles-mêmes.²⁷²

Dans *Les jolies choses*, Virginie Despentes aborde le sujet sous les deux angles. D'abord à travers le personnage de Claudine qui aime attirer le regard des hommes et qui s'en sert pour en tirer profit (LJC : 19), mais surtout à travers le personnage de Pauline qui subit l'intérêt des hommes comme une réelle agression. Outre les regards, elle est victime de propos sexistes et d'atteintes à son intégrité physique :

Une main glisse le long de ses reins. Contact d'autant plus obscène qu'il est lent, attouchement lourd, pas furtif, une main s'attardant sur son cul. (LJC : 112)

Pénétrer l'espace public, selon Virginie Despentes, c'est prendre un risque : « Jamais en sécurité. [...] Nous sommes le sexe de la peur, de l'humiliation, le sexe étranger. » (KKT : 34) Le corps des femmes appartiendrait-il aux hommes ?²⁷³ Si la question avait un réel sens il y a quelques années, elle est aujourd'hui devenue une question rhétorique. Les femmes disposent de leur corps, c'est un fait, mais elles restent des « créatures tenues pour responsables du désir qu'elles suscitent » (KKT : 50). Si

²⁷¹ LE MONDE, « ‘Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle’ », 13 janvier 2018, https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/nous-defendons-une-liberte-d-importuner-indispensable-a-la-liberte-sexuelle_5239134_3232.html (page consultée le 22 juillet 2019)

²⁷² MIPROF, *La lettre de l'observatoire national de la violence faite aux femmes*, novembre 2015, n°8, p. 12. https://www.stop-violences-femmes.gouv.fr/IMG/pdf/Lettre_ONVF_8_-_Violences_faites_aux_femmes_principales_donnees_-_nov15.pdf (page consultée le 22 juillet 2019)

²⁷³ CHAPSAL, M., *Le corps des femmes*, Paris, Fayard, 2014.

Virginie Despentes défend à bras le corps la liberté sexuelle, elle défend tout autant la liberté des femmes à pouvoir circuler librement sans pour autant devoir accepter que les hommes les considèrent comme acquises :

M'étonne toujours la patience des femmes ! Qu'elles aient accepté sans limite depuis des millénaires, et avec bonhomie, les violences qu'on leur inflige. Heureusement, après l'affaire Weinstein et l'effet #MeToo, la nouvelle génération ne trouve plus normal qu'on se prenne tout ça dans la gueule. [...] #MeToo concerne tout le monde, tous ceux qui se sentent sales et merdiques après avoir été victimes de harcèlement. [...] Les 15-20 ans, surtout, m'ont scotchée. [...] Il est clair dans leur tête que leur corps leur appartient et qu'elles se foutent pas mal de savoir si ça plaît aux hommes ou pas.²⁷⁴

2.3. Violence conjugale

La violence conjugale est un thème qui apparaît à plusieurs reprises dans les romans de Virginie Despentes. Bien que les nouvelles générations soient sensibilisées à la problématique, la violence conjugale est encore un phénomène courant qu'il est difficile d'endiguer puisque les principaux faits de violence ont lieu dans l'intimité du couple, à l'abri des regards.

Elle porte des lunettes noires, d'autres fois elle met un foulard pour cacher son cou. [...] Elle ne parle à personne. Elle ne rampe que sous les coups que son petit ami lui donne le soir et en coulisse. Pour le reste du monde, elle est majestueuse. (BM : 44)

En moyenne, chaque année, on estime que 223 000 femmes, âgées de 18 à 75 ans, subissent la violence de leur conjoint²⁷⁵. Pourtant, le nombre de plaintes déposées à la police pour des faits de violence conjugale est nettement inférieur (72 873 en 2014), ce qui s'explique notamment par le tabou social persistant²⁷⁶. Seules 15 982 condamnations ont été prononcées au cours de l'année 2014 à l'égard de conjoints violents²⁷⁷. Ces chiffres décroissants révèlent plusieurs problématiques liées au fléau social que représente la violence conjugale : d'abord, la violence à l'égard des femmes est toujours un fait d'actualité même s'il est peu relayé ; ensuite, le peu de plaintes déposées par rapport aux cas de violences recensés témoigne de la peur et du manque de confiance en la justice, ce qui maintient ces femmes en perpétuel danger ; enfin, le petit nombre de condamnations est alarmant et montre un manquement au niveau des procédures

²⁷⁴ TÉLÉRAMA, n°3614, avril 2019, p. 4-10.

²⁷⁵ MIPROF, *La lettre de l'observatoire national de la violence faite aux femmes*, novembre 2015, n°8, p. 2 https://www.stop-violences-femmes.gouv.fr/IMG/pdf/Lettre_ONVF_8_-_Violences_faites_aux_femmes_principales_donnees_-_nov15.pdf (page consultée le 20 juillet 2019)

²⁷⁶ *Ibidem*, p. 6.

²⁷⁷ *Ibidem*.

judiciaires. L'impunité est symptomatique d'une société qui n'a pas encore pris conscience de la gravité du phénomène.

La violence conjugale fonctionne en cycle²⁷⁸. Certaines phases sont exploitées dans les romans de Virginie Despentes, ce qui illustre la complexité psychologique du phénomène et toutes les conséquences que cela entraîne. L'une de ces phases est le déni et le transfert de responsabilité de la part de l'agresseur²⁷⁹. De manière incompréhensible, la victime est rendue coupable des agissements de son conjoint violent, ce qui renforce son contrôle :

C'est comme si elle réveillait la mauvaise partie de son âme, celle dont il a honte, et qu'elle la réveillait sacrément efficacement. Mais tout se paie et il a tendance à lui faire payer un peu cher pour ça. [...]

Il lui colle une grande baffé. Elle fait un pas sur le côté sous le choc. Un type en voiture ralentit, le genre à intervenir si on frappe une femme. Il demande à Manu si ça va, elle crache de côté :

—Je suis encore debout et entière. Ça se voit non ?

Lakim fait signe de dégager au mec, qui obtempère. Puis il se retourne vers elle, fou furieux :

—*Putain, j'ai jamais levé la main sur une femme, t'es fière de toi ? [...] Tu me cherches trop, Manu, je suis désolé d'avoir fait ça, mais tu me cherches trop.* (BM : 45-46) [Nous soulignons]

La colère du père fut terrible, *il chercha dans un premier temps à la faire s'excuser*, mais comme elle s'obstinait il se mit à casser des choses et à l'insulter comme il ne l'avait encore jamais fait..., l'idée qu'elle puisse penser lui résister lui était intolérable, qu'elle puisse puiser quelque part la force de croire en elle-même, malgré lui.

La rage de l'impuissance, comme un caprice d'enfant, le saisit ce soir-là et pour la première fois il passa des menaces à l'action et se mit à tout casser jusqu'à ce qu'elle le supplie, de la peur plein les yeux, qu'elle abandonne la première.

La mère quitta l'enseignement, bouleversée de lui avoir fait tant de mal pour un boulot qui après tout ne l'intéressait pas tant que ça.

Mais le père ne décoléra pas. De ce jour, lui qui toujours se sentait venir et lui éjaculait sur le ventre parce qu'il était trop jeune pour faire un enfant, et qu'il n'était pas sûr – loin de là – de vouloir le faire avec elle, se mit à la fourrer comme un clouerait au sol, jusqu'au bout dedans elle pour qu'elle ait un gros ventre et pour qu'elle reste là. (LJC : 48-49) [Nous soulignons]

La violence conjugale répond à un désir de contrôle absolu destiné à forger l'autre de manière conforme à un idéal de dépendance²⁸⁰. La victime développe un sentiment contradictoire d'amour-haine, n'a plus d'estime vis-à-vis d'elle-même, ressent de la honte

²⁷⁸ DÉLÉGATION RÉGIONALE AUX DROITS DES FEMMES ET À L'ÉGALITÉ EN ILE-DE-FRANCE, *Mécanismes de la violence conjugale*, 2010, <https://docplayer.fr/19294107-Mecanismes-de-la-violence-conjugale.html> (page consultée le 23 juillet 2019)

²⁷⁹ *Ibidem.*

²⁸⁰ HAJBI, M., WEYERGANS, E. ET GUIONNET, A., « Violence conjugale : clinique d'une relation d'emprise », in *Annales médico-psychologiques*, 2005, <https://vpn.gw.ulg.ac.be/science/article/pii/DanaInfo=www.sciencedirect.com,SSL+S000344870500274X> (page consultée le 23 juillet 2019)

et se sent responsable de l'échec familial²⁸¹. La pression sociale concernant la famille ainsi que les conséquences (économiques, sociales, affectives...) d'une éventuelle rupture la maintiennent dans cette relation de soumission²⁸². La mécanique de la violence conjugale est complexe et Virginie Despentes, loin d'en faire le panorama exhaustif en analysant les causes et les effets, illustre dans ses romans la souffrance et la difficulté de se défaire d'une telle relation. La mère de Claudine et Pauline, par exemple, restera sous l'emprise d'un mari violent. Manu, quant à elle, refuse de poursuivre sa relation avec Lakim (BM : 46). Cependant, cette dernière tient des propos intéressants par rapport à la normalisation de la violence : « tant que ça baise plus dur que ça clache, il n'y a pas de raison d'envisager le split » (BM : 45). Cette normalisation est engendrée par le sexisme ordinaire, sexisme tellement intériorisé par la société que la population n'y prête plus attention²⁸³. Cela contribue à renforcer les différences entre les hommes et les femmes et donc à promouvoir certains comportements comme typiquement masculins, et d'autres comme typiquement féminins.

As long as society constructs differences between women and men, girls and boys, as natural there is a foundation that enables the normalisation and justification of certain forms of violence.²⁸⁴

3. Le viol

3.1. Le viol comme conséquence de la société patriarcale

La thématique du viol est récurrente dans les trois premiers romans de Virginie Despentes. Les scènes de viol présentes dans *Baise-moi* et *Les chiennes savantes* sont particulièrement violentes et suscitent chez le lecteur un vif sentiment de dégoût et d'effroi : l'auteure n'hésite pas à mettre les mots sur un phénomène terrible et pourtant

²⁸¹ DÉLÉGATION RÉGIONALE AUX DROITS DES FEMMES ET À L'ÉGALITÉ EN ÎLE-DE-FRANCE, *Op. Cit.*

²⁸² *Ibidem.*

²⁸³ MCCARRY, M., LOMBARD, N., « Same old story ? Children and young people's continued normalisation of men's violence against women », in *Feminist Review*, 2016, n° 112,

https://s3.amazonaws.com/academia.edu.documents/46290320/McCarry_and_Lombard_2016.pdf?response-content-disposition=inlined%3B%20filename%3DSame_Old_Story_Children_and_Young_People.pdf&X-Amz-Algorithm=AWS4-HMAC-SHA256&X-Amz-Credential=AKIAIWOWYYGZ2Y53UL3A%2F20190723%2Fus-east-1%2Fs3%2Faws4_request&X-Amz-Date=20190723T115253Z&X-Amz-Expires=3600&X-Amz-SignedHeaders=host&X-Amz-Signature=e50731fd690a0fd6733ee5f58c78ada885340301c9dce229ce2d7b2db876b07b (page consultée le 23 juillet 2019)

²⁸⁴ *Ibidem*, p. 141.

quotidien. En 2015, en France, on estime à 62 000 le nombre de femmes ayant subi un viol ou une tentative de viol²⁸⁵.

Virginie Despentes fait partie de ces femmes et, dans son essai *King Kong Théorie*, elle aborde le sujet du viol en s'inscrivant dans la lignée de Camille Paglia, féministe américaine controversée. Selon elle, le viol est un risque inévitable en tant que femme :

C'est un risque inévitable, c'est un risque que les femmes doivent prendre en compte et accepter de courir si elles veulent sortir de chez elles et circuler librement. Si ça t'arrive, remets-toi debout, dust yourself et passe à autre chose. Et si ça te fait trop peur, il faut rester chez maman et t'occuper de faire ta manucure. (KKT : 41)

Les deux femmes refusent la victimisation des femmes et, plutôt que de mettre en avant le traumatisme engendré par une telle agression, elles valorisent la « faculté de s'en remettre »²⁸⁶. Elles décident de porter moins d'importance à l'acte de l'agresseur afin que ce dernier ne puisse en retirer le plaisir du pouvoir et du contrôle. La dévalorisation du viol ne permet pas d'effacer le traumatisme, mais cela permet à la victime de faire le choix de se reconstruire : « il ne s'agissait plus de nier, ni de succomber, il s'agissait de faire avec. » (KKT : 43)

Dans *King Kong Théorie*, Virginie Despentes, à partir de sa propre expérience, explique la dynamique de groupe qui peut motiver le viol, les stratégies de négation qui sont mises en place, le tabou qui existe dans la société et la honte qui peut être ressentie par les victimes. Elle dénonce également les idées reçues qui perdurent sur le viol à l'heure actuelle. Cependant, face à cela, elle n'offre pas de solution concrète. Virginie Despentes et Camille Paglia choquent parce qu'elles acceptent, comme une fatalité, la violence masculine et la démonstration concrète de la prise de pouvoir par l'acte sexuel. Les féminismes traditionnels, par contre, prônent une nouvelle éducation au consentement ainsi que la fin des stéréotypes de genres qui sont à l'origine de la différenciation entre les hommes et les femmes et qui, par conséquent, légitiment la violence²⁸⁷. Virginie Despentes remet également en question cette logique des genres qui organise et hiérarchise une société dans laquelle le viol est la définition première de la féminité²⁸⁸ :

Je suis furieuse contre une société qui m'a éduquée sans jamais m'apprendre à blesser un homme s'il m'écarte les cuisses de forces, alors que cette même société

²⁸⁵ HAMEL, C. et al., « Viols et agressions sexuelles en France : premiers résultats de l'enquête Virage » in *Population & Sociétés*, novembre 2016, n°538, p.2. https://www.ined.fr/fichier/s_rubrique/25953/538.population.societes.2016.novembre.fr.pdf (page consultée le 23 juillet 2019)

²⁸⁶ DESPENTES, V. *King Kong Théorie*, *Op. Cit.*, p. 42.

²⁸⁷ MCCARRY, M., LOMBARD, N., *Op. Cit.*

²⁸⁸ DESPENTES, V. *King Kong Théorie*, *Op. Cit.*, p. 40.

m'a inculquée l'idée que c'était un crime dont je ne devais pas me remettre. (KKT : 47)

Les hommes [...] ignorent à quel point le dispositif d'émascation des filles est imparable, à quel point tout est scrupuleusement organisé pour garantir qu'ils triomphent sans risquer grand-chose quand ils s'attaquent à des femmes. (KKT : 48)

Baise-moi et *Les chiennes savantes* abordent le sujet de manière frontale puisque Manu et Louise sont toutes deux victimes d'un viol qui va changer leur vie. Ce n'est pas le cas dans *Les jolies choses* qui, par contre, aborde un sujet moins visible : la culture du viol²⁸⁹.

La culture du viol, liée au sexisme ordinaire, maintient les femmes dans une position de subordination et encourage la maltraitance. Ces phénomènes sont encore peu connus à l'heure actuelle²⁹⁰. Le manque de connaissances à ce sujet pousse la population à croire que les discriminations de genre sont de l'histoire ancienne. Maintenir sous silence les mécanismes sexistes intériorisés par une population entière en prolonge indéfiniment les conséquences.

La chimère masculine voulant que les femmes ont le pouvoir sexuel (provoquent des érections) exempte commodément les hommes de toute responsabilité pour les conséquences de leurs actes et, notamment de leurs actes de conquête sexuelle. Après tout, les corps utilisés survivent, la plupart du temps. Il arrive souvent que ces corps parlent, crient ou même pleurent. De nos jours, ils poussent même l'audace jusqu'à porter plainte et intenter un procès. On se sert alors de blâmes impitoyables – « Tu m'as provoqué ! » - afin de favoriser le silence individuel et social qui est le milieu le plus accueillant à la poursuite de la conquête.²⁹¹

3.2. *Baise-moi* et *Les chiennes savantes* : fin de la victimisation des femmes

Baise-moi et *Les chiennes savantes* sont le théâtre d'une violence sexuelle extrême. Les deux scènes qui relatent le viol de Manu, Karla et Louise sont riches en détails, aucune ellipse ne permet au lecteur de se préserver, les scènes durent longtemps : plusieurs pages obligent le lecteur à saisir toute l'horreur de la scène. La réalité du phénomène est servie froidement, presque médicalement, tant la réalité des corps est présente :

Et il plaque sa main sur ses seins. Elle voit Karla par terre, sa gueule écrasée au sol et le mec sur elle – celui qui porte des baskets – lui allonge une putain de beigne en la traitant de connasse.

Elle entend Karla hurler, l'appeler. Elle sent la main de l'autre mec entre ses cuisses lui malmener la chatte. Il dit en rigolant : « Celle-là a pas l'air trop

²⁸⁹ Banalisation et légitimation des violences sexistes. Le concept sera développé plus profondément au cours de ce chapitre.

²⁹⁰ Peu de travaux sur la culture du viol ont été réalisés en français. C'est un domaine qui se développe essentiellement aux Etats-Unis où la théorie féministe est très active.

²⁹¹ DWORKIN, A., *Op. Cit.*, p. 70.

farouche » et il la balance par terre. « Baisse ta culotte et écarte tes cuisses, écarte-les bien, comme ça j'te ferai pas mal avec mon bel engin. » Elle fait comme on lui dit. Elle se tourne quand on le lui dit. Karla pleurniche et discute, supplie les mecs de ne pas la toucher. Un des types la tient par les cheveux. Il tire sa tête en arrière en la traitant de petite pute. Elle a le visage rouge, congestionné, plein de larmes. Un peu de morve lui coule dessous le nez, et du sang plein la bouche. Quand elle essaie de parler, elle bave du sang. Entre ses dents, ça fait des traits rouges. Un autre type l'attrape par l'épaule, elle se protège la face avec ses bras, tombe à genoux. (BM : 60)

Juste à côté, Karla est allongée par terre, son corps secoué par des hoquets, quelqu'un bouge sur elle. Ses jambes sont toutes blanches et molles, étalées de chaque côté. De la terre et de l'herbe font des taches sur sa peau. Le cul du mec monte et descend, blanc avec des boutons rouges et quelques poils noirs. Parfois, il donne des coups plus violents et, chaque fois, Karla crie et ça a l'air de le rendre content. Il a les cheveux gras et les dents pourries sur le devant. (BM : 63)

M'a saisie aux épaules, poussée sur la table une main sur ma bouche et de l'autre appuyé une lame contre la gorge, le couteau qu'il venait de sortir du placard, bien calé à l'angle que fait la gorge avec le menton, j'ai eu l'impression que ça tranchait, il a écarté mes jambes avec les siennes, j'ai cherché à mordre sa main, mais je n'attrapais rien parce que sa paume était bien plate et, collée fermement contre mes lèvres, m'empêchait de les ouvrir, il n'avait pas l'air de faire d'effort, il me maîtrisait sans peine et mes jambes battaient l'air [...].

J'ai senti le truc céder dans moi, la peur saisissante me grimper le long des flancs, s'enrouler dedans et l'ai repoussé avec toute la force tressée à la terreur parce que je ne pouvais pas supporter qu'il soit contre moi, [...].

Je me débattais tellement et le criblais de coups et je rampais dessous en essayant de lui échapper.

Il s'est aidé d'une main, coup de reins, rentré dedans et je n'ai même pas crié, j'étais tellement sûre que j'allais mourir.

Second coup de reins, longtemps après le premier, même brusquerie, comme s'il venait chercher quelque chose au fond.

[...] [J]e n'opposais plus aucune résistance, je sentais que je pissais le sang et son truc dedans me brûlait, râpait et cognait. (LCS : 156-159)

Le portrait des trois femmes est très différent. Karla et Louise se débattent et tentent d'échapper aux agresseurs, tandis que Manu reste dans la passivité constante. La même passivité intervient chez Louise après la pénétration, alors que Karla se révolte jusqu'à la fin. L'attitude de Manu se place dans la lignée de Camille Paglia, elle refuse de donner de l'importance aux agresseurs qui prennent plaisir à voir souffrir les jeunes filles :

[J]en ai rien à foutre de leurs pauvres bites de branleurs et [...] j'en ai pris d'autres dans le ventre et [...] je les emmerde. C'est comme une voiture que tu gares dans une cité, tu laisses pas des trucs de valeur à l'intérieur parce que tu peux pas empêcher qu'elle soit forcée. Ma chatte, je peux pas empêcher les connards d'y rentrer et j'y ai rien laissé de précieux. (BM : 65)

Louise et Manu tentent de garder le contrôle en restant dans la provocation : « Mais qu'est-ce que tu crois que t'as entre les jambes, connard ? » (BM : 63) ; « Je m'emmerde, j'espère que t'as bientôt fini » (LCS : 159). Karla quant à elle, reste dans la supplication, ce qui causera sa mort (BM : 66). Louise et Manu, qui refusent de s'abandonner au trauma

du viol, s'en sortent mieux. Toutes deux considèrent que le viol n'est pas le pire, malgré les injonctions sociales à ce sujet²⁹². Manu, par exemple, n'a pas peur de la pénétration, elle a peur de mourir :

Elle entend Karla prendre des claques entre deux protestations. Elle a peur qu'ils cognent trop, qu'ils la démontent vraiment. Elle a peur qu'elle en crève. Elle lui crie : « Mais putain, laisse-toi faire, cherche pas les coups. » (BM : 61)

Mais peut-être qu'ils veulent juste les violer. Il ne faut surtout pas leur faire peur, surtout qu'ils ne paniquent pas. Surtout ne pas les provoquer à aller plus loin que des coups dans la gueule et leurs brusques coups de reins. Elle voudrait que Karla se calme, surtout qu'ils ne la butent pas, alors que c'était pas prévu. Surtout rester vivante. Faire n'importe quoi pour rester vivante. (BM : 62)

Ces extraits font écho au propre vécu de Virginie Despentes :

Quand le garçon se retourne et déclare « fini de rire » en me collant la première beigne, ça n'est pas la pénétration qui me terrorise, mais l'idée qu'ils vont nous tuer. (KKT : 52-53)

Toujours dans *Baise-moi*, l'auteure dénonce également un stéréotype concernant le viol : « comment peux-tu en être sortie vivante, sans être une salope patentée ? » (KKT : 39). Dans l'imaginaire commun, il est parfois admis que la victime possède une part de responsabilité dans le viol qu'elle subit²⁹³. Cela renforce la culpabilité des victimes et le sentiment d'impunité chez les agresseurs. Le phénomène est illustré dans *Baise-moi* et *Les chiennes savantes* :

—Comment t'as pu faire ça ? Comment t'as pu te laisser faire comme ça ?
Manu ne répond pas tout de suite. Elle sent qu'elle dégoûte Karla encore plus que les mecs. Comment elle a pu faire ça ? Quelle connerie... (BM : 65)

C'était une grande colère qui s'élançait en moi, sans me franchir le bord des lèvres. En même temps qu'un grand trouble. Et je ne disais rien.
Et tu n'as rien à dire parce que tu savais bien que ça pouvait arriver et tu es venue quand même. Aucune raison de te plaindre. Trop tard. (LCS : 162)

Manu et Louise se remettent debout pour continuer à vivre et, bien qu'elles soient profondément marquées par cette expérience, elles refusent de se conforter dans le trauma. Aucune des deux ne souhaite porter plainte, Manu ne fait pas confiance « aux flics » (BM : 78) et Virginie Despentes, à l'époque de son viol, pensait que « se déclarer victime d'un viol, dans un commissariat [...] c'était se remettre en danger. La loi des

²⁹² Karla, comme pour la pornographie, incarne les règles sociales dénoncées dans *King Kong Théorie* : « il faut être traumatisée du viol » (KKT : 39).

²⁹³ FRANCE 24, « Les stéréotypes sur le viol perdurent en France », 2016, <https://www.france24.com/fr/20160302-sondage-ipsos-stereotypes-viol-violences-sexuelles-france> (page consultée le 24 juillet 2019)

flics, c'est celle des hommes » (KKT : 38). Aujourd'hui, l'auteure est toujours opposée au « féminisme carcéral » :

Car ce n'est pas une solution d'aller chez les flics tout le temps et de mettre la police dans sa chambre à coucher. D'autant que je n'attends pas grand-chose de la justice. Et que la prison n'a jamais fait de bien à un violeur ou un harceleur.²⁹⁴

Elle souhaite, à la place, d'autres instances plus à même de régler le problème en profondeur, comme une formation intensive au féminisme par exemple²⁹⁵.

Au lieu de porter plainte, les deux femmes réinvestissent le traumatisme et découvrent chacune un nouvel aspect de leur personnalité : Manu découvre la révolte, Louise découvre sa sexualité. L'auteure offre une nouvelle dimension au viol, en tant qu'expérience fondatrice d'une personnalité nouvelle :

Il est fondateur. De ce que je suis en tant qu'écrivain, en tant que femme qui n'en est plus tout à fait une. C'est en même temps ce qui me défigure, et ce qui me constitue. (KKT : 53)

Dans un premier temps, aux yeux du lecteur, la révolte de Manu apparaît absolument légitime. Cependant, le viol ne semble pas être la raison de sa violence. Il agit plutôt en tant que déclencheur. La diversité des victimes et l'attitude désinvolte de la jeune femme au sujet de son agression ne permettent pas d'affirmer que les crimes sont une vengeance directement liée au viol. Par contre, il s'agit d'une vengeance à l'encontre de la société entière, et non pas dirigée uniquement à l'encontre du patriarcat. Manu et Nadine ont été confrontées à toutes sortes de violence et d'injustices (sexiste, sociale, économique...). Puisque Virginie Despentes estime que les discriminations de genre et les violences sexistes sont la conséquence d'un état patriarcal, capitaliste et autoritaire, il n'est pas étonnant que les deux jeunes femmes se révoltent contre le système entier et pas uniquement contre les représentants de la gent masculine : « Le corps collectif fonctionne comme un corps individuel : si le système est névrosé, il engendre spontanément des structures autodestructrices. » (KKT : 26-27)

—En fait, c'est un peu tous les coups qu'ont mal tourné. Tous ces trucs que tu tentes de faire et jamais rien ne réussit. Ça me fait penser au conte de la petite sirène, l'impression d'avoir consenti un énorme sacrifice pour avoir des jambes et te mêler aux autres. Et chaque pas est une douleur intolérable. Ce que les autres font avec une facilité déconcertante te demande des efforts incroyables. Arrive un moment où tu lâches l'affaire. [...]

—Pour les règles, en fait, ça change rien, c'est toujours au premier qui dégomme l'autre. Sauf que là on est passées du bon côté du gun. La différence est considérable. (BM : 200)

²⁹⁴ TÉLÉRAMA, n°3614, avril 2019, p. 4-10.

²⁹⁵ SOCIETY, n°106, mai 2019, p. 22-32.

Cette interprétation correspond à la vision du féminisme proposée par Judith Butler dont Virginie Despentes s'inspire beaucoup. En effet, selon la théoricienne américaine, le féminisme ne peut se réduire au seul combat contre le patriarcat et doit prendre en considération toutes les autres formes de domination que les femmes peuvent subir selon leur identité (genre, religion, race, orientation sexuelle...) ²⁹⁶.

Louise, quant à elle, vit sa première expérience sexuelle avec Victor. Jusque-là, elle était animée par une peur panique du sexe (LCS : 84). Le viol réveille en elle le désir :

Il s'est retiré, relevé. Le truc chaud s'est répandu entre mes jambes. J'ai senti le vide, aussitôt mon ventre a fait savoir qu'il voulait remettre ça, tout de suite. J'étais prise en traître par mes propres émotions. (LCS : 175)

King Kong Théorie n'offre pas de piste satisfaisante qui permettrait d'analyser cette relation naissante entre Victor et Louise. Par ailleurs, trois hypothèses nous semblent intéressantes à explorer.

La première interroge le rapport au plaisir dans le contexte de l'agression sexuelle, ce qui constitue un tabou social. L'orgasme lors d'un rapport sexuel non consenti existe ²⁹⁷. C'est une réaction mécanique du corps et pas une manifestation de plaisir. Les idées reçues à ce sujet sont cependant bien réelles et elles contribuent au sentiment de culpabilité de la victime et à l'impossibilité de la guérison ²⁹⁸. Pour Virginie Despentes, cette réaction physique est intrinsèquement liée à la construction sociale des corps ²⁹⁹ :

C'est un dispositif prégnant et précis, qui prédestine la sexualité des femmes à jouir de leur propre impuissance, c'est-à-dire de la supériorité de l'autre, autant qu'à jouir contre leur gré, plutôt que comme des salopes qui aiment le sexe. (KKT : 52)

En ce sens, Louise correspond à l'idéal de la vierge innocente, vertueuse, qui n'est pas pervertie par le sexe. Elle incarne également le paradoxe de la société en matière de sexualité : une femme qui couche est une salope, mais ne pas aimer le sexe est une bizarrerie (LCS : 30).

La deuxième hypothèse pose la question du fantasme inavouable du viol qui, selon Virginie Despentes, est conditionné par l'apprentissage social des rôles genrés :

Il y a une prédisposition féminine au masochisme, elle ne vient pas de nos hormones, ni du temps des cavernes, mais d'un système culturel précis, et elle

²⁹⁶ BARIL, A., « De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », in *Recherches féministes*, vol. XX, n°2, 2007, p.73.

²⁹⁷ PILORGET-REZZOUK, C., « 'Jouir' lors d'un viol : un traumatisme de plus pour les victimes », in *L'Obs*, 2018, <https://www.nouvelobs.com/rue89/nos-vies-intimes/20180127.OBS1325/jouir-lors-d-un-viol-un-traumatisme-de-plus-pour-les-victimes.html> (page consultée le 30 juillet 2019)

²⁹⁸ *Ibidem*.

²⁹⁹ Par exemple : « Il faut que ça reste ouvert, et craintif, une femme » (KKT : 48)

n'est pas sans implications dérangeantes dans l'exercice que nous pouvons faire de nos indépendances. (KKT : 52)

La troisième hypothèse analyse le nouveau rapport entre Louise et Victor comme une mise en exergue du pouvoir du sexe en tant que moyen de contrôle. Le viol est un phénomène de société qui répond à deux objectifs : c'est d'abord une « stratégie de virilisation du groupe » en tant qu'elle assoit les caractéristiques de la virilité ; c'est ensuite un moyen d'affaiblissement du groupe adverse (KKT : 37), c'est une « annulation de l'autre, de sa parole, de son intégrité. » (KKT : 50) Louise, qui devient complètement dépendante de Victor, illustre le fait que le viol est une stratégie d'asservissement d'un sexe à un autre. La peur et la souffrance causées sont les outils qui permettent de maintenir le *sexe faible* bien à sa place.

3.3. *Les jolies choses* : un roman sur la culture du viol

La société actuelle banalise et médiatise à l'extrême la violence et la sexualité. Dans un tel contexte, les violences sexistes peuvent passer inaperçues et devenir la normalité : c'est la culture du viol.

La culture du viol est définie par la militante féministe Caroline de Haas comme: "*tous les éléments sociaux, linguistiques, médiatiques, publicitaires, politiques... qui tendent à banaliser les violences à l'encontre des femmes et à leur en faire porter la responsabilité*".³⁰⁰

La culture du viol est une normalisation de la violence à l'encontre des femmes au niveau d'une population entière. Comme son nom l'indique, c'est un phénomène culturel et donc un phénomène collectif. Poussé à l'extrême, il légitime et déculpabilise les actes des agresseurs sexuels.

Dans son roman *Les jolies choses*, Virginie Despentes met en scène, à plusieurs reprises, cette violence sexiste banalisée :

Une femme se taille un chemin au milieu des gens [...]. Un videur l'écoute baratinier, qu'on l'attend pour une interview, la laisse sortir sa carte. Lui sort son talkie-walkie pour demander quoi faire d'elle. Il profite de l'attente pour bien mater son décolleté. Pas vraiment que ça l'amuse, de lui regarder les nibards, c'est surtout de le faire devant ses potes qui l'éclate. Dès qu'elle tournera les talons, ça leur fera un sujet de vanne.

³⁰⁰ DANCOURT, A.-C., « 30% des hommes pourraient violer une femme s'ils étaient sûrs de ne pas être poursuivis », in *Les Inrockuptibles*, 2016, <https://www.lesinrocks.com/2016/11/05/actualite/actualite/30-hommes-pourraient-violer-femme-sils-etaient-surs-de-ne-etre-poursuivis/> (page consultée le 23 juillet 2019)

Le lascar qui travaille avec lui évite de rencontrer son regard. Honte pour ce type qui épingle une femme comme ça, honte pour elle qui s'exhibe ainsi. (LJC : 36-37)

Ce premier extrait intervient assez tôt dans le roman. Il est représentatif de la première forme de culture du viol. Rien ne permet au lecteur (qui ne voit la scène qu'à travers le point de vue du deuxième videur) de se représenter la tenue de la journaliste. Cette focalisation sur un personnage masculin à propos d'un personnage féminin est une stratégie intéressante. Le regard de l'autre réduit la femme à son corps en la dévisageant ouvertement pour en rire avec ses « potes », ce qui démontre le caractère collectif du phénomène. De plus, même si l'attitude du videur est jugée déplacée par son collègue, une certaine forme de responsabilité est portée sur la jeune femme qui « s'exhibe ». Aucune place n'est laissée au ressenti de la femme concernée : privée de sa personne, elle est comparable à un objet qui se laisse contempler. La dépersonnalisation mise en scène est la première étape de la culture du viol en tant qu'elle prive les personnes (essentiellement les personnes de sexe féminin) d'une autre vocation que celle d'être un objet sexuel attrayant. Les regards peuvent se doubler de commentaires à caractère sexiste, ce qui rend le phénomène plus concret : « Rien que d'entendre ta voix j'ai la gaule... Tu serais là t'en prendrais plein ton joli petit cul. » (LJC : 72)

La culture du viol saute aux yeux du lecteur lorsque que le viol est présenté comme une punition bien méritée :

Suivant Pauline dans l'escalier, il se met à la détester assez furieusement pour éprouver de la solidarité envers ces types qui coincent les filles au tournant et les forcent à chier dans leur petit culotte afin de les étouffer avec. (LJC : 34)

La dimension de contrôle des femmes est alors bien visible. Dans plusieurs sociétés, le viol est utilisé pour punir les femmes³⁰¹. Dans ce cas, l'objectif de contrôle est clair et non dissimulé. Dans les sociétés occidentales, le caractère punitif est moins visible. Cependant, créer la peur au sein d'une catégorie de personnes permet de maintenir un certain contrôle. La peur des violences sexuelles a un impact sur le comportement des femmes qui inventent toute une série de stratégies d'évitement afin de limiter les situations à risque³⁰². Cette sensation de pouvoir est recherchée et conditionnée par la virilité. Le viol, selon Virginie Despentes, « synthétise un ensemble de croyances

³⁰¹ Sexisme et sciences humaines – Féminisme, *Le viol comme outil disciplinaire*, avril 2018, <https://antisexisme.net/2018/04/22/viol-discipline/#more-2908> (page consultée le 25 juillet 2019)

³⁰² *Ibidem*.

fondamentales concernant la virilité » (KKT : 51). Le personnage de Nicolas représente cette excitation causée par le contrôle :

Avec vice, [...] Nicolas percute à quel point c'est excitant, de la voir ainsi soumise à tous les regards et voulant s'y soustraire à ce point. Aussi bandante que récalcitrante, ça lui donne un charme assez vif. (LJC : 125)

Pour finir, le symptôme le plus parlant de cette culture du viol est la responsabilisation des victimes dans leur agression. La victime devient coupable et le réel coupable est oublié : « toi tu viendras pas te plaindre si tu te fais chopper dans un coin, hein ? » (LJC : 116) Replacée en contexte, la phrase prononcée par l'agresseur de Pauline indique que son style vestimentaire et sa volonté de circuler librement sans chaperon est un appel au viol. Cette idée reçue est toujours partagée en France à l'heure actuelle :

Pour quatre Français sur dix, la responsabilité du violeur est atténuée si la victime a une attitude provocante et pour deux sur dix « une femme qui dit 'non', ça veut souvent dire 'oui'... »³⁰³

L'ensemble du roman met en scène l'hypersexualisation qui contribue à cette culture du viol et plus largement à la dévalorisation des femmes qui ne sont plus perçues comme des individus. Les femmes ne sont perçues que comme un corps qui peut assouvir les pulsions sexuelles du mâle :

Il y en a beaucoup qui aiment ça, qu'elle soit aussi inculte que ravissante, c'est l'idée qu'ils se font d'un bon coup. (LJC : 298)

En ce sens, il n'est pas étonnant que la portée féministe des *Jolies choses* ait été reconnue directement, contrairement aux précédents romans de la même auteure qui s'inscrivaient dans la subversion et la provocation.

³⁰³ FRANCE 24, *Op. Cit.*

CONCLUSION

À travers les thèmes abordés dans ses trois premiers romans, *Baise-moi*, *Les chiennes savantes* et *Les jolies choses*, Virginie Despentes s'inscrit pleinement dans la controverse féministe. Elle ouvre le débat à plusieurs reprises et fournit une critique de la société contemporaine mais également de certains tournants féministes autoritaires. En effet, l'auteure, en tant que représentante d'un féminisme pro-sexe, entre en conflit avec d'autres courants moins libertaires et dont les à priori idéologiques sont plus stricts. Elle se détache de la veine traditionnelle du féminisme mais s'inscrit pleinement dans la troisième vague, plus individuelle et donc plus éclatée et moins coercitive. Ses écrits sont représentatifs de cette nouvelle manière de penser le féminisme, ce qui rapproche l'auteure d'une génération d'écrivaines à l'origine d'une nouvelle écriture féminine. Celle-ci se caractérise par un rapport au corps inédit qui place la femme au centre du désir et du plaisir. C'est en effet ces deux notions, ajoutées à celle du genre, qui constituent la pierre angulaire de la réflexion féministe de Virginie Despentes.

D'abord, Virginie Despentes développe une philosophie du genre héritée de l'américaine Judith Butler. Elle remet en question la construction sociale des sexes et refuse que sa vie soit dictée par la féminité. Virginie Despentes ne comprend pas le fondement du patriarcat et elle tente de démontrer l'absurdité de la hiérarchie des genres. L'ensemble de son essai *King Kong Théorie* expose les stéréotypes sexistes. L'auteure les critique et les démonte avec colère, ce qui l'amène à conclure que les concepts de féminité et de virilité sont avilissants et dangereux pour les deux sexes. *King Kong Théorie* constitue l'aboutissement d'une longue réflexion dont les prémices se trouvent dans *Baise-moi*. Ce premier roman met en scène l'inversion extrême des stéréotypes de genre dans le but de déconstruire ceux-ci. À plusieurs moments, elle dépasse la simple exposition et l'inversion de ces stéréotypes, ce qui met en danger l'ensemble de sa réflexion : « montrer deux femmes qui se comportent comme les plus tarés des mecs n'en fait que les plus tarées des femmes »³⁰⁴. L'extrémisme constitue la base de l'esthétique de Virginie Despentes³⁰⁵ et c'est justement par le dépassement et l'inacceptable que l'absurdité de la domination masculine est mise en exergue. Les comportements de

³⁰⁴ ASSOULINE, F., « Baise-moi, un film dégueulasse », 2000, citée par JORDAN, S., *Op. Cit.*, p. 138.

³⁰⁵ BÉRARD S., ZANIN, A., « Femmes extrêmes : paroxysmes et expériences limites du féminin... et du féminisme » in *Recherches féministes*, 2014, vol. XXVII, n°1, p. 1-12.

Nadine et Manu sont la reprise caricaturale des stéréotypes de la virilité. Les comportements stéréotypés et détournés deviennent ainsi risibles :

[L]'humour de nos textes tourne en ridicule l'homme puissant, puisqu'il ne l'est que par la persistance d'une structure sociale sexiste, et non en vertu d'une quelconque puissance intrinsèque. [...] *Baise-moi* révèle aussi une circulation du rire, où à l'arrogance masculine succède souvent la raillerie – ou du moins le commentaire ironique – des femmes.³⁰⁶

Les jolies choses, par contre, approche la notion de genre d'une manière moins subversive. Il n'est plus question d'inversion mais la déconstruction des normes sociales passe par l'exploitation des stéréotypes de genre. Dans ce roman, ces stéréotypes sont renforcés et critiqués ouvertement à travers le personnage de Pauline qui ne se reconnaît pas dans le jeu de la féminité. Elle finira pourtant par se confondre avec Claudine (LJC : 276) et par reproduire son parcours. La dépression des sœurs qui poussera l'une d'elles au suicide semble être causée, entre autres, par la mascarade épuisante imposée par la féminité. De manière générale, dans les trois romans de Virginie Despentes, les attributs féminins sont sans cesse comparés à un costume et sont donc considérés comme superficiels et non naturels. C'est toute la mécanique des genres qui est dénoncée en tant qu'elle soumet la population à reproduire une pâle copie des idéaux sociaux.

Ensuite, les deux premiers romans de Virginie Despentes mettent en scène la prostitution. Son troisième roman, *Les jolies choses*, n'aborde pas le sujet frontalement. Il est par contre question du « stigmate de la pute »³⁰⁷ qui porte préjudice à toutes les femmes. Dans *King Kong Théorie*, elle fournit une analyse de l'activité dans laquelle est relativisée la prostitution et attire l'attention sur la possibilité qu'ont les femmes de tirer profit de leur corps pour s'enrichir et s'émanciper. Cette thèse, qu'elle défend tout le long du chapitre réservé à la prostitution, est la principale thèse représentée dans ses romans. *Les chiennes savantes* traite presque exclusivement ce sujet. Alors que *Baise-moi* ne mettait en scène qu'un seul type de prostituée, le deuxième roman de l'auteure offre au lecteur un panorama plus complet du milieu. Différents types de prostituées y sont représentées, ce qui offre à Virginie Despentes l'opportunité de traiter le sujet de manière plus exhaustive. En général, même si le profil de la prostituée qui n'aime pas son métier est rapidement représenté à travers le personnage de Roberta, par exemple, le manque d'informations sur le vécu des filles du peep-show ne permet pas au lecteur de les

³⁰⁶ SAUZON, V., « Le rire comme enjeu féministe : une lecture de l'humour dans *Les mouffettes d'Atropos* de Chloé Delaume et *Baise-moi* de Virginie Despentes », *Op. Cit.*, p. 72.

³⁰⁷ MATHIEU, L., *Sociologie de la prostitution*, Paris, La Découverte, 2015, coll. « Repères ».

considérer comme des victimes du système. L'activité prostitutionnelle est également sujette à une revalorisation grâce à la mise en scène de prostituées qui ont réussi et qui apprécient leur travail. La dimension de plaisir est également placée au centre avec les personnages de Nadine et de Louise, ce qui a une double conséquence : d'un côté, le lecteur ne peut pas comprendre et adopte alors un jugement moral négatif à l'égard de ces deux femmes ; de l'autre, la prostitution est dépeinte comme un choix, elle est saine et ne dépend pas de l'exploitation des femmes. En ce sens, l'organisme pour lequel travaillent les filles des *Chiennes savantes* est représenté comme une entreprise typique : des salariées travaillent pour un patron qui, en contrepartie, respecte les droits des travailleuses et leur fournit un salaire. Cette manière d'envisager la prostitution éloigne l'auteure des autres courants féministes qui considèrent la prostitution comme la commercialisation d'abus sexuels. Virginie Despentes, quant à elle, met en scène la prostitution avec un œil bienveillant. Elle ne stigmatise pas ces travailleuses et elle rappelle que la réalité des traites d'êtres humains n'est pas la seule vérité existante. De ce fait, elle souhaite que la prostitution soit soumise à une meilleure législation afin de garantir le bien-être des travailleuses du sexe.

Alors que Virginie Despentes défend bec et ongles le droit à la prostitution en tant que milieu d'expérimentation de la vie sexuelle, l'analyse de ses romans fournit une image de la pornographie plus mitigée. Pourtant, dans *King Kong Théorie*, celle-ci prend la défense du X, au même titre que la prostitution, arguant par la même occasion qu'il est hypocrite de refouler et condamner les fantasmes incontrôlables générés par le cerveau humain. Ses romans reflètent cet amour pour le X à travers Nadine et Manu qui apprécient la performance, à travers Roberta et Cathy qui rêvent de percer... Tout comme la prostitution, la carrière d'actrice de films pornographiques est un choix pleinement assumé par les personnages de Virginie Despentes.

En plus de revaloriser la pornographie par le biais de ses personnages, l'auteure réinvestit les codes du genre dans ses romans pour les appliquer aux scènes de sexe. L'objet pornographique devient alors un moyen de dénonciation : l'objet sexuel « chosifié »³⁰⁸ est désormais l'homme qui est critiqué et humilié, les scènes érotiques sont désacralisées et construites de sorte que l'excitation devienne impossible, les femmes prennent le pouvoir... Deux injustices se dessinent en filigrane de cette critique indirecte :

³⁰⁸ DESCARRIES, F., *Op. Cit.*, p. 146.

l'oubli de la sexualité féminine dans les films pornographiques et l'impossibilité pour les actrices de se reconverter.

Les femmes qui ont joué un rôle dans des films érotiques sont réduites à leur image sulfureuse et ne peuvent s'en détacher pour faire valoir leurs autres qualités. Cette réalité est dénoncée clairement dans *King Kong Théorie* aux côtés d'une autre problématique : les conditions de travail de ces femmes. Cette réalité est passée sous silence dans les romans de Virginie Despentes alors qu'il s'agit justement du principal problème du métier. C'est le manque de considération de leurs droits, ainsi que l'absence d'intérêt pour leur sécurité et leur bien-être qui rend ce travail critiquable. En ce sens, les romans de Virginie Despentes ne fournissent pas d'arguments concrets face à la pression des féminismes traditionnels qui souhaitent l'interdiction de la pratique.

Enfin, *Baise-moi*, *Les chiennes savantes* et *Les jolies choses* sont le théâtre de la violence sexiste à plusieurs niveaux. Qu'il s'agisse de l'étalement du sexisme ordinaire, de la violence conjugale ou du viol, les romans de Virginie Despentes offrent un panorama de la violence faite aux femmes. Fidèle à sa stratégie, l'auteure grossit les traits de la plupart de ces violences afin de rendre impossible leur invisibilité. *Les jolies choses* est le roman le plus caractéristique de cette dénonciation puisque la banalisation de la violence est telle que le lecteur ne peut l'ignorer.

Baise-moi, *Les chiennes savantes* et *Les jolies choses* abordent chacun des thèmes présents dans *King Kong Théorie*. L'argumentaire tenu par Virginie Despentes est le même d'un bout à l'autre de son œuvre. Seule la technique mise en place diffère. En effet, alors que dans son essai, ses réflexions sont exprimées clairement, ses romans mettent en place la subversion dans une logique illustrative et performative³⁰⁹.

Virginie Despentes représente non seulement un féminisme libertaire pro-sexe qui refuse que le féminisme devienne le nouvel oppresseur, mais elle incarne également un féminisme de la colère à l'encontre de la société, responsable du maintien des inégalités sociales et des discriminations de genre. Sa posture contestataire forte fait retentir le mécontentement général d'une population soumise à des règles arbitraires. En ce sens, même s'il n'est pas possible de classer Virginie Despentes dans la lignée directe des féminismes traditionnels desquels elle se distancie à cause de leurs points de vue trop

³⁰⁹ AUSINA, A.-J., « La performance comme forme de combat féministe », in *Recherches féministes*, vol. XXVII, n° 2, 2014, p. 81-96, <https://doi.org/10.7202/1027919ar> (page consultée le 31 juillet 2019)

restrictifs, il est toutefois incontestable que la prise de position de l'auteure répond à une demande féministe universelle : l'émancipation complète et effective des femmes.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie primaire

DESPENTES, V., *Baise-moi*, Paris, Editions Grasset, 1999, coll. « Le livre de poche ».

DESPENTES, V., *Les chiennes savantes*, Editions Florent-Massot, Paris, (1997) 1999, coll. « J'ai lu ».

DESPENTES, V., *Les jolies choses*, Editions Grasset, Paris, 1998, coll. « Le livre de poche ».

DESPENTES, V., *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006, coll. « Le livre de poche ».

Mutantes, réal. DESPENTES, V., 2009.

Bibliographie secondaire

- **Monographies et articles scientifiques**

ALEXANDRIAN, *Histoire de la littérature érotique*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2008, coll. « Petite bibliothèque Payot ».

AMOSSY, R., HERSCHBERG PIERROT, A., *Stéréotypes et clichés*, Paris, Armand Collin, 2014 (2015), coll. « 128 : Tout le savoir ».

AUSINA, A.-J., « La performance comme forme de combat féministe », in *Recherches féministes*, vol. XXVII, n° 2, 2014, p. 81-96, <https://doi.org/10.7202/1027919ar>

BARD, C., METZ, A., NEVEU, V. (sous la dir.de), *Guide des sources de l'histoire du féminisme de la Révolution française à nos jours*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, coll. « Archives du féminisme »

BARIL, A., « De la construction du genre à la construction du 'sexe' : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », in *Recherches féministes*, vol. XX, n°2, 2007.

BEAUVOIR, S. (de), *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, (1949) 1976, coll. « Folio essais », vol. II.

BÉRARD S., ZANIN, A., « Femmes extrêmes : paroxysmes et expériences limites du féminin... et du féminisme » in *Recherches féministes*, 2014, vol. XXVII, n°1, p. 1-12.

BERENI, L. et al., *Introduction aux études sur le genre*, 2^e éd., Bruxelles, Editions De Boek, 2012, coll. « Ouvertures politiques ».

BERTRAND, J.-P., GLINOER, A., « La nouvelle génération romancière face à ses réseaux (1997-2001) », in DE MARNEFFE, D. et DENIS, B., éd., *Les Réseaux littéraires*, Bruxelles, Le CRI/CIEL-ULB-Ulg, 2006.

BOUCHARD, G., « Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain », in *Philosophiques*, t. XVIII., n°1, 1991, p.142, <https://www.erudit.org/fr/revues/philoso/1991-v18-n1-philoso1792/027143ar/>

BOURDIEU, P., *La domination masculine*, Paris, Editions du Seuil, 1998, coll. « Points ».

BOURMEAU, S., WEITZMANN, M., (sous la dir. de), *Dix*, Paris, Grasset (pour Les Inrockuptibles), 1997.

BRIDET, G., *Le Corps à l'œuvre des femmes écrivains, autour de Christine Angot, Marie Darrieussecq, Virginie Despentes et Catherine Millet*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2017, p. 439-447, <https://vpn.gw.ulg.ac.be/psn/,DanaInfo=books.openedition.org,SSL+1699>

BROCHMANN, N. STOKKEN DAHL, E., *Les joies d'en bas : tout sur le sexe féminin*, Oslo, Actes sud, (2017) 2018, trad. du norvégien par Romand-Monnier, C.

BUTLER, J., *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par C. KRAUS, coll. « Poche ».

CADOLLE, S., « Les féminismes, ou le débat du sexe et du genre », in *Journal français de psychiatrie*, n°40, 2011, p.25-30. <https://www.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2011-1-page-25.htm>

CHAMBERLAND, R., « Les machines désirantes et l'écriture du sexe : des femmes et de la littérature », in *Québec français*, n°128, 2003, p.43. <https://www.erudit.org/en/journals/qf/2003-n128-qf1190890/55776ac.pdf>

CHAPSAL, M., *Le corps des femmes*, Paris, Fayard, 2014.

DESCARRIES, F., « L'antiféminisme 'ordinaire' », in *Recherches féministes*, 2005, vol. XVIII, n°2.

DREUX-BRÉZÉ, J. (de), *Femme, ta féminité fout le camp ! Sur une lecture masculine du Deuxième Sexe*, Paris, L'Harmattan, 2006.

DWORKIN, A., *Pouvoir et violence sexiste*, Montréal, Editions Sisyphe, 2007, coll. « Contrepoint ».

GRACE KIDD, A., *Mansplaining : the systematic sociocultural silencer*, University of North Georgia, [s. d.], <https://digitalcommons.northgeorgia.edu/cgi/viewcontent.cgi?referer=https://scholar.google.be/&httpsredir=1&article=1681&context=ngresearchconf>

GRAULICH, L., *Du devenir du Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir dans la littérature érotique française féminine et féministe entre 1965 et 1975*, Mémoire de Master en Langues et littératures romanes, Université de Liège, 2014-2015

GRANDORDY, B., *La Femme Fatale : Ses origines et sa parentèle dans la modernité*, Paris, L'Harmattan, 2013, coll. « Questions contemporaines ».

HAJBI, M., WEYERGANS, E. et GUIONNET, A., « Violence conjugale : clinique d'une relation d'emprise », in *Annales médico-psychologiques*, 2005, <https://vpn.gw.ulg.ac.be/science/article/pii/,DanaInfo=www.sciencedirect.com,SSL+S000344870500274X>

HAMEL, C. et al., « Viols et agressions sexuelles en France : premiers résultats de l'enquête Virage » in *Population & Sociétés*, novembre 2016, n°538, p.2. https://www.ined.fr/fichier/s_rubrique/25953/538.population.societes.2016.novembre.fr.pdf

JASPARD, M. et al., « Nommer et compter les violences envers les femmes : une première enquête nationale en France », in *Population & Sociétés*, 2001, n° 364, <https://travail-emploi.gouv.fr/IMG/pdf/syntheseenveff.pdf>

JORDAN, S., « 'Dans le mauvais goût pour le mauvais goût' ? Pornographie, violence et sexualité féminine dans la fiction de Virginie Despentes », in MORELLO, N., et RODGERS, C. (sous la dir. de), *Nouvelles écrivaines : nouvelles voix*, Amsterdam, New-York, Editions Rodopi, 2002, coll. « Faux titre ».

KRAUTH, L., *Représentation du sexe chez N. Arcan, V. Despentes, M.-S. Labrèche et C. Millet*, Mémoire de maîtrise en littératures de langue française, Université de Montréal, Montréal, 2011.

MCCARRY, M., LOMBARD, N., « Same old story ? Children and young people's continued normalisation of men's violence against women », in *Feminist Review*, 2016, n°112.

MAINGUENEAU, D., *La littérature pornographique*, Paris, Armand Collin, 2007, coll. « 128 : La collection universitaire de poche ».

MATHIEU, L., *Sociologie de la prostitution*, Paris, La Découverte, 2015, coll. « Repères ».

NEVEN, F., *La prostituée « fin de siècle » dans l'œuvre de Virginie Despentes*, Mémoire de maîtrise en philologie romane, Université de Liège, Liège, 1999-2000.

OFFEN, K., « Sur l'origine des mots *féminisme* et *féministe* », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 34 N°3, 1987.

ORPEN, V., *Fais-moi mal : la douleur infligée au spectateur ou le récent débat sur la violence au cinéma*, Université de Manchester, p. 266-267. <https://www.raco.cat/index.php/UllCritic/article/viewFile/207820/285601>

PAGLIA, C., *Introduction à Personae sexuelles*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2017.

PICQ, F., « Simone de Beauvoir et 'la querelle du féminisme' », in *Les Temps Modernes*, n°647-648, 2008, p.169-185. <https://www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2008-1-page-169.htm>

RIOT-SARCEY, M., *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, 2015, 3^e éd., coll. « Repères ».

SAINT-AMAND, D., « Quelque part entre Charleville et l'Arcadie : Esquisse d'une lecture croisée des postures de Virginie Despentes et de Patti Smith », *CONTEXTES*, n° 8, 2011, <https://journals.openedition.org/contextes/4693>

SAINT-AMAND, D., VRYDAGHS, D., « Retour sur la posture », in *COnTEXTES*, n° 8, 2011, <http://journals.openedition.org/contextes/4712>

SARLET, M., DARDENNE, B., « Le sexisme bienveillant comme processus de maintien des inégalités sociales entre les genres », in *L'année psychologique*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, n°112.

SAUZON, V., « Le rire comme enjeu féministe : une lecture de l'humour dans *Les mouffettes d'Atropos* de Chloé Delaume et *Baise-moi* de Virginie Despentes », in *Recherches féministes*, vol. XXIV, n° 2, 2012, p. 65-81. <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2012-v25-n2-rf0401/1013523ar.pdf>

SAUZON, V. « La déviance en réseau : Grisélidis Réal, Virginie Despentes et le féminisme pragmatique », *TRANS-*, n° 13, 2012, <http://journals.openedition.org/trans/550>

STEENBERG, L., « The Fall and Television Noir », in *Television & New Media*, t. XVIII, n°1, 2017, p. 58-75. <https://vpn.gw.ulg.ac.be/doi/full/10.1177/,DanaInfo=journals.sagepub.com,SSL+1527476416664185>

TOUPIN, L., « Une histoire du féminisme est-elle possible ? », in *Recherches féministes*, vol. VI, n° 1, 1993, p.25–52. <https://doi.org/10.7202/057723ar>

VAN ENIS, N., « Les termes du débat féministe », in *Barricade – culture d'alternatives*, 2010, p.6, <http://www.barricade.be/publications/analyses-etudes/termes-debat-feministe>

VACHON, S., *Du viol à la colère : domination et insoumission dans Trauma de Hélène Duffau et Baise-moi de Virginie Despentes*, Mémoire de maîtrise en études littéraires, Université du Québec, Montréal, 2017.

VIART, D., VERCIER, B., *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2^e éd., 2008.

WELTMA-ARON, B., « L'écrire femme selon Virginie Despentes », in *Mémoires du livre*, University of Florida, 2018.

ZAGANIARIS, J., « 'Des filles au masculin, des garçons au féminin ?' : ambivalences du genre et sexualités non normatives dans la littérature érotique contemporaine », in *Questions de communication*, n° 31, 2017, <http://questionsdecommunication.revues.org/11222>

- **Sources issues d'internet**

BABELIO, *Charles Bukowski*, <https://www.babelio.com/auteur/Charles-Bukowski/1958>

BOINET, C., « L'actrice porno féministe Candida Royalle est décédée », in *Les Inrockuptibles*, 2015, <https://www.lesinrocks.com/2015/09/08/sexe/sexe/lactrice-porno-feministe-candida-royalle-est-decedee/>

CDEC de Québec, « Billet spécial contre le sexisme ordinaire », 27 novembre 2018, <https://cdecdequebec.qc.ca/nouvelles/billet-special-contre-sexisme-ordinaire/>

CVFE – Collectif contre les violences familiales et l'exclusion, « Non, les # dénonçant le harcèlement de rue ne vont pas 'tuer la séduction' », 2017, <https://www.cvfe.be/publications/analyses/81-non-les-denoncant-le-harcelement-de-rue-ne-vont-pas-tuer-la-seduction>

DANCOURT, A.-C., « 30% des hommes pourraient violer une femme s'ils étaient sûrs de ne pas être poursuivis », in *Les Inrockuptibles*, 2016, <https://www.lesinrocks.com/2016/11/05/actualite/actualite/30-hommes-pourraient-violer-femme-sils-etaient-surs-de-ne-etre-poursuivis/>

DÉLÉGATION RÉGIONALE AUX DROITS DES FEMMES ET À L'ÉGALITÉ EN ÎLE-DE-FRANCE, *Mécanismes de la violence conjugale*, 2010, <https://docplayer.fr/19294107-Mecanismes-de-la-violence-conjugale.html>

DESPENTES ACTU, *Virginie Despentes sur Bukowski*, 2015, <https://www.youtube.com/watch?v=K40O5JW--gs>

EUROPE 1, « La CGT doit-elle redevenir communiste ? », 2015, <https://www.europe1.fr/economie/La-CGT-doit-elle-redevenir-communiste-767666>

FRANCE 24, « Les stéréotypes sur le viol perdurent en France », 2016, <https://www.france24.com/fr/20160302-sondage-ipsos-stereotypes-viol-violences-sexuelles-france>

LE MONDE, « 'Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle' », 13 janvier 2018, https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/nous-defendons-une-liberte-d-importuner-indispensable-a-la-liberte-sexuelle_5239134_3232.html

LE NOUVEL ÉCONOMISTE, « Florent Massot : Récupérateur de tendances », 2003, <https://www.lenouveleconomiste.fr/portrait-florent-massot-11099/>

MIPROF, « Les violences sexistes et sexuelles faites aux femmes dans l'espace public : synthèse et statistiques », mars 2018, https://www.stop-violences-femmes.gouv.fr/IMG/pdf/synthese_statistique_violences_faites_aux_femmes_dans_les_espaces_publics_mars_2018.pdf

MIPROF, « La lettre de l'observatoire national de la violence faite aux femmes », novembre 2015, n°8, p. 12. https://www.stop-violences-femmes.gouv.fr/IMG/pdf/Lettre_ONVF_8_-_Violences_faites_aux_femmes_principales_donnees_-_nov15.pdf

PILORGET-REZZOUK, C., « 'Jouir' lors d'un viol : un traumatisme de plus pour les victimes », in *L'Obs*, 2018, <https://www.nouvelobs.com/rue89/nos-vies-intimes/20180127.OBS1325/jouir-lors-d-un-viol-un-traumatisme-de-plus-pour-les-victimes.html>

PRIX DE FLORE, « L'histoire du prix de Flore », <http://prixflore.fr/prixdeflore/>

PRIX RENAUDOT, « Historique », <http://prixrenaudot.free.fr/historique.htm>

Sexisme et sciences humaines – Féminisme, *Le viol comme outil disciplinaire*, avril 2018, <https://antisexisme.net/2018/04/22/viol-discipline/#more-2908>

SPAACK, M., « La mécanique sexiste », 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=J-INHJTEWuY>

TALLON, J.-L., « Entretien avec Virginie Despentes », in Hors Press Webzine culturel, Bruxelles, 2002, <http://erato.pagesperso-orange.fr/horspress/despente.htm>

WIKIPÉDIA, *Féminazi*, <https://fr.wikipedia.org/wiki/F%C3%A9minazi>

WIKIPÉDIA, *Virginie Despentes*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Virginie_Despentes

- **Interviews de Virginie Despentes**

Interview de Casey, Béatrice Dalle et Virginie Despentes par Fabienne Pascaud pour le magazine TÉLÉRAMA, n°3614, avril 2019, p. 4-10.

Interview de Virginie Despentes réalisée par Nicolas Kssis-Martov et Noémie Pennacino pour le magazine SOCIETY, n°106, mai 2019, p. 22-32.